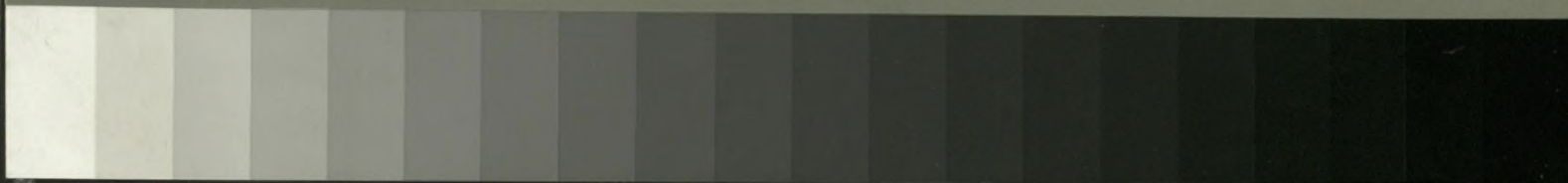


Grey Scale #13



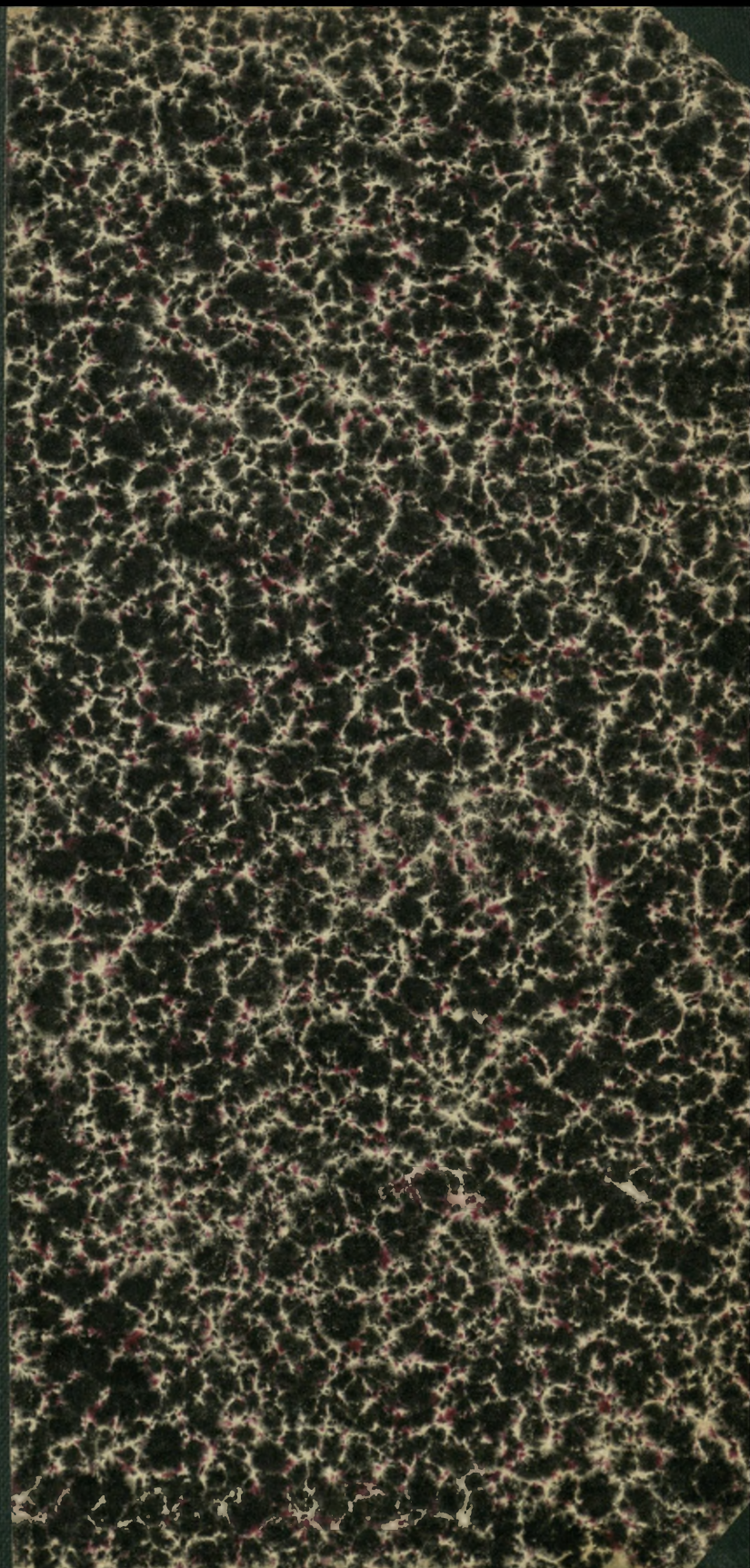
A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



Colour Chart #13



65



LA

DÉFENSE D'IVANGOROD

EN 1914-1915

DU MÊME AUTEUR :

**La Défense de Port-Arthur**, par A. DE SCHWARZ, colonel du génie, professeur à l'Académie du Génie et à l'École Nicolas, et G. ROMANOVSKI, colonel de l'État-major général de l'armée russe. Traduction française par J. LEPOIVRE, chef d'escadron au 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie à pied.

— 1<sup>re</sup> partie. 1912. Volume grand in-8 de 459 pages, avec 73 figures dans le texte et 11 planches hors texte. . . . . 18 fr.

— 2<sup>e</sup> partie. 1913. Volume grand in-8 de 651 pages, avec 81 figures dans le texte, 2 portraits et 2 planches hors texte et un grand panorama. . . . . 20 fr. 25

**De l'Influence des combats livrés sous Port-Arthur sur la construction des forts.** D'après le lieutenant-colonel du génie russe A. DE SCHWARZ, par A. PIÉRART, chef de bataillon du génie. 1908. Volume in-8 de 181 pages, avec 8 figures et 5 planches hors texte, dont une en couleurs . . . . . 7 fr. 50

(Berger-Levrault, Éditeurs.)

LA  
DÉFENSE D'IVANGOROD  
EN 1914-1915

---

EXTRAITS DES MÉMOIRES  
DU  
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE SCHWARZ  
GOUVERNEUR DE LA PLACE

---

*Avant-propos par le Général C. DE GRANDPREY*

---

Traduit du manuscrit russe par Th. GOUTCHKOFF

---

AVEC 2 PLANCHES HORS TEXTE



BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS  
NANCY-PARIS-STRASBOURG

1922

ses antécédents. Il appartient à une famille dont le berceau est la Silésie et dont une branche se fixa en Russie au xvii<sup>e</sup> siècle. Plusieurs ancêtres du général de Schwarz ont été généraux. Ils étaient propriétaires dans le Gouvernement d'Iékatérinoslaw.

Le général de Schwarz est né en 1874. Il est sorti en 1895 de l'École du génie et, en 1902, de l'École supérieure du génie avec tous les honneurs qu'il était possible de recueillir. Comme lieutenant, il fut employé sur la ligne de chemin de fer sibérien en Chine et sur les bords de l'Oussouri. Il passa par tous les emplois : ouvrier dans une usine, chauffeur sur une locomotive, aide-mécanicien, mécanicien chef, directeur d'une usine de construction et de réparation de matériel, ingénieur de la voie et de la traction, chef du réseau. Il acquit ainsi l'instruction pratique la plus étendue.

Il fit la guerre russo-japonaise comme commandant du génie du secteur est de Port-Arthur. De 1905 à 1914 il fut professeur à l'École supérieure du génie. En même temps il était membre d'une commission chargée d'écrire l'histoire de la guerre russo-japonaise et rédacteur en chef d'une encyclopédie militaire.

Pendant la grande guerre, il fut gouverneur d'Ivangorod, puis directeur du génie du front de Pologne. Le grand-duc Nicolas l'emmena au Caucase, où il exerça de grands commandements à Kars, à Erzeroum, à Trébizonde (1915-1917). Il devint ensuite directeur du génie au ministère de

la Guerre. Quand les Allemands menacèrent Petrograd, il reçut le commandement des troupes chargées de défendre la ville.

En juin 1918, il réussit à fuir la tyrannie bolcheviste et il gagna le sud de la Russie. Nous le trouvons en mars 1919 gouverneur d'Odessa et commandant des troupes russes dans la zone occupée par les alliés. Lorsque ceux-ci quittèrent la Russie, il les suivit et il vint habiter Paris.

C'est un écrivain très fécond. Ses travaux techniques et historiques sont nombreux, et tous ont de la valeur. Plusieurs ont reçu en Russie des médailles d'or et des grands prix. Son principal ouvrage est peut-être : *De l'influence des combats livrés à Port-Arthur sur la construction des forts*. Il a été traduit en français <sup>(1)</sup>, en italien, en allemand, en suédois, en bulgare et en anglais. On l'a considéré aux États-Unis comme un ouvrage classique.

Chez le général de Schwarz la pratique et la théorie marchent de pair. Partout où il a passé, il a laissé sa trace. Il a rédigé des projets de fortification pour Port-Arthur, Novo-Georgiewsk, Varsovie, Ivangorod, Kars, Erzeroum, Petrograd, et il eut le bonheur d'en exécuter quelques-uns. Il a étudié des défenses de positions s'étendant sur plus

---

(1) Voir les analyses de cet ouvrage faites par le regretté colonel Piérart dans la *Revue du Génie militaire*, tome XXXII, page 453, tome XXXIV, pages 277, 389 et 547, et tome XXXV, pages 5 et 147. Voir également les analyses de l'ouvrage du même auteur intitulé *Défense de Port-Arthur*, tome XXXVIII, page 556, et tome XLVI, page 172. — La traduction de cet ouvrage en français par le chef d'escadron d'artillerie Lepoivre a été également signalée tome XLIII, page 475.

de 2.000 km, notamment sur le Dnieper, la Bérézina, le Pruth. Il a construit des voies ferrées et des routes à Ivangorod, Trébizonde, etc.

Il est l'ingénieur militaire le plus en vue de la Russie à l'époque actuelle. Les honneurs et les grades se sont accumulés sur sa tête. A quarante-trois ans il était général de division et on ne saurait dire que la faveur y soit pour quelque chose. Très laborieux et consciencieux, il n'est pas l'homme du moindre effort. On peut affirmer que tout ce qui sort de sa plume mérite l'attention. Aussi nous recommandons chaudement ses souvenirs de guerre. Ils sont d'une lecture attachante, parce qu'ils sont vécus.

Versailles, 14 février 1921.

C. DE GRANDPREY,  
*Général de division du cadre de réserve.*

---

LA  
DÉFENSE D'IVANGOROD  
EN 1914-1915

---

Extraits des Mémoires du lieutenant-général de Schwarz,  
gouverneur de la place

---

« A mes inestimables collaborateurs,  
officiers et soldats de la garnison d'Ivan-  
gorod, je dédie ces lignes. »

PREMIÈRE PARTIE  
LA DÉFENSE DE 1914

---

CHAPITRE I

Le départ pour la guerre. — Réception solennelle de l'Empereur au Palais d'hiver le 21 juillet (1) 1914. — Mon départ de Saint-Pétersbourg. — Rencontre avec le général Samsonoff à Varsovie. — L'arrivée à Ivangorod. — La forteresse : son passé et son présent. — Épisode touchant le projet de 1910.

*14 août 1919, Pégli.* — Je suis de nouveau à Pégli que cinq ans auparavant, le 16 juillet 1914, je quittais en toute hâte, dès les premiers indices annonçant la possibilité de la guerre, pour rentrer en Russie, à Pétersbourg. J'eus à peine le temps d'arriver, que la guerre se déclencha. Le lendemain de mon arrivée je reçus ma

---

(1) Toutes les dates sont en calendrier russe.

nomination et, le lendemain, je partis pour Ivangorod en qualité de colonel du génie adjoint au directeur du génie de la place forte d'Ivangorod.

La guerre commença et s'écoula, elle est terminée et de nouveau règne la paix.

Cinq ans se sont passés.

Ce temps ne me paraît pas très long, et pourtant, sitôt que j'évoque le souvenir de tous les événements survenus durant cette période dans le monde entier, en Russie et dans ma propre existence, je ne puis m'empêcher de songer « peu de temps pour tant d'épreuves ».

Par la volonté de Dieu, tant au cours de la guerre que pendant la période révolutionnaire, je fus étroitement mêlé, moi aussi, aux événements ayant pour le sort de la Russie une importance historique. Je voudrais que dans l'histoire future de la Russie et de la guerre ces événements fussent décrits et interprétés avec justesse. Y ayant pris une part immédiate, je profite de mon premier loisir, après cinq ans de labeur, pour chercher à les reproduire dans toute leur réalité et j'espère que ces mémoires ne seront pas inutiles aux futurs historiens de la Russie.

Dans mes souvenirs, je me sens malgré moi attiré par Ivangorod, mon œuvre préférée, où, avec l'aide toute spéciale de la Providence, nous réussîmes à accomplir tant de choses. Avec rien, en deux mois, nous réussîmes à y ériger une digue redoutable qui brisa l'élan des Allemands et ensuite celui des Autrichiens. D'après l'ouvrage historique allemand de Stegemann sur la guerre, récemment paru, plusieurs corps d'armée allemands avaient opéré contre Ivangorod sous le commandement suprême de Hindenburg et... « Hindenburg dut reculer », avoue en terminant l'ouvrage précité.

Les Allemands, après leur départ, furent remplacés par l'armée autrichienne de Dankl, mais, dès le début, elle se trouva dans une situation très difficile et, six jours

plus tard, définitivement battue, elle abandonna de nombreux prisonniers et battit en retraite en toute hâte.

Sans doute, la principale cause de notre succès fut l'enthousiasme extraordinaire qui régnait alors dans toute l'armée russe et particulièrement dans notre forteresse, mais il est certain que, de notre côté, beaucoup d'efforts furent faits en vue de créer dans la forteresse un ensemble de dispositions favorables aux opérations militaires.

Le 21 juillet (1), à midi, eut lieu au Palais d'hiver une cérémonie solennelle pour la lecture du manifeste annonçant la déclaration de guerre. Tous les officiers, fonctionnaires des ministères, membres de la Douma, sénateurs, membres du Conseil d'Empire, ministres, qui se trouvaient ce jour-là à Saint-Pétersbourg, se réunirent dans les salles du Palais, tandis que la place et les quais regorgeaient de monde au point que toute circulation était devenue impossible. Un sentiment extraordinaire régnait dans tous les cœurs. On sentait que quelque chose de grand s'accomplissait.

La guerre, qui presque à tous paraissait inévitable et nécessaire, devenait un fait accompli. Personne ne doutait de son issue favorable. La joie étreignait tous ceux qui étaient assemblés dans les salles, lorsque apparut l'Empereur accompagné de l'Impératrice. Longtemps se déroulèrent des hourras infinis. Après le service religieux, le premier aumônier des armées de terre et de mer lut le manifeste. Alors l'Empereur fit quelques pas en avant et s'apprêta à parler. Le silence aussitôt s'établit dans les salles. « Ici solennellement je prête serment, disait l'Empereur, de ne pas conclure de paix tant qu'il restera sur notre territoire ne serait-ce qu'un soldat ennemi. » La voix de l'Empereur était ferme et son regard décelait une conviction inébranlable. Par ces

---

(1) Calendrier russe, soit le 3 août.

mots il voulait sans doute démontrer qu'il n'avait pas cherché la guerre et que, par conséquent, celle-ci serait purement défensive. Mais, en même temps, il voulait faire comprendre que cette fois-ci il ne s'arrêterait pas à mi-chemin, comme au cours de la guerre russo-japonaise, et qu'il conduirait les hostilités jusqu'à une fin honorable. Les assistants parurent comprendre cette double portée des paroles impériales et, par de nouveaux hourras, manifestèrent leur enthousiasme. Je cherchais des yeux l'Impératrice. Elle s'était approchée de la Sainte Image et, à genoux, versait de chaudes larmes, le visage dans les mains.

Le 22 juillet 1914, dans la matinée, mes préparatifs pour le départ à la guerre étant terminés, à 9 heures nous nous rendîmes, ma femme et moi, à la chapelle du Sauveur pour y prier. A midi, je partis à la gare de Varsovie. Là je trouvai quelques amis et camarades, quelques connaissances. Le colonel Apouchkine m'offrit une image de saint Alexis de la part des rédacteurs de l'*Encyclopédie militaire*. A 1 heure le train se mit en marche.

Je fis le voyage en compagnie du général Krivochéine et du colonel Bobrovsky, nommés respectivement dans les circonscriptions de Vilna et de Varsovie. Krivochéine nous quitta à Vilna et nous arrivâmes à Varsovie avec Bobrovsky dans la matinée du 24.

Dans le restaurant de l'hôtel Bristol, où nous étions allés déjeuner, nous rencontrâmes le général Samsonoff. Ce fut ma première et dernière rencontre avec lui, car, trois semaines plus tard, il devait périr à Soldau.

A 3 heures de l'après-midi je quittai Varsovie pour Ivangorod en empruntant la ligne qui longe la Vistule. Je fis le parcours en compagnie de deux de mes anciens élèves de l'Académie militaire du génie, le sous-lieutenant Borissof et le capitaine Volkoff. Vers 6 heures nous arrivâmes à Ivangorod ; à la gare j'étais attendu par un

officier du génie de la garnison avec une voiture envoyée par le directeur du génie de la place.

Quelques minutes après nous étions à la citadelle, au cercle des officiers, où était également installée la direction du génie de la forteresse.

Le major général du génie Popoff commandait le génie de la forteresse. Il me fit un accueil cordial, me réserva de suite un logement composé de deux pièces au rez-de-chaussée de la maison du gouverneur de la place, juste en face du mess, et mit à ma disposition son ordonnance Athanase, ce qui, de suite, m'apporta une aide précieuse.

Dans les bureaux de la direction je rencontrai mon vieux camarade, le lieutenant-colonel du génie Béliaieff, ainsi que deux autres officiers du génie, les capitaines baron Stromberg et Glasenapp. Je les questionnai sur les travaux en cours. On venait de commencer la construction des batteries entre les forts et la mise en état de deux d'entre eux.

Le lendemain, je devais me présenter au gouverneur de la place, mais la réception ne devant avoir lieu qu'après 11 heures du matin et moi-même brûlant d'envie de me rendre compte au plus vite de ce que valaient les fortifications d'Ivangorod, de grand matin je visitai le fort n° 5 et le fort Vannovsky.

Même à l'heure présente, je me souviens clairement de l'impression que me produisit le fort n° 5 lorsque je montai sur le parapet. Je frémis en songeant qu'il eût suffi non seulement à un détachement d'infanterie, mais même à un régiment de cavalerie de s'approcher de la forteresse pour que celle-ci tombât inévitablement.

Pour arriver à cette conclusion, il m'avait suffi d'un coup d'œil, tant étaient délabrés aussi bien le fort lui-même que les ouvrages adjacents.

Les talus tombaient en ruine par l'action du temps, les fossés et les terre-pleins étaient couverts d'une végétation si abondante que plusieurs dizaines d'hommes

pouvaient y pénétrer sans être remarqués à la distance la plus rapprochée. Debout sur le parapet je ne discernais pas le glacis. Un spectacle analogue m'attendait au fort Vannovsky.

Que représentait en somme Ivangorod? Ce nom fut donné à une forteresse érigée sur la Vistule par l'empereur Nicolas I<sup>er</sup> à 90 km au sud de Varsovie et destinée à la défense du passage de ce fleuve par la grande route qui va de l'Autriche à Brest-Litovsk par Czenstochov et Radom. Au confluent du Weprz, sur la rive droite de la Vistule, fut érigée en 1845, sur les plans de l'ingénieur général Dehn, une vaste fortification ayant l'aspect d'un fort pentagonal. Chaque côté du fort formait une courtine flanquée de deux demi-bastions et comportait un talus très élevé et un fossé très profond. Au fond des fossés, avaient été construits des murs d'escarpe détachés en briques et des contrescarpes également en briques. Aux angles des fossés, près des escarpes, avaient été aménagées des caponnières en briques destinées à la défense des fossés par le feu d'artillerie et de mousqueterie. On pénétrait dans le fort par trois portes qui portaient les noms de Nicolas, Vladimir et Georges.

Dans l'intérieur du fort, parallèlement aux talus et près d'eux, courait sans interruption une longue caserne à deux étages avec caves destinée à la garnison et nommée « caserne défensive ». Le milieu du fort était occupé par la maison du gouverneur et de son état-major, par des magasins pour les provisions et les poudrières.

Deux ans plus tard, en 1847, sur l'autre rive (gauche) de la Vistule fut érigé un second fort destiné à la défense des abords du pont construit à la même époque pour la traversée de la Vistule entre le premier fort et ce dernier. Il était de moindres dimensions, comportait des talus encore plus élevés et reçut le nom d'ouvrage du prince Gortchakoff. Les deux forts réunis avaient formé une forteresse comprise dans l'ensemble des places fortes de

l'Empire sous le nom d'Ivangorod (1) en l'honneur du général comte Ivan Paskewitch sur les terrains de qui elle avait été érigée.

Quelque temps après la place fut renforcée par trois petits ouvrages en terre en forme de lunettes construits entre la face sud du grand ouvrage et le Weprz et destinés probablement à améliorer le tir dirigé vers l'amont.

Longtemps Ivangorod était demeurée dans cet état, mais, peu après la guerre russo-turque, le comte Totleben insista sur la nécessité de la renforcer, ce qui fut réalisé par la construction autour du premier ouvrage principal de sept forts séparés placés dans la périphérie d'un cercle de 2,5 km de rayon autour de l'ouvrage principal qui reçut dès lors le nom de citadelle et devint par conséquent le centre administratif de la forteresse. Quatre de ces forts, les nos 1 à 4, furent construits sur la rive droite et les trois nos 5, 6 et 7, sur la rive gauche de la Vistule. Tous ces forts avaient été conçus sur le plan de l'ouvrage principal mais de dimensions moindres ; ils étaient en forme de pentagones, comportaient des talus élevés, des escarpes détachées, des contrescarpes, des caponnières réunies par des poternes aux casernes édifiées à l'intérieur des forts, sous les parapets. D'excellentes routes empierrées bordées d'arbres réunissaient ces ouvrages à la citadelle, où à cette époque furent construits une belle cathédrale, un moulin et des ateliers destinés à l'artillerie.

Vers 1890, Ivangorod acquit une grande importance en devenant le nœud et le point de départ de plusieurs lignes de chemin de fer dans les directions de Varsovie, de Radom et de Cracovie, de Lublin, Loukow et de Brest-Litovsk ainsi que de chaussées conduisant à Nowo-Alexandria, Lublin, Radin, Brest-Litovsk et Varsovie.

Mais, même à cette époque, Ivangorod n'était plus

---

(1) Gorod = ville.



truire, tout près de la citadelle, un barrage avec écluse sur la Vistule et de s'en servir pour faire sortir le fleuve de son lit et inonder sur un large espace tous les terrains avoisinants. De ceux-ci émergeraient quelques hauteurs qu'il conviendrait de doter de forts d'arrêt munis d'abris blindés, ce qui assurerait la défense du barrage et n'exigerait pas de forces bien nombreuses.

J'élaborai mon plan avec enthousiasme croyant contribuer à une importante affaire d'État. Enfin, mon travail achevé, je rentrai à Pétersbourg afin de le soumettre au chef d'État-major général, général Michlaevsky. Hélas! le projet fut considéré par le chef d'État-major comme trop hardi et ne fut pas adopté par lui.

Ivangorod resta dans son plan primitif.

En 1913, un nouveau plan de réfection d'Ivangorod fut mis à l'étude, de nouveau furent nommés un gouverneur de la place et des directeurs de l'artillerie et du génie, mais l'on ne se hâtait pas et la guerre surprit Ivangorod dans un état pitoyable : ses ouvrages non seulement démodés mais à moitié démolis par l'action du temps et par les inondations annuelles de la Vistule, n'étaient défendus que par huit pièces lourdes dont quatre ne tiraient pas.

La garnison de la forteresse était constituée par le 72<sup>e</sup> régiment d'infanterie, de Toula, et par deux batteries légères et était commandée par le major général M..., de l'état-major.

• Au cours de ma présentation, il me dit qu'il connaissait mes ouvrages sur la fortification, sortit de sa bibliothèque ma « Guerre de forteresse », me la fit voir. Il me produisit l'effet d'un homme mieux versé dans les problèmes de la fortification que maints autres officiers d'état-major.

## CHAPITRE II

Premiers travaux défensifs à Ivangorod. — Projet d'une nouvelle ligne principale de défense sur la rive gauche de la Vistule.

A l'état-major de la place, je rencontrai la plupart des principaux chefs de celle-ci, entre autres le lieutenant-colonel Riabinine, sous-chef de l'artillerie de la place, en fait, son véritable directeur. Il avait été mon élève à l'École d'artillerie. Après le dîner chez le général Popoff, nous conférâmes avec lui et décidâmes que je dirigerais les travaux sur place et que le colonel Beliaieff s'occuperait de l'intendance et que lui-même sanctionnerait nos décisions.

En fait, il arriva que la direction réelle de tous les travaux passa dans mes mains. Par la suite, après le siège, au cours d'un dîner, le général Popoff dit : « Mon mérite est de n'avoir pas gêné le général de Schwarz. » Je dois confirmer ces paroles et reconnaître, en plus, que le général Popoff s'évertua à m'aider de toutes façons. Mais une sorte de crainte que lui inspirait le général M..., gouverneur de la place, était parfois nuisible à nos travaux.

Le même jour, je visitai les autres ouvrages, tous démodés et hors d'état de soutenir non seulement un bombardement sérieux par des pièces modernes, mais même de résister à une attaque de vive force. Seul, grâce à quelques parties bétonnées, le fort « Vannovsky » se rapprochait un peu d'un ouvrage moderne. Sa particularité était d'être « posé sur la voie ferrée ». Vers 1890, cette expression de « poser un fort sur la voie » était très à la mode chez nos stratèges qui étaient profondément convaincus que pour arriver à interrompre la circulation des trains par le feu d'un fort, il était indispensable que la voie traversât le fort même; cette expérience bizarre

fut faite avec le fort Vannovsky. Je m'imagine la perfection avec laquelle les Autrichiens ont dû l'étudier, en dépit de la haute palissade longeant de part et d'autre la voie ferrée.

Au-dessous du parapet, le fort n° 5 possédait un abri bétonné, la caponnière de tête était également en béton. Les fossés de ces deux ouvrages pouvaient être remplis d'eau.

Le fort n° 6 n'avait d'un fort que le nom, n'étant en réalité qu'un ouvrage temporaire en terre d'un profil élevé; sa gorge était ouverte et ses fossés n'avaient guère plus de 2 m en profondeur. Derrière ces trois ouvrages disposés sur la rive gauche de la Vistule, était établi le vieil ouvrage dit « prince Gortchakoff ». A peu près dépourvu de valeur il formait, avec la citadelle située juste en face sur la rive droite, les deux ouvrages les plus anciens d'Ivangorod qui n'offraient plus qu'un intérêt historique.

La citadelle renfermait la maison du gouverneur, la cathédrale, le mess des officiers, et tous les services de la place tels que l'infirmerie, l'intendance, le moulin, etc.

Le jour de mon arrivée à Ivangorod, le 1<sup>er</sup> bataillon de l'artillerie de forteresse se disposait à partir pour Brest de sorte qu'il ne demeurait plus à Ivangorod qu'un seul bataillon. La batterie légère le suivit de près.

Il m'apparaissait urgent de garantir contre les coups de force de l'adversaire tout d'abord les fortifications de la rive gauche, comme y étant le plus exposées. Convenablement réparés, ces ouvrages pouvaient résister aux attaques brusquées de l'ennemi.

Aussi décidai-je de les mettre en état de défense, afin, en cas de besoin pressant, de disposer de centres de résistance sur la rive gauche. Dans ce but, je fis disposer tout le long de la ligne de feu des forts des sacs remplis de terre, séparés les uns des autres par des tra-

verses; au-dessus des talus, creuser des refuges destinés à recevoir de huit à dix hommes, ainsi que les canons à tir rapide, garnir les talus de guérites en fer d'un pouce d'épaisseur pour les observateurs; dans l'intérieur des forts, aménager des passages souterrains entre les talus et les casernes, renforcer les voûtes en briques de celles-ci par la construction, au-dessous des voûtes, d'un plafond composé de rails, l'espace entre ceux-ci et la voûte étant comblé de pierrailles. En vue des assauts, je fis également garnir de réseaux de fil de fer barbelé aussi bien le fond des fossés que le bas des glacis.

En même temps, les intervalles entre les forts se garnissaient de tranchées pour les tirailleurs, munies d'abris à l'arrière et de réseaux de fils barbelés en avant. Ces dispositions aussi hâtives que précaires, pour s'opposer à l'occupation des ouvrages de la rive gauche par une attaque brusquée de l'ennemi, se complétaient par la construction, en deçà de la ligne des forts, de quelques batteries profondément creusées pour les pièces lourdes, et par le nettoyage, en vue de la précision du tir, de tout le terrain en avant de celles-ci.

D'autre part, sachant que l'ennemi était très bien renseigné, non seulement sur l'état des fortifications, mais aussi sur les particularités de tout le terrain avoisinant la place, je résolus, tout en réparant l'ancienne ligne des forts, d'en construire une autre — principale, — de la porter bien avant et de ne considérer désormais l'ancienne que comme une seconde ligne. Je me rendais bien compte que la nouvelle ligne défensive ne pourrait se composer que d'ouvrages de campagne, qu'elle serait par conséquent plus faible que l'ancienne, mais que, par contre, par son caractère inattendu, elle se présenterait à l'adversaire sous un aspect inconnu.

La conformation du terrain se prêtait à la création de la nouvelle ligne fortifiée à une distance de 4 km de l'ancienne et de 7 km du pont.

Ainsi la nouvelle ligne passait par les villages de Vieux-Regow, Zalessié, Slavtchin, Zwolia, Sezehow, Loe. Immédiatement en avant de la nouvelle ligne se développait un terrain bas et marécageux qui n'était autre que l'ancien lit de la Vistule dont j'avais voulu tirer parti pour l'inondation artificielle dans mon projet de reconstruction d'Ivangorod en 1910. Si, à cette époque, il avait trouvé un accueil plus favorable, les travaux qui ne pouvaient être effectués qu'en temps de paix et qui nécessitaient des frais considérables auraient été terminés vers 1914. Ivangorod eût été une forteresse imprenable dans le vrai sens du terme. A présent, il ne fallait pas songer à réaliser ce projet et je dus me contenter de son utilisation dans un degré infime et ne disposant que de moyens tout primitifs.

Large de 1.500 m à 3 km, cette vallée séparait la nouvelle ligne fortifiée des hauteurs dont l'adversaire pouvait se servir comme d'une position de siège. Par conséquent, les plus rapprochées de ses batteries ne pourraient être établies à moins de 9 km du pont et de la citadelle.

Cette distance, d'après la portée des pièces de cette époque, ne me paraissant guère dangereuse, je m'arrêtai définitivement au projet que je viens d'exposer.

Le lendemain de mon arrivée, je télégraphiai au général Velitchko, en le priant de m'envoyer quelques officiers du génie, et quelques jours après arrivaient d'abord le capitaine du génie Okinine et le lieutenant Elisaroff, suivis de quelques autres.

En distribuant le travail à chacun d'eux, je désignai pour le fort n° 5 le sous-lieutenant Borissoff, pour le fort Vannovsky et les batteries intermédiaires le capitaine du génie Glasenapp, pour le fort n° 6 le capitaine Volkoff, pour le fort n° 4 le capitaine baron Stromberg.

Le capitaine Okinine et les officiers de la demi-compagnie des sapeurs de la forteresse furent employés le long

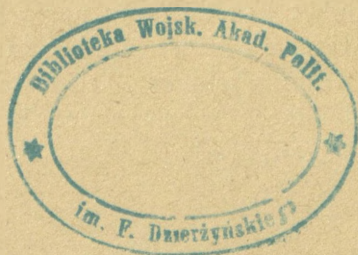
de la nouvelle ligne sous la surveillance du colonel Beliaieff.

Au bout de peu de jours, le travail battait son plein. Dès 6 heures du matin, tout le monde était sur place; à midi, repos d'une heure, puis le travail recommençait jusqu'à 7 et même 8 heures du soir. A ce moment les officiers du génie payaient les ouvriers à la tâche et vers 10-11 heures se réunissaient chez moi, où ils recevaient des instructions pour le lendemain.

Je fis également prendre part aux travaux les artilleurs et les officiers du régiment d'infanterie de Toula avec leur chef, le colonel Kourbatoff, en tête. Quels braves gens! Avec quel enthousiasme ils se mirent au travail et comme celui-ci avançait, gaiement et vite! Je m'évertuais à parcourir en une journée tous les endroits du front, afin d'agir moralement sur tous et d'enseigner les méthodes de fortification ayant fait leurs preuves à Port-Arthur.

Me voyant toute la journée au travail et me rencontrant de grand matin, le père Jacques Piotouch-Koublizki, aumônier de la place, me dit un jour : « Vous et vos collaborateurs vous êtes comme la flamme : partout vous pénétrez et tout brûle à votre approche. » Tout brûlait en effet, et tout le monde était animé spontanément d'une rare énergie, je dirais même d'un énorme enthousiasme, et les travaux se poursuivaient de jour en jour au milieu de la sollicitude générale.

A l'heure qu'il est, il m'est impossible de préciser à qui revenait la supériorité dans l'ardeur au travail commun, tant la solidarité de tous les coopérateurs était grande.



### CHAPITRE III

Le développement des travaux. — Les moyens de défense.

Au fur et à mesure qu'avançaient les travaux de fortification, venait se poser le problème de la défense proprement dite, c'est-à-dire celui de l'armement et de la garnison, car le premier faisait totalement défaut et, d'autre part, la nouvelle du départ imminent du régiment de Toula ne tardait pas à nous parvenir. Faisaient également défaut les autres moyens défensifs, tels que les services aéronautiques, l'aviation, les ambulances, les compagnies de sapeurs, etc. Aussi chaque fois que je rencontrais le gouverneur de la place, ne manquais-je point de lui rappeler l'urgence des démarches à faire en vue d'obtenir tout ce qui nous manquait, dans le plus bref délai. C'est au général Moudras-Gilinsky, commandant du 14<sup>e</sup> corps, sous les ordres duquel était temporairement placée notre forteresse, que le général M... adressait ses demandes. Pourtant rien n'arrivait. Aussi réitérais-je mes demandes avec plus d'insistance. Alors le général M... me conseilla de me rendre personnellement à Lublin auprès du général Moudras-Gilinsky et de lui exposer ma requête. Nous tombâmes d'accord et je partis en auto. Je ne me souviens plus exactement de la date.

Le chef d'état-major du 14<sup>e</sup> corps, le major général Balandine, ainsi que le général Moudras-Gilinsky lui-même, me firent bon accueil, m'écoutèrent avec attention et me promirent de porter aide à la forteresse. En effet, peu de jours après arrivaient de Brest-Litovsk vingt-six pièces lourdes, la 32<sup>e</sup> demi-compagnie de sapeurs, quelques officiers du génie, bientôt suivis d'ambulances de campagne. Ce succès renforça le moral de la garnison.

Bientôt l'activité déployée à Ivangorod fut connue ailleurs que dans la forteresse, et le 4 août, celle-ci reçut la visite du général baron de Salza, nommé commandant de la IV<sup>e</sup> armée dont dépendait Ivangorod. Au cours de l'inspection des travaux, il me dit qu'il connaissait mes œuvres littéraires, que depuis longtemps il voulait me connaître en personne et qu'il se rendait compte du travail effectif que nous venions d'accomplir.

Au fur et à mesure de l'arrivée des officiers du génie, se constituaient de nouveaux secteurs de travaux. C'est ainsi que, dès le début d'août, nous réussîmes à entreprendre la réfection des forts n<sup>os</sup> 1, 2 et 3, situés sur la rive droite, tandis que jusqu'ici, sur cette rive, seul le fort n<sup>o</sup> 4 avait été entamé.

Vers le 5-6 août, sur la ligne de défense principale, nous commençâmes à tendre des inondations au moyen de petits barrages, formés de sacs à terre, que nous construisions à travers les petites rivières tributaires de la Vistule, ce qui les provoquait à sortir de leur lit et à submerger les terrains en avant des ouvrages. Ce travail s'effectuait lentement, par secteurs, mais annonçait d'excellents résultats.

Le 8 août, le régiment de Toula quittait la forteresse accompagné de la batterie légère. Désormais notre garnison ne pesait pas bien lourd : seuls demeuraient les artilleurs et les sapeurs.

Et cependant la ville de Kielce tombait déjà entre les mains de l'ennemi dont on remarquait la marche sur Radom situé à 57 km d'Ivangorod. Déjà le gouverneur de Radom, suivi du vice-gouverneur et de toutes les administrations publiques, quittait la ville et se transportait vers sa nouvelle résidence, la station de Gorbatka, à 19 km d'Ivangorod.

Tous les jours la forteresse était survolée par des avions ennemis. Chacune de leurs apparitions était saluée par une fusillade aussi nourrie que désordonnée, et cela

malgré la défense formelle du gouverneur : tout porteur de fusil se mettait à tirer..., sans résultat, bien entendu.

Le 9 août, de grand matin, Athanase, mon ordonnance, entre comme une bombe dans ma chambre : « Dieu soit loué ! mon colonel ! » — « De quoi s'agit-il ? » demandai-je. — « L'aéroplane est tombé, ce sont les nôtres qui l'ont dégringolé. » A la hâte je termine mon petit déjeuner et je file en auto vers l'endroit de la chute. J'arrive et personne de plus étonné que moi en constatant que l'avion, aussi bien que le pilote, était bien russe. Il venait de Varsovie, volait à faible altitude ; se rendant compte de la fusillade, il décida d'atterrir. Le pilote alla porter plainte au gouverneur, mais celui-ci dormait encore. Plus tard le bruit courut que, mécontent, le pilote aurait fait un rapport à Varsovie, ce qui aurait augmenté le mécontentement contre le gouverneur.

Un autre incident curieux eut lieu à propos des inondations. En en tendant une en avant du village de Sezehow, le capitaine Glassenapp vida à moitié un étang qui appartenait à un prêtre polonais, ce qui provoqua la mort d'une partie des poissons habitant l'étang. Le prêtre vint se plaindre au gouverneur. Celui-ci fit venir le général Popoff et lui intima l'ordre d'arrêter les inondations. Le général Popoff me fit venir et me transmit l'ordre du gouverneur. Connaissant la répugnance que nos administrations éprouvaient à l'égard d'ordres écrits, je répondis au général Popoff que je donnerais l'ordre d'arrêter les travaux au capitaine Glasenapp, sitôt que j'en aurais reçu un par écrit du général Popoff. S'adressant alors au gouverneur, celui-ci lui demanda un ordre écrit, mais, furieux, le gouverneur tempêta contre Popoff et refusa le document demandé. Grâce à cela, Popoff non plus ne donna pas d'ordre écrit et les travaux de submersion purent suivre leur cours.

Le 10 août, Radom était déjà entre les mains de l'ennemi, et le gouverneur, suivi des autres fonction-

naires, se transportait à Ivangorod, en route pour Varsovie.

Le même jour, ou le lendemain, débarquaient à Ivangorod le commandant de la 75<sup>e</sup> division d'infanterie, le major-général Stegelmann, avec son état-major, dont le chef était le colonel Ismestieff, et les éléments de la division. Le général Stegelmann, avec son état-major, fut logé dans l'étage supérieur de la maison du gouverneur, juste au-dessus de moi. Je connaissais depuis longtemps le général qui, en sa qualité d'ingénieur, possédait un talent incontestable pour les travaux de fortification, surtout pour les ouvrages de campagne. Mais il s'était laissé entraîner par le service de troupe et au cours de la guerre russo-japonaise il avait commandé un régiment d'infanterie, celui de Zaraisk, autant que je puis m'en souvenir. Il fit toute la campagne dans celui-ci et revint avec le grade de général de brigade. C'était un homme de valeur et un vrai patriote russe. Pourtant il était affligé d'un défaut physique, de la faiblesse de l'œil gauche, et était obligé de porter un monocle. Ce fut remarqué, cela déplut, et après la guerre russo-japonaise le général n'eut plus d'avancement et ne fut nommé divisionnaire qu'à la déclaration de guerre.

Le connaissant pour un ingénieur éminent, pour un bon chef et pour un homme probe, j'étais très satisfait de sa nomination à Ivangorod et j'estimais que son arrivée renforcerait les qualités de résistance de notre forteresse. Ce qui demeurait incertain, c'étaient les rapports qui s'établiraient entre lui et le gouverneur de la place, le général Stegelmann étant d'un grade plus élevé. Soudain se produisit un événement qui surprit tout le monde et qui modifia du premier coup tous les rapports entre gradés.

#### CHAPITRE IV

Ma nomination comme gouverneur de la place. — L'entrée en fonctions. — Première apparition de l'ennemi devant la forteresse.

Le 13 août, à 7 heures du matin, je fus appelé à l'état-major de la place, au téléphone qui la reliait avec l'état-major de la IV<sup>e</sup> armée à Lublin. Mon interlocuteur au téléphone était le chef d'état-major de la IV<sup>e</sup> armée, le major général Goutor, qui, dès le début, me posa une question qui me stupéfia : « Connaissez-vous votre nomination au poste de gouverneur d'Ivangorod ? » Je m'attendais à n'importe quelle question, sauf à celle-là, n'ayant jamais rêvé une telle nomination. Il était donc naturel que je fusse abasourdi par une pareille question ; aussi répondis-je sur-le-champ que je n'en savais rien. « Une dépêche nous est parvenue que je vais vous lire », me dit alors le général Goutor, et il me lit : « J'ordonne (ou il est ordonné) de concentrer le commandement à Ivangorod entre les mains du général de Schwarz. Aléxeief. »

Diverses pensées me traversaient l'esprit tandis que le général Goutor me lisait la dépêche. La satisfaction naturelle et même la fierté que me procurait ma nomination à un poste aussi élevé, la joie de pouvoir enfin, en toute indépendance, rendre à la défense d'Ivangorod plus de services qu'auparavant, étaient balancées par l'appréhension de la difficulté que présentait la défense de la place et de l'énorme responsabilité que m'imposait cette nomination. Sous l'empire de ces sentiments, lorsque, après la lecture de la dépêche, le général Goutor me demanda : « Cela vous concerne, n'est-ce pas ? » je répondis : « Je l'ignore, la dépêche parle du général de Schwarz et je ne suis que colonel, peut-être en existe-t-il un autre ? » Alors le général Goutor me dit qu'il prendrait

des informations et me les communiquerait dans la soirée et que jusque-là je ne devais en parler à personne. Je partis inquiet et m'énervai toute la journée.

Je me souviens avoir ce jour-là visité le fort n° 3 et remarqué tous ses défauts avec une précision plus saisissante que jamais.

D'autre part, il m'était d'autant plus pénible de dissimuler au gouverneur de la place la communication du général Goutor, qu'entre le gouverneur et moi s'établirent de bonnes relations empreintes de confiance mutuelle. Il était clair que c'était à lui que l'État-major de l'armée dissimulait la nouvelle et que son éloignement de la forteresse lui serait très pénible.

En proie à toutes ces pensées, je souhaitais sincèrement que l'on m'expliquât dans la soirée la communication du matin comme un malentendu et je pris la résolution de répondre par un refus si la communication du matin m'était répétée sous forme d'offre.

Vers 4 heures de l'après-midi, arrivait le train de Varsovie qui apportait les journaux et toutes les dernières nouvelles non encore publiées. Vers cette heure se réunissaient d'habitude à la gare presque tous les habitants d'Ivangorod.

Du fort n° 3 moi aussi je me rendis à la gare et y rencontrai le gouverneur. Il était déjà au courant du fait de ma conversation téléphonique avec l'État-major de l'armée et me demanda quel en avait été l'objet. Ne voulant point mentir, mais, d'autre part, lié par la parole donnée, je répondis que je ne pouvais le dire, mais que je l'en informerais plus tard. Le soir tombait, aucun nouvel avis n'arrivait et l'espoir que tout n'était qu'un malentendu s'affermissait en moi et me tranquillisait.

Vers 9 ou 10 heures du soir, étaient réunis chez moi : le général Stegelmann, un officier de son état-major, le colonel Matveïeff, le colonel Beliaïeff, le chef du service télégraphique, le capitaine Orechko, mon neveu, le sous-

lieutenant Dmitrieff et quelques autres. Soudain, Ismes-tieff, pénétra dans la pièce en coup de vent en s'écriant : « Hourra ! je vous félicite, changement complet ! » Il tendit une dépêche au général Stegelmann, une autre à moi ; je lus : « Vous êtes nommé gouverneur de la place forte d'Ivangorod et subordonné au commandant de la 75<sup>e</sup> division d'infanterie avec promotion au grade de major général. Evert. » C'était la fin de la dépêche, je ne me souviens plus exactement de son début.

Hélas ! mon espoir ne se réalisait pas et, à la place d'une offre, je recevais un ordre formel.

Je n'ai pas réussi à éviter le calice, me disais-je, et du moment qu'il en est ainsi, il importe de rejeter toute hésitation et agir avec décision et fermeté. La dépêche à Stegelmann disait qu'il était nommé commandant de tout le secteur fortifié et que le gouverneur d'Ivangorod devenait son subordonné.

Tous les assistants étaient en proie au plus profond étonnement.

Sans perdre un instant, le général Stegelmann et moi, nous revêlimes nos équipements et montâmes chez le gouverneur qui nous reçut fort aimablement en disant : « Pourquoi tant de solennité ? » Stegelmann qui le tutoyait lui remit le télégramme. Il devint clair que le général M... n'avait encore été prévenu de rien et eut une surprise très désagréable. Malgré tout, il se maîtrisa et dit qu'il se soumettait à l'ordre reçu. Je lui fis voir aussi ma dépêche et le priai de croire qu'elle était aussi inattendue pour moi que pour lui.

A présent, j'étais content de ma nomination, mais ma joie était assombrie par l'idée qu'une peine avait été faite au général M... envers qui, à mon avis, l'État-major de l'armée avait manqué de tact.

A notre retour, de nouvelles figures nous attendaient déjà dans ma chambre. Tous me félicitaient et paraissaient sincèrement satisfaits. Bientôt le général Stegel-

mann nous quittait; moi, je priai le colonel Matveïeff de remplir pour cette nuit les fonctions de chef d'état-major et de m'aider à composer mon premier ordre du jour. Vers 2 heures du matin, notre tâche était terminée.

Le 14 août, à 7 heures du matin, je me rendis à l'état-major de la place, où j'appris que l'ancien gouverneur avait également reçu une dépêche de l'État-major de l'armée et qu'il s'y était rendu une heure auparavant. J'ordonnai de porter par un ordre du jour ma nomination à la connaissance de toutes les formations et de tous les bureaux.

A 8 heures du matin, arrivèrent à l'état-major tous les chefs de section à qui je notifiai ma nomination tout en leur adressant une brève allocution d'usage.

Je visitai ensuite les formations de la rive gauche, m'arrêtant dans chaque compagnie. Je parlai aux soldats et, en termes simples, leur expliquai que la destination d'Ivangorod était d'empêcher l'ennemi de traverser la Vistule par le pont de la voie ferrée et de menacer ainsi Varsovie à revers; que le seul pont de chemin de fer se trouvait ici et qu'ainsi, si nous accomplissions notre tâche, nous sauverions Varsovie<sup>(1)</sup>; qu'ils devaient bien se rendre compte qu'il n'y aurait pas de retraite d'Ivangorod.

Dans la journée du 15, le général Stegelmann, Ismestieff et moi, nous élaborâmes le plan de distribution des forces de la garnison et celui de nos rapports de service mutuels.

Le même jour, en compagnie du commandant de la brigade d'artillerie de la 75<sup>e</sup> division d'infanterie et des chefs de secteurs, je visitai l'ensemble de la place forte afin de déterminer exactement, en cas d'assaut, les positions pour les pièces de campagne de la 75<sup>e</sup> division. Mais, dans la soirée, le général Stegelmann recevait

---

(1) Les régiments de la 75<sup>e</sup> division étaient formés de recrues polonaises.

l'ordre du commandant de la IV<sup>e</sup> armée de ne laisser à ma disposition à Ivangorod qu'une brigade d'infanterie et de se porter sans retard, avec l'autre brigade et toute l'artillerie divisionnaire, dans la direction du village de Zvolen et au delà.

En même temps, j'étais averti que la forteresse était placée sous les ordres immédiats du commandant de la IV<sup>e</sup> armée.

Ainsi tombaient tous les projets élaborés de concert avec Stegelmann et force était de les refaire.

Dans la matinée du 16, arrivaient le capitaine d'état-major Dorofeëff envoyé de Brest-Litovsk à Ivangorod en qualité de chef d'état-major. Petit de taille, maigre, les yeux vifs et noirs, il produisait une bonne impression et en fait se révéla excellent travailleur; cependant son caractère se dévoila peu sociable.

A midi, le général Stegelmann partait avec sa brigade, me laissant les régiments Mstislavsky et Doubnensky. Le même jour, nous recevions les premiers renseignements sur le mouvement de l'ennemi débouchant de Radom sur Ivangorod. J'ordonnai le transport des deux régiments sur la rive gauche, le régiment Mstislavsky devant occuper la ligne des forts et celui de Doubno former la réserve. Le soir, des détachements allaient occuper les avant-postes. Le 17, les Allemands occupaient Gorbatka et leur cavalerie se dirigeait vers Ivangorod. J'étais en proie à une véritable désolation, mais décidé à me défendre jusqu'au bout. Je donnai l'ordre de renforcer nos avant-postes et de les disposer en avant des ouvrages en voie de construction de notre principale ligne de défense.

Le 18, les avant-gardes ennemies faisaient leur apparition devant nos avant-postes qui bientôt ouvraient un feu de mousqueterie. N'étant encore ni placée ni organisée, l'artillerie de forteresse n'avait pas soutenu cette courte fusillade. Rencontrant de la résistance, l'en-

nemi esquissa un mouvement de retraite ; quant à moi, j'ordonnai aux avant-postes de rester sur place. J'étais dépourvu de cavalerie pour entamer une poursuite et je dus me borner à envoyer deux escadrons de gardes-frontière pour surveiller le mouvement de l'ennemi.

Le soir, nous apprîmes que celui-ci s'était définitivement retiré sur Radom.

Bien plus tard, j'appris que, par cette manœuvre, les Autrichiens cachaient leur passage de la Vistule auprès du village de Josephhof et n'avaient heureusement pas en vue l'attaque immédiate d'Ivangorod. Mais, à ce moment-là, je ne pouvais considérer ce mouvement que comme une grave menace et, sans tarder, je mis en œuvre tous les moyens dont je disposais pour renforcer les travaux de défense. Profitant pour cela de l'état de siège qui me subordonnait toutes les localités avoisinant la forteresse dans un rayon de 25 km, j'ordonnai à la police locale de réquisitionner jusqu'à cinq mille ouvriers par jour et fis prendre part aux travaux celles des formations qui étaient exemptes d'occupations spéciales ou d'exercices. Cela me permit de pousser simultanément les travaux de la nouvelle ligne défensive avec ceux de l'ancienne ligne des forts. Il était impossible d'augmenter le nombre des ouvriers par suite du nombre insuffisant des officiers du génie et des sapeurs.

## CHAPITRE V

La recherche des moyens de défense. — Mes relations avec le général Letchitsky. — Notre succès sous le village d'Opolié.

Il est nécessaire de remarquer que, dès les premiers jours de mon entrée en fonctions de gouverneur, j'envoyai au commandant d'armée un rapport dans lequel

j'insistais sur l'urgence d'envoyer à Ivangorod tous les moyens de défense nécessaires.

J'insistais sur la nécessité de faire revenir dans la forteresse le bataillon d'artillerie de siège qui avait été envoyé à Brest-Litovsk le 24 juillet, de me faire parvenir, pour la lutte contre l'artillerie de siège de l'ennemi, des pièces non seulement puissantes, mais pouvant tirer sans plate-forme, comme l'étaient, par exemple, les obusiers de 150<sup>mm</sup> de forteresse, de me munir aussi de canons à tir rapide et, en vue de l'observation aérienne, de ballons captifs rattachés à la place de Brest-Litovsk.

L'envoi de ce que je réclamais aurait probablement eu du retard sans le mouvement ennemi du 17 août sur Ivangorod. Il hâta les événements et, dans la soirée du 18, j'étais en possession de tout ce que j'avais demandé. Ainsi me furent envoyés 28 obusiers de 150 de forteresse, plusieurs canons longs de 150 du poids de 2.000 kg, 4 de 150 du poids de 3.300 kg, ainsi que de vieux canons de campagne pour repousser les assauts. En tout 56 pièces, ce qui donnait avec celles précédemment expédiées un total de 80 à 90 bouches à feu. Évidemment ce n'était pas de trop, mais c'était quelque chose. Arrivaient également un bataillon d'artillerie de forteresse et la 6<sup>e</sup> compagnie d'aérostiers avec deux « saucisses ». Les jours suivants, commencèrent à arriver les munitions et le matériel sanitaire, ainsi que celui de l'intendance et celui du génie. Il devenait certain que petit à petit la forteresse s'organisait et s'enrichissait. Malgré cela, je ne me lassais pas de réclamer avec insistance de nouveaux renforts en hommes, en armes et en matériel, de sorte que bientôt nous nous organisâmes si bien que nous pûmes prêter notre concours à nos voisins, par quoi, au début de nos opérations militaires, Ivangorod rendit d'énormes services. Voilà en quoi ils avaient consisté.

Dans la soirée du 19 ou du 20 août, mon ordonnance

m'annonça l'arrivée d'un général qui demandait à me voir. Je sortis dans la pièce voisine et me trouvai en face d'un général de taille moyenne, maigre, relativement jeune, quoique portant moustache blanche. « Letchitsky », fit-il en guise de présentation. Il était accompagné de son chef d'état-major, le général Goulievitch, de son quartier-maître, le colonel Erdelli, et de quelques autres officiers. Il me raconta qu'il venait d'être nommé commandant de la IX<sup>e</sup> armée qui devait se grouper entre Ivangorod et Lublin, mais il ajouta : « Les corps d'armée ne sont pas encore arrivés, de sorte que je suis commandant sans armée. » Il s'enquit des besoins de la forteresse et passa la nuit chez moi afin de visiter le lendemain les ouvrages. Dans la matinée, je l'accompagnai dans son inspection des forts de la rive gauche et des batteries intermédiaires.

Je lui fis voir aussi l'artillerie envoyée de Brest-Litovsk, attirai son attention sur les obusiers pouvant tirer sans plate-forme et proposai, en cas de besoin et de possibilité, de l'aider par mon artillerie. Ce n'est qu'alors qu'il me dit que la forteresse était comprise dans la IX<sup>e</sup> armée et lui était subordonnée.

Quelques jours se passèrent après le départ du général Letchitsky. Tous les jours nous recevions le compte rendu des opérations militaires et c'est ainsi que nous apprîmes le mouvement des Autrichiens contre Lublin : leur aile gauche était puissamment fortifiée, surtout le lieu dit Opolié, contre qui nos attaques demeuraient vaines.

Le 24, je reçus une dépêche du général Letchitsky me priant de lui venir en aide en lui envoyant deux batteries d'obusiers de 150 pour le bombardement d'Opolié.

Le même jour, j'ordonnai au colonel Riabinine de préparer deux batteries d'obusiers, au chef du génie d'apprêter un nombre suffisant de caisses pour les obus, aux commandants des régiments d'infanterie de fournir

des chevaux harnachés pour traîner les obusiers, au chef de la police Téodoroff de réunir au lieu de débarquement un nombre suffisant de voitures à chevaux pour le transport des obus. Dans la soirée du 25, deux trains venaient se ranger le long des quais de la gare. Les plates-formes de l'un d'entre eux furent chargées d'obusiers recouverts de foin, tandis que les wagons fermés recevaient les hommes, les chevaux et les munitions. Un escadron de gardes-frontière destiné à couvrir les batteries venait occuper l'autre train. La nuit venue, vers 9 heures du soir, les deux trains démarraient. Vers minuit, ils arrivaient à la station de Vonvalniza, où les attendaient déjà quelques centaines de voitures réunies par Téodoroff. Le déchargement terminé et les chevaux attelés, on se mit en route vers la position. Au lever du soleil, les obusiers étaient en place et ouvraient le feu contre les ouvrages d'Opolié. L'effet fut surprenant, l'action des obus de 150 chargés de trotyl étant des plus puissantes. La préparation de l'attaque réussit brillamment, les ouvrages furent démolis et occupés par nos troupes le jour même ou le lendemain, je ne me souviens plus exactement.

Les prisonniers autrichiens racontaient plus tard qu'ils ne comprenaient pas d'où le général Letchitsky avait pu se procurer de l'artillerie lourde.

La prise d'Opolié rompit le flanc gauche des Autrichiens et fut le signal de leur retraite en Galicie.

## CHAPITRE VI

Mon projet de défense de la forteresse. — L'entraînement préparatoire de la garnison et de l'artillerie. — Les manœuvres.

Entre temps, les travaux d'établissement de la ligne principale de résistance avançaient visiblement et petit

à petit se dessinait le plan de défense qu'il fallait adopter à l'avenir. L'achèvement imminent des ouvrages le long de la ligne de Regow—Zalessié—Slavtchin—Sezhow—Loe réduisait la ligne des forts à un rôle secondaire. La nouvelle ligne se composait de tranchées et de quelques ouvrages de campagne isolés, le tout renforcé par des réseaux de fil de fer barbelé et, par endroits, d'inondations artificielles ; sa longueur était de 3 km supérieure à la ligne des forts et sa défense demandait une infanterie plus nombreuse. Le terrain entre les deux lignes était très bas et presque entièrement découvert vers son centre, ce qui présentait un gros inconvénient pour l'installation de l'artillerie lourde. La hauteur du niveau des eaux souterraines empêchait de creuser des abris.

Ce fait, ainsi que la présence de pièce pouvant tirer sans plate-forme, me poussa à adopter un plan sensiblement différent des moyens traditionnels de défense, mais comportant quelques risques. Voici en quoi il consistait :

1° Tenir la ligne principale de défense avec des forces réduites, ne dépassant guère le tiers de la garnison ;

2° Avoir sous la main de fortes réserves d'infanterie, les deux tiers de la garnison ;

3° Renforcer la garnison de la principale ligne de défense par un grand nombre de mitrailleuses et de canons légers, c'est-à-dire de pièces de campagne qui sont disposées dans les ouvrages mêmes ou à proximité de ceux-ci, et qui n'ouvrent le feu qu'au moment de l'assaut contre les lignes des assaillants ;

4° Installer une faible portion de l'artillerie de forteresse, les pièces à longue portée et les moins mobiles, sur la rive gauche, derrière la ligne des forts n° 5, Vanovsky, n° 6, dans des batteries profondément creusées et entièrement masquées ;

5° Faire sortir de la forteresse la portion la plus importante de l'artillerie lourde et la disposer sur la rive

droite de la Vistule en deux groupes : 36 pièces au sud, dans le bois avoisinant le village de Golomb, et 24 autres pièces au nord, près du village de Stenjitsa. Ce dispositif était entièrement imprévu pour l'adversaire et nous permettait de prendre sous un violent feu croisé, non seulement les troupes d'assaut de l'ennemi, mais encore son artillerie ;

6° Enfin, ne pas mettre en position l'artillerie lourde mobile, ni celle de campagne à tir rapide, mais les tenir en réserve mobile et, selon la marche du combat, les diriger vers les endroits où l'artillerie ennemie se montrerait supérieure à la nôtre. A part cela, avoir également en réserve des pièces lourdes de siège.

Afin de mieux faire comprendre les détails du plan de défense que je viens d'exposer, je dois faire remarquer que, déjà lors du siège de Port-Arthur, j'avais constaté le peu d'efficacité qu'offraient, pour la défense d'une place, nos canons lourds d'ancien modèle. Ce défaut réside dans leur complète immobilité. Pour placer une batterie d'anciennes pièces de 150, il faut creuser de profondes tranchées, y aménager des plate-formes au moyen de madriers spéciaux, réunir les tranchées par des traverses, préparer des abris pour les obus, etc... Tout cela demande beaucoup de temps et une fois installée, la pièce n'a qu'un angle de tir réduit. Pour déplacer le canon, il est nécessaire de préparer un nouveau terrain, de démolir la plate-forme, de la reconstruire ; le poids du canon lui-même nécessite, pour le déplacement de celui-ci, un personnel nombreux. Par suite, à Port-Arthur, nos canons, placés dans des batteries qui leur étaient spécialement destinées, y demeuraient jusqu'à ce qu'ils fussent démolis par le feu de l'ennemi. Cela amenait les Japonais à profiter de leur initiative et à concentrer à leur choix, sur tel secteur de notre front, un feu presque toujours plus intense que celui que nous pouvions diriger sur leurs positions. Si, dans

de rares cas, nous réussissions à développer un feu plus violent, ce n'était que grâce à l'appui des pièces de notre front de mer, tournées vers le continent, et à celles des bâtiments de notre flotte.

C'est alors qu'apparut la grande importance de l'artillerie de forteresse mobile, c'est-à-dire de canons pouvant tirer sans plate-forme, ne nécessitant pas l'édification de batteries spéciales et pouvant être facilement déplacés.

Après Port-Arthur, j'avais fait une propagande intense en faveur de cette idée, en ma qualité de professeur de l'Académie du génie Nicolas et de l'École d'artillerie des officiers.

En 1910, à la Direction de l'Artillerie, nous élaborâmes un excellent modèle de canons de ce genre, sous forme d'obusier de forteresse de 150 (1). C'est pourquoi, à Ivanogorod, je m'efforçai de doter la forteresse d'un nombre aussi considérable que possible de ces pièces. Je réussis à m'en procurer trente-six. Pour augmenter leur mobilité, j'en formai neuf batteries à quatre pièces, je leur affectai des chevaux du train des régiments d'infanterie, j'achetai des harnachements, j'empruntai des officiers et des servants à l'artillerie de forteresse.

Les groupes d'artillerie de Golomb et de Stenjitza reçurent chacun une batterie de ces pièces; toutes les autres formèrent la réserve. Si l'adversaire réussissait, dans un secteur donné, à acquérir la supériorité du feu, cette disposition me permettait de renforcer aussitôt ce secteur de vingt-huit pièces lourdes mobiles, ainsi que de plusieurs batteries d'artillerie de campagne et, la nuit venue, de quelques batteries lourdes moins mobiles, faisant partie de l'artillerie de réserve.

Le plan de défense ainsi élaboré se résumait en somme :

1° Dans la possibilité de masser le feu d'artillerie par

---

(1) Portée = 9 km.

la formation, d'une part, de trois puissants groupes d'artillerie, un au centre de la forteresse et deux sur ses flancs et, d'autre part, d'une artillerie de réserve mobile ;

2° Dans la possibilité de riposter aux attaques ennemies, par des contre-attaques, par le placement en réserve des deux tiers de l'infanterie de la garnison ;

3° Dans la possibilité de recevoir promptement les renseignements et de donner les ordres nécessaires par une organisation spéciale de la direction supérieure de l'artillerie de la forteresse et par la multiplication des fils téléphoniques.

Je communiquai ce plan au lieutenant-colonel Riabine et le chargeai d'organiser dans ses détails la direction du tir de la place durant la bataille, et moi-même, j'insistai auprès du général Letchitsky sur le renforcement de la garnison.

Fin août, la forteresse recevait deux brigades de réservistes territoriaux : la 24<sup>e</sup> du général Krasnokoutsky et la 19<sup>e</sup> du général Panafoutine ; venait ensuite le parc d'aviation du capitaine Wegener et, vers le début de septembre, arrivait encore une brigade d'infanterie faisant partie de la 81<sup>e</sup> division et composée des régiments Soligalitchsky et Juriévetsky.

A l'organisation définitive de la place ne manquaient plus que des pièces de campagne modernes et quelques batteries de canons à longue portée.

Cette lacune fut également comblée et l'on nous envoya trois batteries d'artillerie de campagne de la 81<sup>e</sup> division, 4 pièces de 150 du poids de 3.300 kg (1) et 20 canons légers ancien modèle.

Sans doute, cet armement réuni avec tant de peine ne représentait pas une puissance bien considérable, mais les besoins généraux d'artillerie étaient si pressants dans tous les secteurs du front, qu'il était évidemment impos-

---

(1) Portée 13,2 km.

sible de compter sur quelque chose de plus important. Force était, par conséquent, d'utiliser au mieux ce qui avait été fourni.

Considérant la garnison et l'armement comme étant au complet, je commençai à exercer les troupes aux attaques et à la défense de la place. Je fis prendre part aux manœuvres non seulement l'infanterie et l'artillerie, mais encore le génie, les sapeurs et les aviateurs.

Le thème de la première manœuvre consistait en ceci : le régiment Mstislavsky (colonel Boudilovitch) avec deux batteries légères, était chargé de s'emparer de la forteresse par une attaque brusquée; débouchant du village de Tcherni-Liass, il devait marcher sur la ferme Zwolia et le village de Gnévachoff et attaquer le secteur entre la Vistule et le village de Slavtchin. La défense de ce secteur incombait au régiment Soligalitchsky (colonel Ivanovsky), ayant en réserve le régiment Jurievetsky et ayant à sa disposition un ballon captif et un point d'observation dans le village de Golomb.

Dans ce dernier village était placée une Commission spéciale d'études chargée d'observer incessamment quels seraient les arbres et les arbustes qui abriteraient le mieux les mouvements du régiment Mstislavsky et lui faciliteraient l'approche des tranchées; cette végétation devait être aussitôt coupée.

L'assaillant était chargé de déterminer non seulement les points faibles de la ligne de défense, mais de porter sur des cartes les endroits où, au cours de ses mouvements, il aurait trouvé les meilleurs abris. Cette manœuvre révéla la possibilité pour l'ennemi de s'approcher sans être remarqué presque jusqu'à la ligne des avant-postes, surtout près du village d'Oleksovo; aussi fut-il décidé d'avancer notre ligne à cet endroit, de nous fortifier en avant du village, ce qui, ultérieurement, eut une importance considérable, et de couper les arbres et les broussailles bordant la rive gauche de la Vistule.

Le second exercice consistait en une manœuvre de nuit au cours de laquelle la brigade de la 81<sup>e</sup> division attaquait le village de Sezehoff, du côté du village de Slovike-Novo. Son intérêt consistait à habituer l'infanterie à l'activité des projecteurs, des fusées et des canons destinés à repousser les assauts. En plus de ces grandes manœuvres, tous les jours les aérostiers faisaient monter leurs ballons et étudiaient attentivement les terrains avoisinant la forteresse, le capitaine Wegener faisait exécuter des vols à ses aviateurs, le colonel Riabinine préparait ses artilleurs et l'infanterie répétait les exercices de tir et se perfectionnait dans le service de garde.

## CHAPITRE VII

La formation des nouveaux services de la garnison. — L'achèvement des travaux. — Le mouvement des Allemands sur Ivanogrod. — Le passage de la Vistule par notre corps de grenadiers, près de Novo-Alexandria. — L'organisation de la direction du tir de l'artillerie lourde.

Vers le milieu de septembre arrivaient encore dans la forteresse une compagnie de marins et un bataillon de la même arme à destination spéciale sous le commandement du capitaine de vaisseau Masouroff. Il amenait avec lui vingt-quatre canons de 47 de marine, placés sur affûts fixes. Je lui démontrai l'inefficacité d'une pareille installation ; je les fis placer sur roues et j'ordonnai de s'en servir pour repousser les assauts, ce à quoi se prêtaient merveilleusement leur légèreté et la rapidité de leur tir. Il amenait également quatre pièces de marine de 75 mm pareillement placées sur affûts fixes. Ayant installé ces admirables canons dans une batterie près du fort n<sup>o</sup> 4, nous les employâmes pour le tir contre avions. Deux autres batteries anti-aériennes furent installées aux deux autres sommets d'un triangle équilatéral : une au fort

n° 1, l'autre près du fort Vannovsky. Ces batteries avaient pour mission d'empêcher de survoler les ponts et de se soutenir mutuellement. Il importe de rendre justice au colonel Riabinine qui sut très bien organiser ce genre de tir. Bientôt venaient s'ajouter la 5<sup>e</sup> compagnie d'aérostiers du capitaine Doksch-Doukschinski et un détachement d'automobiles militaires composé de dix camions et de quinze voitures légères. Au même moment s'achevait la formation des nouvelles sections, formation effectuée dans la forteresse même. C'est ainsi que le détachement des télégraphistes du capitaine Orechko se transforma en compagnie, que fut créée une section spéciale de projecteurs sous les ordres du lieutenant Tatarinoff; que fut formée la direction de l'intendance ayant à sa tête le capitaine Sisoff qui se révéla excellent chef d'intendance, que l'État-major fut doté d'une section de gendarmes sous les ordres du capitaine Hahn et que fut enfin institué le service des pompiers du chef d'escadron Gliébovsky. Ayant évacué Radom dès le 15 août, le major général prince Mikeladze m'offrit spontanément ses services et me fut adjoint pour l'administration civile. La police à pied et à cheval de Radom forma des détachements qui furent mis à la disposition des ingénieurs, directeurs des travaux pour surveiller les ouvriers.

Chaque fois que je visitais les endroits qui pouvaient servir de positions probables à l'ennemi, je m'évertuais à deviner son plan et ce qu'il pouvait remarquer de notre côté. Je constatai d'abord que la ligne des forts n° 5, Vannovsky, n° 6 était très bien masquée par un épais rideau d'arbres, mais que, même à une distance de 10 km, on apercevait à travers la verdure la croix dorée de la cathédrale avec la partie supérieure de la coupole. Cela pouvait servir de point de mire à l'adversaire; aussi fis-je envelopper aussi bien la croix que la coupole dorée de branchages de sapin. Ayant remarqué la visibilité,

même à l'œil nu, de certains secteurs de la ligne principale de défense, je fis transporter les tranchées de l'autre côté de la palissade sans en modifier aucunement l'aspect extérieur.

Le 25 septembre prenaient fin les travaux de la ligne principale de défense et, le 26, l'ennemi faisait son apparition.

Avant d'entamer la description des batailles sous Ivangorod, je dois mentionner certains faits militaires, pour ainsi dire extérieurs, mais en réalité intimement liés aux événements qui plus tard eurent lieu.

Après l'occupation d'Opolié, commença la poursuite de l'armée autrichienne par nos troupes qui pénétrèrent profondément en Galicie. Bientôt étaient pris Iaroslav, Lvow (Lemberg), et maintes autres villes. L'armée autrichienne paraissait être en pleine déroute. Encore quelque temps et nos troupes seraient à Przemysl et à Cracovie, mais à ce moment l'Allemagne vint au secours de l'Autriche. Ayant promptement transporté une partie de leurs forces du front français, les Allemands de nouveau occupèrent Czentochow et Kielce, menaçant Ivangorod et Varsovie. C'est alors que notre commandement supérieur forma un projet, très original et non moins audacieux, de laisser les Allemands s'approcher d'Ivangorod, tout en gardant cette place forte, de transporter nos forces principales sur la rive gauche de la Vistule et de s'emparer de Kielce afin de couper aux Allemands la retraite vers l'Allemagne. Afin de pouvoir plus sûrement tenir Ivangorod, il fut décidé de lui envoyer d'importants renforts et c'est dans ce but que, le 8 septembre, arrivait dans la forteresse le 3<sup>e</sup> corps du Caucase sous les ordres du général Irman ; ce corps ne devait cependant pas faire partie de la garnison proprement dite. J'estime que si ce plan avait été réalisé, toute la campagne aurait été en notre faveur ; mais une semaine ne s'était pas écoulée que tout fut changé, que ce

projet fut abandonné et qu'il fut décidé de faire revenir nos troupes de Galicie et de les diriger vers Varsovie afin de répondre à la manœuvre allemande par une manœuvre analogue sur le front même. Mais, par suite de la pénurie des voies ferrées assurant un transport rapide de troupes, celles-ci, corps par corps, commencèrent à pied leur marche vers le nord, côtoyant Ivangorod. Vu l'absence des ponts entre Ivangorod et Varsovie, on commença à construire des pontons près de Goura-Kalvaria, à 27 km au sud de Varsovie. Des corps spéciaux étaient désignés pour l'action contre les flancs ennemis. L'un de ces corps était celui des grenadiers, sous les ordres du général M...; ce corps devait arriver le 20 septembre à Novo-Alexandria et traverser la Vistule à cet endroit. C'est dans ces conditions que le 15 septembre je reçus du général Alexeïeff une dépêche presque désespérée; il me disait: « Je vous prie instamment de m'aider et de construire avant le 20 septembre à Novo-Alexandria un pont pour le passage de troupes accompagnées d'artillerie légère, etc... » Cet ordre me plaçait dans une situation très difficile: la forteresse était dépourvue de tout matériel préparé à cet usage, et, en admettant même qu'il en fût autrement, il était à peu près impossible de construire en cinq jours un pont sur la Vistule large à cet endroit de 650 m. Mais à ce moment et pour mes collaborateurs, rien n'était impossible. Je nommai constructeur du pont le lieutenant-colonel Beliaïeff qui habitait Ivangorod depuis plusieurs années et qui connaissait à fond aussi bien tous les ponts de la région que les moyens dont on pouvait disposer, ainsi que les habitants eux-mêmes. Sans tarder, furent envoyés dans les environs des détachements, pour réunir les vieux chalands servant au transport du bois à Varsovie. Les chalands furent réunis à Alexandria et le travail marcha à une telle allure que le pont était prêt à la date fixée.

Il importe de noter à ce propos que, se rendant compte du nombre insuffisant des chalands, le colonel Beliaieff décida de les placer non pas parallèlement au courant, mais perpendiculairement à celui-ci, et par ce procédé sauva la situation.

Sur ces entrefaites arriva le corps du général M..., mais, au lieu de profiter du pont, il demeura quelques jours sur la rive droite, ce qui faillit amener sa perte. Pendant ce temps, les Allemands marchaient déjà sur Radom et l'occupaient sans combat. Ce n'est qu'alors que le général M... fit passer le fleuve à un bataillon de sapeurs et à deux régiments d'infanterie qui reçurent l'ordre de construire une tête de pont fortifiée, non pas à 8 km de celui-ci, mais seulement à 2.

Dans la forteresse, nous ignorions tout des forces de l'adversaire, le quartier général ne nous renseignant en rien, et nous comptions avoir affaire à un corps et demi ou deux.

Le 22, les Allemands occupaient Radom. Le même jour, je recevais une directive du commandant de la 4<sup>e</sup> armée, le général Evert, à qui de nouveau était subordonnée la forteresse, me disant que, après avoir passé le fleuve à Alexandria, le général M... marcherait en avant, occuperait telles positions à 8 km environ du pont, y établirait une tête de pont fortifiée et reprendrait sa marche. La communication du général Evert énumérait les points que devait occuper le général M... et m'interdisait de tirer contre eux. Je donnai des ordres en conséquence au commandant de l'artillerie de la forteresse. Cependant le général M... continuait à rester avec ses forces principales à Alexandria. Son état-major n'établissait aucune liaison avec le mien, malgré qu'il en eût et le temps et les moyens et que son devoir strict eût été de le faire. Alors je fis installer une ligne téléphonique à Alexandria aux frais de la forteresse et placer un de nos appareils à l'état-major du corps de grenadiers. Tous

mes autres efforts échouèrent en vue d'établir une liaison plus active et plus intime avec le commandant du corps et son état-major.

Quelques jours après était terminée l'organisation de la direction du tir de l'artillerie lourde et les pièces furent placées selon le plan que j'avais projeté et dont j'ai déjà parlé. Quatre canons de 150 du poids de 2.000 kg, inopinément expédiés de Novo-Georgievsk, me permirent d'encercler encore mieux les positions que pouvait occuper l'ennemi. Pour cela je décidai d'utiliser une excellente position de tir dans un bois tout près du village de Gepki-Lesniya, à 1,5 km ou 2 au sud de Golomb. Il n'était pas facile d'y transporter les pièces ; heureusement, à la tête du service des voies ferrées j'avais à ma disposition un excellent officier du génie, le lieutenant Moukhine. En deux jours il réussit à construire un embranchement de Golomb jusqu'à Gepki et à y amener les pièces en temps voulu. La batterie fut édifiée, armée et adjointe au groupe de Golomb dont je confiai le commandement au colonel de la Garde Voïno-Pantchenko.

Voici, en ses grandes lignes, quelle était l'organisation de la Direction de l'artillerie lourde de forteresse :

1° Pour la première fois, l'artillerie ne pouvait ouvrir le feu que sur mon ordre personnel ;

2° Je transmettais mes ordres au colonel Riabinine en personne qui les communiquait aux chefs de groupes qui, à leur tour, les faisaient parvenir aux commandants des batteries ;

3° Le front de défense comptait trois groupes : celui de Golomb, le groupe central et celui de Stenjitza ;

4° A la tête de chaque groupe était placé un commandant qui avait à sa disposition un poste d'observation et était relié téléphoniquement, d'une part au commandant d'artillerie de forteresse, et d'autre part aux chefs de ses batteries à lui ;

5° Le chef de l'artillerie de la forteresse résidait au poste central de la direction du tir qui était situé dans la poudrière bétonnée de la citadelle. Ici était placée une carte à grande échelle de la forteresse et de ses abords. L'emplacement de toutes les batteries avait été porté sur la carte d'après les mesures les plus précises ; elle-même était divisée en carrés d'un pouce de côté. Chacun de ces carrés portait son numéro d'ordre et était divisé en vingt-cinq autres carrés plus petits désignés par une lettre et ayant en réalité 220 m de côté. Le groupe central et celui de Stenjitza étaient desservis par des observateurs aériens placés dans les nacelles des saucisses de la 6<sup>e</sup> compagnie d'aérostiers ; le groupe de Golomb, par ceux de la 5<sup>e</sup> compagnie. Les ballons étaient reliés téléphoniquement aux chefs de groupes ainsi qu'à moi ; les officiers observateurs emportaient avec eux un plan réduit des carrés. Sitôt que l'officier observateur aurait remarqué sur le terrain occupé par l'ennemi un but de tir quelconque, tel qu'une batterie, un convoi, un rassemblement, etc..., il devait avant tout le signaler au chef du groupe correspondant ; chaque fois qu'il aurait aperçu quelque fait important, comme le mouvement de groupes considérables ou l'apparition de l'ennemi à un endroit nouveau, il devait m'aviser personnellement. Dans ce cas c'est moi qui décidais et qui transmettais les ordres au chef de l'artillerie de la place qui, à son tour, en informait les chefs de groupes et ainsi de suite. Dans toutes les autres circonstances, l'initiative du tir appartenait aux chefs de groupes, ce qui faisait gagner du temps.

Pour corriger le tir, chaque batterie disposait d'un poste d'observation généralement aménagé dans les arbres et entièrement masqué. En plus, et dans le même but, chaque batterie avait des observateurs dans les tranchées de première ligne du front principal de défense, reliés téléphoniquement aux chefs des batteries corres-

pondantes. En général, la liaison téléphonique avait été très développée et fonctionnait admirablement sans relâche, ce qui contribua beaucoup au succès de la défense.

On ne saurait trop remercier le commandant de la compagnie des téléphonistes, le capitaine Orechko et son sous-officier Hansia. Celui-ci, pour la défense d'Ivangorod, fut décoré de la croix de Saint-Georges et, promu sous-lieutenant, resta à sa compagnie.

## CHAPITRE VIII

Les Allemands devant la forteresse. — Les combats  
des 26 et 27 septembre.

A peine ces préparatifs furent-ils achevés que, dans la matinée du 26 septembre, ma cavalerie, composée de deux escadrons de gardes-frontière et disposée en avant de nos avant-postes, me signalait l'occupation par l'ennemi de la gare de Gorbatka. A 2 heures de l'après-midi, un second rapport mentionnait la marche des Allemands sur Ivangorod, cavalerie en tête. A 4 heures, mes cavaliers étaient déjà refoulés vers la forteresse ; à 5 heures, nos avant-postes commençaient à céder du terrain et, à 6 heures, les Allemands firent leur apparition devant nos ouvrages, couverts par un rideau d'infanterie. Ils mirent en batterie leurs pièces de campagne et, vers 6<sup>h</sup> 20, ouvrirent un feu d'artillerie contre les ouvrages de la principale ligne de défense.

Je dois rappeler que je n'ai aucun document à ma disposition, que j'écris de mémoire et n'ai l'intention de ne relater que les événements donnant un aperçu général ou ayant dépendu de mes ordres. Aussi est-il impossible et même inutile de décrire actuellement les détails des combats livrés sous Ivangorod, ceux-ci ayant déjà été

Ce tir ne faisait que peu de dégâts aux ouvrages de notre principale ligne de défense. Seules, dans les villages adjacents aux ouvrages, quelques maisons prirent feu et quelques réservistes, accourus pour l'éteindre, furent touchés par la mitraille. Dans les tranchées nous n'eûmes que peu de blessés. A cela se réduisaient nos pertes pour cette première journée. Vers 7 heures, le colonel Boudilovitch m'informa du mouvement des colonnes ennemies. Je confirmai mon ordre de diriger contre elles le feu le plus intense de mousqueterie, de mitrailleuses et d'artillerie de campagne, sitôt qu'elles seraient descendues dans la vallée. Aussitôt après, tout le long du front, depuis l'ouvrage d'Oleksovo jusqu'au village de Sezehoff, commençait une fusillade nourrie, à laquelle venait bientôt s'ajouter le crépitement des mitrailleuses, suivi des coups secs de l'artillerie de campagne. Petit à petit, le feu de nos pièces légères s'intensifiait, de sorte que les coups séparés devinrent imperceptibles au milieu du mugissement continu. Étant descendue des hauteurs en face du village de Slavtchin, l'infanterie ennemie quitta le village de Gnévachoff et fit son apparition à la lisière du bois, en face de Sezehoff et de Kliaschtorna-Volia. L'adversaire maintenait son feu d'artillerie, en concentrant le tir de quelques pièces lourdes contre la ferme d'Opatstvo et le fort Vannovsky. Le mouvement de l'infanterie allemande s'effectuait sous notre feu d'artillerie et de mousqueterie. Profitant des abris naturels que leur offraient les broussailles et les fossés, elle avançait au début assez vite, mais bientôt elle arrivait aux endroits inondés. Ici, ne pouvant plus ramper, elle fut obligée de marcher à découvert sous notre feu qui gagnait toujours en intensité.

Bientôt vint le crépuscule, l'on n'apercevait plus rien des postes d'observation, mais la violence du feu dura jusqu'à 9 heures. Ensuite elle commença à décroître ; à 9<sup>h</sup>30 tout se tut et le colonel Boudilovitch m'informa

par téléphone que, s'étant empêtrés dans les marais, les Allemands ne pouvaient continuer leur marche sur ce terrain inondé et sous nos feux concentrés, et qu'ils battaient en retraite sur toute la ligne, suivis par nos avant-postes. Ayant rétrogradé de 1 ou de 2 km, les Allemands commencèrent à se retrancher, mais nos projecteurs les prirent aussitôt dans leurs rayons et gênèrent leurs travaux.

A ce moment arrivaient, venant du commandant en chef, le délégué spécial de la Croix-Rouge pour le front du sud-ouest, le sénateur Jvanitsky et le délégué général auprès de la 2<sup>e</sup> armée, M. A. Goutchkoff. Je les gardai auprès de moi et moi-même me rendis, vers 10 heures, au fort Vannovsky où je décidai de passer la nuit. Je pris cette résolution, ayant trouvé le commandement quelque peu désemparé, et pensant que, subissant pour la première fois l'épreuve du feu, les troupes de la garnison seraient réconfortées en apprenant la présence du gouverneur parmi elles. Tout se passa en effet selon mes prévisions. La nuit fut tranquille, mais peu nombreux furent ceux qui en profitèrent, tous se hâtant de donner le dernier coup de main aux travaux restés inachevés.

Dès les 3 heures du matin, le bruit d'une canonnade lointaine se fit entendre. C'étaient les Allemands qui commençaient leur mouvement contre l'aile droite du général M... pour le refouler vers la Vistule. Au fur et à mesure que le jour montait, la canonnade devenait plus intense. Bientôt nos postes d'observation commençaient à signaler la marche de groupes ennemis contre l'aile droite du général M... Contre Ivangorod même, l'ennemi n'entreprenait rien. Les positions vers lesquelles avait été remarqué le mouvement ennemi étaient précisément celles qu'il nous avait été interdit de prendre sous notre feu, mais les formations de marche de l'ennemi se trouvant également à la portée de notre artillerie lourde, je donnai l'ordre au groupe central de tirer sur elles.

Avant la venue du jour partit le premier coup de la batterie voisine du fort Vannovsky, armée de pièces de 105 mm <sup>(1)</sup>; bientôt se firent entendre les autres batteries. Les Allemands ripostèrent de suite, mais ne réussirent pas à découvrir nos batteries et se bornèrent à canonner toute la journée les forts, surtout le fort Vannovsky et le pont du chemin de fer. Ce jour-là, les Allemands n'entreprirent aucune autre action contre Ivangorod. Quant à ce qui se passait chez le général M..., nous l'ignorions car, malgré le téléphone qui nous reliait à l'état-major, nous n'en recevions aucune communication.

Enfin, vers 1 heure de l'après-midi, le chef d'état-major du corps du général M... nous pria d'ouvrir le feu de l'artillerie lourde contre les villages de Gnévachoff et de Vysoko-Kolo où, d'après lui, l'ennemi avait opéré d'importantes concentrations. Je donnai l'ordre de tirer au groupe de Golomb qui, jusqu'ici, était resté silencieux. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que les obusiers de forteresse de ce groupe commençaient à bombarder ces deux villages avec des obus au trotyl, ce qui amena la fuite éperdue des Allemands. Mais à 2 heures le chef d'état-major du corps nous demanda de cesser le feu. Nous arrêtâmes le tir, supposant que, cette fois, ces deux points importants pour la sécurité de l'aile droite du corps seraient occupés par des détachements de celui-ci. Ne recevant durant le reste de la journée aucune nouvelle du général M..., j'étais convaincu que, de son côté, tout marchait bien, lorsque soudain, vers 7 heures du soir, le chef d'état-major du corps eut de nouveau recours au téléphone et m'informa que, par suite de la retraite de l'aile droite, le corps entier était forcé de repasser la Vistule et que ce mouvement venait de commencer. Cette nouvelle nous produisit l'effet d'un coup

---

(1) Portée = 10 km.

de tonnerre dans un ciel serein. Immédiatement, je priai par téléphone de venir me trouver, au fort Vannovsky, le général Irman, commandant du 3<sup>e</sup> corps du Caucase, qui logeait chez moi, dans la citadelle. Après examen de la situation créée par la retraite du général M..., nous décidâmes de l'alléger en attirant sur nous une portion des troupes allemandes et, pour cela, de prendre nous-mêmes l'offensive. Dans ce but, le général Irman désigna une division et moi une brigade de la 81<sup>e</sup> division, je m'empressai d'en avertir le commandant d'armée à Lublin. A 9 heures du soir, les troupes désignées s'étaient concentrées près du fort Vannovsky et commençaient la marche en direction de Slavtchin. A 11 heures, ils devaient attaquer les Allemands près de Gnévachoff et du bois voisin. Mais à ce moment arrivait un officier de l'état-major du commandant de la 4<sup>e</sup> armée, porteur d'un ordre nous prescrivant d'arrêter l'offensive, le général M... ayant reçu l'ordre de repasser la Vistule et de brûler le pont à minuit.

Le même officier me remit du commandant en chef un ordre suivant : « Coûte que coûte, conserver la place d'armes que j'occupais sur la rive gauche de la Vistule. »

Avec une grande peine, le général Irman et moi nous exécutâmes l'ordre de suspendre l'offensive.

Le général M... recula sur la rive droite avec le reste de son corps, ayant perdu dans les combats de ce jour beaucoup de tués et blessés et près de 7.000 faits prisonniers avec trois batteries capturées.

Le général Irman passa aussi sur la rive droite. La forteresse resta seule sur la rive gauche avec ses modestes moyens et une grande tâche à remplir.

## CHAPITRE IX

La suite des combats sous Ivangorod. — L'épisode auprès des ouvrages d'Oleksovo. — Le général Irman. — Le début des opérations actives. — Un gardien de gare envoyé allemand. — La sortie du 2 octobre.

Après avoir passé la nuit au fort, je rentrai le lendemain matin à la citadelle. Cette journée s'écoula dans un calme relatif, les Allemands étant occupés au regroupement de leurs forces : celles de leurs formations qui se trouvaient à notre portée étaient immédiatement prises sous notre feu, à quoi l'artillerie allemande ne manquait pas de répondre. Ayant le même jour terminé l'installation de l'artillerie lourde, dès la matinée du 29 ils ouvraient le feu contre les ponts sur la Vistule et le Veprz, contre le fort n° 4, la citadelle et le clocher de l'église catholique d'Opatstvo, où était établi notre principal poste d'observation ; pourtant, effectué à la distance maxima, ce feu ne nous fit pas beaucoup de dégâts : le pont sur la Vistule ne fut atteint que deux fois et l'église fut endommagée en quelques endroits. Dans la matinée un détachement allemand, peu considérable, fit une sortie du village de Gnévachoff, en direction du village de Nowo-Regow. Insuffisamment accoutumée au feu et craignant d'être débordée par ce mouvement, la garnison de notre ouvrage en avant du village d'Oleksovo résolut de quitter l'ouvrage et de se retirer dans le village. L'ayant appris, j'ordonnai la réoccupation immédiate de l'ouvrage et, en cas de non-réussite, la comparution de tous les gradés de ce détachement devant un conseil de guerre devant se réunir le 30 septembre à midi au plus tard. Renforcée par deux compagnies de réserve, la garnison de l'ouvrage d'Oleksovo procéda à une contre-attaque immédiate, chassa les

Allemands et réoccupa l'ouvrage, ce qui m'amena à rapporter mon ordre de convocation du conseil de guerre.

Déjà, à plusieurs reprises, j'ai évoqué le nom du général Irman dont le corps d'armée était arrivé dans la forteresse au début de septembre. J'étais très satisfait de l'arrivée du général Irman que je connaissais bien depuis Port-Arthur où, ensemble, nous avons soutenu le siège ; il avait acquis une solide réputation d'officier extrêmement courageux et décidé, en sa qualité de défenseur de la Montagne-Haute qu'il avait su défendre avec succès, de concert avec le commandant du 5<sup>e</sup> régiment des tirailleurs de la Sibérie orientale, le colonel Tretiakoff, et la garder de longs mois en notre possession. A Port-Arthur, on le nommait « le brave entre les braves ».

A son arrivée à Ivangorod, je lui offris de loger chez moi et, au cours des événements, nous agissions non seulement de concert, mais en véritables amis, ce qui, sans conteste, fut très profitable à la défense.

Il était porteur d'un ordre du commandant d'armée lui prescrivant de ne point faire partie intégrante de la garnison ; son corps d'armée avait été primitivement destiné aux opérations actives projetées contre les Allemands s'approchant d'Ivangorod et devait avancer jusqu'à Radom. Plus tard, ce projet avait été abandonné et le corps d'armée du général demeurait inactif à Ivangorod, sur la rive droite de la Vistule.

Le 28, le général Irman, son chef d'état-major, le major général Kwizinsky et moi, après examen de la situation, acquîmes la conviction que, se retranchant en face d'Ivangorod et n'entreprenant deux jours durant aucune action décisive contre la place, les Allemands avaient apparemment en vue l'établissement, face à la forteresse, d'une solide position défensive destinée à paralyser l'activité de la garnison. Ayant acquis cette conviction, nous résolûmes d'empêcher les Allemands de réaliser leur plan et, sans attendre la fin de leurs

travaux, d'entreprendre une offensive immédiate. Dans ce but, le plan suivant fut adopté : formées en grande partie de réservistes et peu aptes à l'action en campagne, les troupes de la garnison feraient toutes les nuits des sorties sur le flanc gauche et au centre de la place, tandis que, divisées en deux groupes, les formations du 3<sup>e</sup> corps du Caucase entameraient l'offensive ; se portant sur la rive gauche à l'intérieur de la forteresse, un groupe attaquerait l'aile gauche allemande, tandis que l'autre passerait le fleuve plus au nord de la forteresse et aurait pour tâche d'envelopper la même aile gauche ennemie. La forteresse fournit comme renfort, au premier groupe, deux batteries d'obusiers mobiles de 150 et toutes les batteries du groupe central qui pouvaient tenir sous leur feu le village de Slovike-Novo et ses environs ; le second groupe devait être soutenu par trois batteries lourdes de corps d'armée, ainsi que par toutes les batteries de mon groupe de Stenjitza.

Nous communiquâmes ce plan au commandant d'armée et, le soir du 29, le général Irman reçut de sa part l'autorisation de commencer l'offensive contre les Allemands en train d'envelopper Ivangorod, en agissant surtout contre leur flanc gauche.

Dans ce but, la 52<sup>e</sup> division du corps Irman, sous les ordres du général Mekmandaroff, fut transportée sur la rive gauche près du village de Pavlovitzky et, sous sa protection, mes officiers du génie Glasenapp et Stromberg commencèrent à y construire un pont, tandis que l'autre division du même corps, commandée par le général Artemieff, s'étant emparée du village de Mosolitz-Nijnii par une attaque brusquée, commençait un mouvement offensif contre le village de Slovike-Novo, où elle se heurtait à une très forte résistance.

Les admirables troupes de ce corps étaient obligées, durant plusieurs jours, de marcher à l'attaque ayant l'eau des marécages jusqu'à la poitrine.

Dans la matinée du 30 septembre, après un violent bombardement de notre aile gauche, les Allemands attaquèrent l'ouvrage près d'Oleksovo; mais cette fois-ci les deux compagnies qui, la veille, avaient abandonné cet ouvrage, repoussèrent brillamment l'attaque au cours de laquelle le commandant de l'une d'elles fut tué et celui de l'autre grièvement blessé.

Ce jour-là le chef de la gendarmerie des voies ferrées, le chef d'escadron Souvako, vint me trouver pour m'annoncer que le gardien de la gare de Radom, qu'il connaissait personnellement, venait d'arriver porteur d'une lettre pour moi de la part du commandant de l'armée allemande à Radom, que, l'ayant prise, il me l'apportait et qu'il amenait avec lui le gardien en personne, qui était resté à l'état-major. Je convoquai le chef de l'état-major, le capitaine Doroséf, et lui communiquai la nouvelle. Le règlement du service de la place m'interdisant d'entamer des pourparlers quelconques avec l'ennemi, je résolus de ne pas accepter cette lettre, d'autant plus qu'elle ne m'était pas transmise par un parlementaire, comme l'exigeait la coutume, mais par un garde-barrière quelconque. Mon aide pour les affaires civiles, le major général prince Mikeladze, partagea cette manière de voir, mais conseilla de garder la lettre et de nommer une petite commission chargée d'en examiner le contenu.

Je chargeai alors le général Mikeladze, le chef d'état-major de la place et les chefs d'escadron Souvako et Hahn d'ouvrir la lettre, d'en prendre connaissance et de m'en communiquer les termes dans le seul cas où ceux-ci auraient une grande importance pour la défense; j'ordonnai, en plus, de dresser procès-verbal de cette affaire et de le faire parvenir à l'état-major de l'armée.

Ainsi fut fait. Le contenu de la lettre ne me fut pas communiqué; ayant, quelques jours après, questionné à ce sujet le général Mikeladze, je reçus la réponse que la lettre ne contenait rien d'important, sauf quelques

bassesses, et que je ne devais pas en connaître le contenu. Je n'insistai pas.

Toutes les nuits, des groupes de nos éclaireurs allaient reconnaître le front ennemi. Il apparaissait de leurs renseignements du 30 septembre que, dès le début de l'offensive du général Irman, les Allemands avaient commencé à renforcer considérablement tout leur front et surtout le secteur du bois de Gnévachoff; partout ils creusaient des tranchées renforcées de blindages et de réseaux de fils de fer barbelés. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> octobre nous chargeâmes un détachement, fort de deux à quatre compagnies, de détruire ces travaux dans le secteur de Gnévachoff; mais, s'étant heurté aux avant-postes allemands considérablement renforcés, ce détachement ne put s'acquitter de sa tâche. Le 1<sup>er</sup> octobre, dès le matin, les Allemands ouvraient un feu violent contre tout le flanc gauche de notre principale ligne de défense, ainsi que contre la ferme Opatstvo et les forts n° 5 et Vannovsky. Notre artillerie de forteresse répondait avec un plein succès. Vers 11 heures, l'ennemi déclenchait l'attaque contre l'ouvrage d'Oleksovo et le village de Slavtchin, que les garnisons de ces deux positions repoussaient par un feu de mousqueterie, ainsi que par le tir de l'artillerie légère. Plusieurs fois les Allemands furent contraints de rebrousser chemin, puis se lançaient de nouveau à l'assaut; enfin, vers 3 heures, le dernier assaut était repoussé. Le groupe de Golomb nous rendit de précieux services.

Pour seconder l'entreprise du général Irman, je décidai de faire, dans la nuit du 2 au 3 octobre, une forte sortie en direction du centre ennemi. Je confiai cette tâche au régiment Jourievetsky, renforcé d'un bataillon du régiment Mstislavsky. Avançant de part et d'autre du remblai du chemin de fer, le détachement avait pour mission de s'approcher, sans être remarqué, de la position ennemie, de l'attaquer à la lisière du bois, de s'emparer des

ouvrages fortifiés et, avançant jusqu'à la route reliant la ferme de Sezehoff à Slovike-Novo, de s'y retrancher et de s'y maintenir.

Malheureusement ce mouvement ne réussit pas. Arrivé jusqu'à la position ennemie, notre détachement s'en empara, mais lorsqu'on en vint au combat en plein bois, nos compagnies se mêlèrent, n'établirent point de liaison nécessaire et finalement furent rejetées hors du bois. En reculant, quelques compagnies s'empêtrèrent dans les marais et subirent des pertes considérables. Malgré cela le but du mouvement fut atteint; la situation de la division du général Artemieff fut allégée et elle put reprendre sa marche en avant avec plus de facilité.

## CHAPITRE X

La position difficile de la division Mekmandaroff. — L'aide apportée par le commandant de la 5<sup>e</sup> armée.

Entre temps la position de la division Mekmandaroff, qui opérait contre les Allemands du côté de Pavlovitzi, devenait des plus difficiles, les Allemands ayant concentré contre lui des forces de beaucoup supérieures aux siennes. Le 3 octobre, le général Mekmandaroff nous envoya un rapport duquel il ressortait que, s'il ne recevait pas de secours immédiats, il serait acculé à la Vistule. Les réserves du corps Irman, ainsi que les miennes, ayant déjà été employées à soutenir le général Artemieff, je priai par téléphone le commandant de la 4<sup>e</sup> armée d'envoyer des renforts au général Mekmandaroff, mais le général Evert refusa. Nous nous trouvions fort embarrassés quand tout à coup me fut signalé le passage, près d'Ivangorod, des corps de la 5<sup>e</sup> armée se dirigeant vers Varsovie. J'apprenais en même temps que le commandant de cette armée, le général Plehwe, avec son

chef d'état-major le général Miller, passerait la nuit à Leopoldovo, tout près d'Ivangorod. Je proposai alors au général Irman d'envoyer sur l'heure nos chefs d'état-major auprès du général Plehwe pour lui expliquer la situation et le prier de nous aider. Étant tombé d'accord avec le général Irman, j'embarquai de suite le général Kwizinsky et le capitaine Doroféef sur une locomotive qui, à toute vitesse, se dirigea vers la gare de Leopoldovo. Là ils trouvèrent le général Plehwe déjà arrivé, et lui firent leur rapport. Le général comprit la situation et, sans tarder, donna ordre au 17<sup>e</sup> corps, qui était le plus rapproché du passage du fleuve, de se diriger immédiatement sur Pavlovitzi et d'y effectuer le passage, partie par le pont qui venait d'être construit, partie par barques. Cet important renfort permit au général Mekmandaroff de prendre de l'avance et d'élargir considérablement son rayon d'action; toutefois, il ne réussit pas encore à établir une liaison avec le général Artemieff. Afin de les aider tous les deux, j'ordonnai de transférer plus au nord une batterie du groupe de Stenjitza et de former dans la forteresse une autre batterie d'obusiers de 150 qui serait établie d'abord près du village de Loe et qui s'avancerait peu à peu vers Mosolitzi. D'autre part, afin de renforcer la liaison entre le général Mekmandaroff et la forteresse et faciliter le transport des approvisionnements de la place au front et l'évacuation des blessés du front à l'arrière, le général Mikeladze organisa deux services de transport : l'un, fluvial, à l'aide de remorqueurs et de chalands, l'autre de camions automobiles. Dans le premier se distinguèrent surtout par leur travail inlassable, le capitaine de la Société de navigation sur la Vistule, Krzyzanowski, et l'infirmière Tchitcherina. Celle-ci représentait bien le type héroïque de la vraie femme russe et c'est avec joie que je la décorai de la médaille de Saint-Georges.

L'arrivée, sur le théâtre des opérations, de tout un

corps d'armée obligea les Allemands à y transférer une partie de leurs forces qui, jusqu'alors, opéraient contre Ivangorod. Pourtant, le 5 octobre, l'ennemi fit une nouvelle tentative pour s'emparer des villages de Slavtchin et d'Oleksovo. Comme les précédentes, cette attaque avait été préparée par un violent bombardement du secteur compris entre les villages de Regoff et de Sezehoff, ainsi que de l'ouvrage plus en recul d'Opatstvo et des forts n° 5 et Vannovsky. Commencée dès le lever du jour, la canonnade prenait fin vers 9 à 10 heures du matin, heure à laquelle commençait le mouvement de l'ennemi. Celui-ci débouchait du village de Gnévachoff et du bois du même nom et s'avancait le long de la rive gauche de la Vistule.

Il devenait certain que l'ennemi cherchait à s'emparer à tout prix des villages d'Oleksovo et de Slavtchin, qui défendaient l'accès des intervalles entre les forts n° 5 et Vannovsky. C'était le chemin direct vers le centre de la forteresse. Le terrain séparant la ligne Oleksovo—Slavtchin des forts n° 5 et Vannovsky était couvert d'une végétation par endroits extrêmement haute et épaisse. Si les Allemands avaient réussi à s'emparer de Slavtchin et d'Oleksovo, leur marche vers les forts eût été singulièrement facilitée par ces broussailles. Mais, ayant moi-même compris l'importance de cette position, c'est justement à cet endroit, en avant du fort n° 5 et sous le couvert des broussailles, que je disposai mes principales réserves : le régiment Doubninsky, de l'active, et une brigade de territoriaux. Le premier avait, dès midi, occupé la ligne fort n° 5—fort Vannovsky. Commencée vers 10 heures du matin, l'attaque fut promptement repoussée. Renouvelée à plusieurs reprises, tous les assauts échouèrent, quoique les Allemands eussent parfois atteint nos réseaux de fils de fer et les eussent même rompus par endroits. Entre 2 et 3 heures de l'après-midi, la dernière attaque était repoussée.

Le commandant du groupe de Golomb me rapporta que le détachement allemand qui avançait le long de la rive de la Vistule fut immédiatement découvert par notre poste d'observation établi sur le clocher de l'église de Golomb et littéralement anéanti en quelques instants par le feu concentré de nos obusiers de 150 et par celui d'autres batteries. Les survivants prirent la fuite et les Allemands se gardèrent bien de recommencer cette manœuvre.

Je me rappelle qu'après les manœuvres de forteresse exécutées au début de septembre, toute la rive gauche de la Vistule faisant face au village de Golomb avait été nettoyée des broussailles et que les Allemands avaient été forcés de marcher à découvert en vue du groupe de Golomb, ce qui leur coûta extrêmement cher.

Cette journée nous causa plus de pertes que toutes les attaques précédentes; les Allemands paraissaient s'être déjà bien familiarisés avec les distances et, par endroits, nos ouvrages subirent d'importants dégâts.

Ce jour-là les Allemands ont tenu sous un feu très violent l'église du hameau d'Opatstvo où eut lieu un curieux incident. Un obus allemand avait ouvert une brèche dans le mur de l'église, presque à la surface du sol. Les occupants de l'ouvrage qui entourait l'église découvrirent dans la brèche une petite cachette d'où ils sortirent un coffret contenant des ouvrages religieux, des objets du culte et aussi une somme d'argent et des papiers d'affaires. Le coffret avec son contenu fut transporté à l'état-major de la forteresse. Les documents découverts n'étaient que des lettres de change. Grande était l'inquiétude du prêtre lorsqu'il fut avisé qu'un obus allemand avait mis à découvert son bien si soigneusement enfoui, et non moins grande fut sa joie lorsqu'il apprit que, malgré tout, son trésor était saui.

Il est à remarquer pourtant qu'en dépit d'un bombardement presque incessant, les Allemands ne réussis-

saient pas à découvrir l'emplacement de nos batteries de forteresse et que, jusqu'à présent, elles n'avaient pas été touchées une seule fois. L'heureuse distribution de l'artillerie de forteresse en trois groupes se faisait aussi de jour en jour apprécier davantage. Tout cela contribuait à raffermir le courage de la garnison.

Les jours suivants, l'adversaire se borna à entretenir une canonnade à peu près ininterrompue contre notre ligne principale de défense, contre les églises catholiques d'Oleksovo et d'Opatstvo, ainsi que contre les ponts. De notre côté, riposte au feu de l'adversaire, observation incessante et sorties fréquentes de nuit effectuées par petits groupes formés d'une ou deux compagnies.

Cependant les Allemands réussirent bientôt à concentrer contre le général Mekmandaroff et le 17<sup>e</sup> corps des forces tellement supérieures que le commandant de ce dernier corps, qui venait d'être rattaché à la 4<sup>e</sup> armée, jugea impossible le maintien plus prolongé de la position. Dans la soirée du 6 octobre, le général Irman et moi reçûmes du général Mekmandaroff un rapport nous annonçant la décision prise par le commandant du 17<sup>e</sup> corps de regagner la rive droite de la Vistule, décision qui allait être réalisée dans la nuit même ; le général Mekmandaroff nous avertissait en même temps qu'abandonné à ses propres forces sensiblement affaiblies, il ne pourrait guère résister plus longtemps. Sur l'heure, je téléphonai la fâcheuse nouvelle au commandant de la 4<sup>e</sup> armée, à Lublin. Après en avoir pris connaissance, celui-ci donna un ordre immédiat au 17<sup>e</sup> corps « de ne pas songer à la retraite ». De suite, je transcrivis l'ordre du commandant de la 4<sup>e</sup> armée et deux officiers coururent le porter à Pavlovitz. Ils y arrivèrent vers 1 heure du matin, la retraite du 17<sup>e</sup> corps sur la rive droite ayant déjà commencé. Elle fut promptement arrêtée, les troupes regagnèrent leurs positions et, le lendemain, un peu plus au nord, la Vistule était traversée par notre

16<sup>e</sup> corps, dont l'avance sur l'aile gauche des Allemands allégea considérablement la position du 17<sup>e</sup>.

## CHAPITRE XI

La retraite allemande d'Ivangorod. — L'apparition de l'armée autrichienne.

La ligne d'opération du 16<sup>e</sup> et du 17<sup>e</sup> corps aboutissait directement à Radom-et, en cas de succès de notre manœuvre, les troupes allemandes opérant contre Ivangorod eussent été coupées de leur arrière. Il apparaissait en même temps que les Allemands avaient déjà utilisé toutes leurs réserves disponibles. Pour ces raisons, sans doute, les Allemands décidèrent de déplacer celles de leurs troupes qui bloquaient Ivangorod et d'en renforcer leurs unités opposées à nos 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> corps, tout en les remplaçant par l'armée autrichienne du général Dankl.

L'exécution de cette retraite peut être donnée comme exemple. Comme la précédente, toute la journée du 7 octobre s'était passée en fusillades; dans la soirée et au cours de la nuit nos avant-postes n'avaient rien remarqué de particulier et ce n'est qu'au lever du jour que, ayant pénétré dans l'intérieur du bois de Gnévachoff, nos éclaireurs le trouvèrent abandonné, ainsi que les secteurs voisins. A peine la retraite des Allemands me fut-elle signalée que j'en ordonnai la poursuite, sachant qu'ils ne pouvaient être très loin. Dans ce but, la garnison fournit un détachement spécial formé de trois régiments, de deux bataillons, de trois batteries d'artillerie de campagne et de deux escadrons de gardes-frontière. Ce détachement se mit en route vers 8 heures du matin et moi, avec le grand-duc Nicolas Michailovitch, je partis visiter les positions allemandes récemment abandonnées. En même temps j'ordonnai au génie et

aux sapeurs de porter sur les cartes tous les ouvrages allemands érigés le long de la ligne de blocus et, aussitôt après, d'en commencer la destruction. Me trouvant sur l'ancienne position allemande vers midi, j'entendis le bruit d'une canonnade lointaine et supposai qu'ayant rejoint les Allemands, notre détachement de poursuite avait engagé le combat. Mais quelque temps après, la canonnade paraissant se rapprocher, cela me parut bizarre. Vers 2 heures je rentrai à la forteresse et, une demi-heure plus tard, un envoyé du détachement vint me signaler que, sorti de la forteresse, notre détachement de poursuite s'était mis en route, disposé en trois colonnes, et qu'à une quinzaine de kilomètres de la place, près du village de Tcherni-Liass, la colonne du milieu avait aperçu tout à coup une troupe marchant à sa rencontre et qui n'était autre que l'avant-garde de l'armée autrichienne marchant sur Ivangorod pour remplacer les Allemands. Le combat s'engagea ; notre détachement commença à se retirer vers la forteresse. Il devenait certain que l'ennemi avait repris son offensive contre la forteresse et que s'il disposait de forces importantes, il pourrait, en suivant notre détachement en retraite, pénétrer de force au delà de notre principale ligne de défense. J'envoyai alors l'ordre au chef du détachement de ne pas pénétrer dans la forteresse, mais d'occuper des positions en avant de la principale ligne de défense, en appuyant l'aile droite à la forêt de Bankovetz, où une liaison devait être établie avec les troupes du général Irman, et l'aile gauche à notre principale ligne de défense, près du village de Slavtchin.

Des deux bataillons de l'active et des deux brigades de territoriaux qui restaient à ma disposition dans la forteresse, je plaçai un bataillon à mon extrême gauche et rassemblai mes territoriaux derrière la deuxième ligne de défense. Mais pendant que, de l'ouest, les Autrichiens s'approchaient de la forteresse, dans l'intérieur de

celle-ci commençaient déjà à passer la Vistule des unités de notre corps de la Garde, ainsi que la 2<sup>e</sup> brigade du général Stegelmann. Une brigade de cavalerie de la Garde, sous les ordres du général Mannerheim, fut la première à traverser le fleuve, suivie tout aussitôt de la deuxième division de la Garde, dont les régiments Finlandsky et Moskovsky furent immédiatement dépêchés pour soutenir notre détachement en retraite. Ce mouvement arrêta l'aile gauche des Autrichiens, mais leur aile droite atteignit le village de Sarnoff et commença à déborder le régiment Soligalitchsky ; cette manœuvre était appuyée par un violent bombardement dirigé contre notre groupe de Golomb, dont l'existence leur fut sans doute révélée par les Allemands. Pourtant le tir de ce dernier groupe imposa bientôt silence aux batteries autrichiennes. A la tombée de la nuit, la 1<sup>re</sup> division de la Garde arriva dans la forteresse et, sur ma demande, le régiment Preobragensky occupa un secteur de la principale ligne de défense allant de la Vistule jusqu'au village de Slavtchin, où il établit la liaison avec le régiment Soligalitchsky qui, à ce moment, était déjà rentré dans le camp retranché et avait occupé son ancien secteur près de ce village. Ainsi se passa la nuit.

En plus du général Irman vint loger chez moi le général Besobrasoff, commandant du corps de la Garde. Arrivé dans la forteresse, il me rendit aussitôt visite et me déclara que, d'après le règlement, étant obligé de se soumettre à mon autorité, il le faisait. Je refusai cette soumission, mais lui proposai d'agir en commun et en parfaite amitié, mis ma chambre à coucher à sa disposition personnelle et les autres pièces de mon appartement à celle de son état-major. Au cours de la nuit nous nous concertâmes et prîmes la résolution de déclencher dès le matin une offensive, principalement à notre gauche. Ainsi fut fait. Mais dans la matinée nous apprîmes

que la veille était arrivé à Novo-Alexandria le 25<sup>e</sup> corps du général Ragosa, dont une partie avait déjà passé la Vistule et pris également l'offensive. Nous établîmes de suite une liaison avec le général Ragosa et lui offrîmes de combiner nos efforts. Il accepta notre proposition avec beaucoup plus d'empressement que ne l'avait fait naguère le général M... Au cours de cette guerre, je ne connais pas d'autre exemple d'une collaboration aussi étroite que celle qui, dès la première heure, s'établit entre le général Ragosa, moi et les généraux Besobrasoff et Irman. Lorsque l'un de mes voisins avait besoin de l'appui de l'artillerie de forteresse, mes artilleurs, au prix d'énormes efforts, avançaient leurs batteries de 5 à 6 km au delà même de la ligne principale de défense ; en revanche, je n'essayai jamais de refus quand l'un de mes secteurs demandait de l'aide à l'infanterie. Il faut rendre cette justice aux Autrichiens qu'ils se défendaient avec une ténacité extrême, ne lâchant le terrain que pied à pied. Les 9, 10 et 11 octobre, la lutte fut d'une intensité extraordinaire avec des succès alternatifs et partiels, tantôt de notre côté, tantôt du côté des Autrichiens. Cependant, même au cours de ces journées, notre artillerie de forteresse, surtout le groupe de Golomb, réussit à endommager plusieurs canons lourds autrichiens qui, plus tard, devaient être capturés par les troupes du général Ragosa.

## CHAPITRE XII

La débâcle autrichienne. — Notre triomphe.

Se développant progressivement, notre offensive devint particulièrement énergique le 12 octobre, au moment où le général Ragosa fut encore renforcé par l'arrivée du 14<sup>e</sup> corps. Ce jour-là mes obusiers de forte-

resse étaient disposés bien au delà de la ligne principale de défense, près du village de Bankovetz, d'où ils bombardaient le village de Politchno, en préparant l'attaque de cette position par les troupes du général Stegelmann et la deuxième brigade des tirailleurs de la Garde. Une autre batterie d'obusiers s'était avancée aux abords de Sarnow, tandis que les pièces de 3.300 kg canonnaient Tcherni-Liass. Une partie des canons composant le groupe de Golomb appuyait l'action du corps de la Garde et les autres soutenaient le 25<sup>e</sup> corps, après avoir établi une liaison avec le poste d'observation de celui-ci. La soirée fut marquée par un fléchissement des Autrichiens, dont la retraite devenait plus sensible. Leur centre tenait pourtant fermement près du village de Berdseje. Alors furent avancées de la forteresse, deux nouvelles batteries d'obusiers. Dès la matinée du 13, elles ouvraient le feu contre le village et le bois de Berdseje, qui en même temps étaient enveloppés de trois côtés par notre corps de la Garde. Vers le soir, presque tout le centre autrichien se trouvait coupé des ailes et cerné. Dans la nuit et le lendemain, commençaient une retraite désordonnée et la poursuite. Les Autrichiens étaient complètement battus et nous fîmes plus de 15.000 prisonniers. Malheureusement, notre cavalerie était quelque part à l'arrière, et la poursuite ne donna pas les résultats qu'on aurait pu en attendre. Le corps Irman et la division Stegelmann marchèrent en avant, la Garde réoccupa la rive droite; seule demeura dans la forteresse la 81<sup>e</sup> division. Le soir, tout et tous triomphaient dans la place, je fis le tour des unités et remerciai les soldats. Je pus enfin m'endormir tranquillement la nuit du 15 octobre, pour la première fois depuis le 13 août. Je dormais profondément quand, brusquement, je fus réveillé par un bruit qui paraissait provenir de la marche de troupes nombreuses. Je me levai, ouvris la fenêtre et vis, passant devant ma maison

et se dirigeant vers la gare, d'innombrables files de prisonniers autrichiens... Je remerciai chaleureusement Dieu de son aide manifeste... Ainsi se termina la première série des combats pour la possession d'Ivangorod.

Deux tâches avaient été imposées à la garnison d'Ivangorod par le commandant en chef du front sud-ouest.

La première, au mois d'août lorsque je fus nommé gouverneur de la place forte, demandait d'une manière vague « défendre le passage de la Vistule » ; la seconde, qui me fut envoyée au moment de l'approche de l'ennemi, était plus précise : « Coûte que coûte conserver la place d'armes de la rive gauche de la Vistule. »

Ivangorod réussit à remplir entièrement les deux tâches : elle conserva les ponts, ce qui donna aux 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> armées la possibilité de passer sur la rive gauche de la Vistule, et elle conserva la tête de pont sans quoi l'offensive de ces armées aurait été impossible. Conséquemment, le succès de toute la manœuvre entreprise par le général Alexeieff consistant à retenir le flanc droit des Allemands près d'Ivangorod et à lancer de Novo-Georgievsk toute notre 2<sup>e</sup> armée sur l'aile gauche de l'ennemi, était dû à la place d'Ivangorod, car elle a su remplir son devoir. Si, au contraire, nous n'avions pas eu la chance de remplir cette tâche, si l'ennemi s'était emparé d'Ivangorod et avait traversé la Vistule, non seulement le plan du général Alexeieff était réduit à néant, mais une grande catastrophe pouvait menacer nos 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> armées opérant au nord d'Ivangorod, et les troupes des 9<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> armées au sud d'Ivangorod se seraient trouvées dans une position extrêmement difficile.

Tout le monde dans la forteresse appréciait bien son rôle de cette façon ; c'est pourquoi grande fut notre joie commune quand l'ennemi fut repoussé.

Les pertes totales de la garnison, du corps de la Garde et du 3<sup>e</sup> corps du Caucase étaient de 35.000 hommes,

dont 3.500 pour la garnison. Il faut remarquer que toutes ces pertes ne concernaient que l'infanterie ; l'artillerie de forteresse ne perdit ni un homme ni un canon. Cela s'explique par le fait que l'ennemi ne réussit pas à découvrir l'emplacement d'une seule de nos batteries.

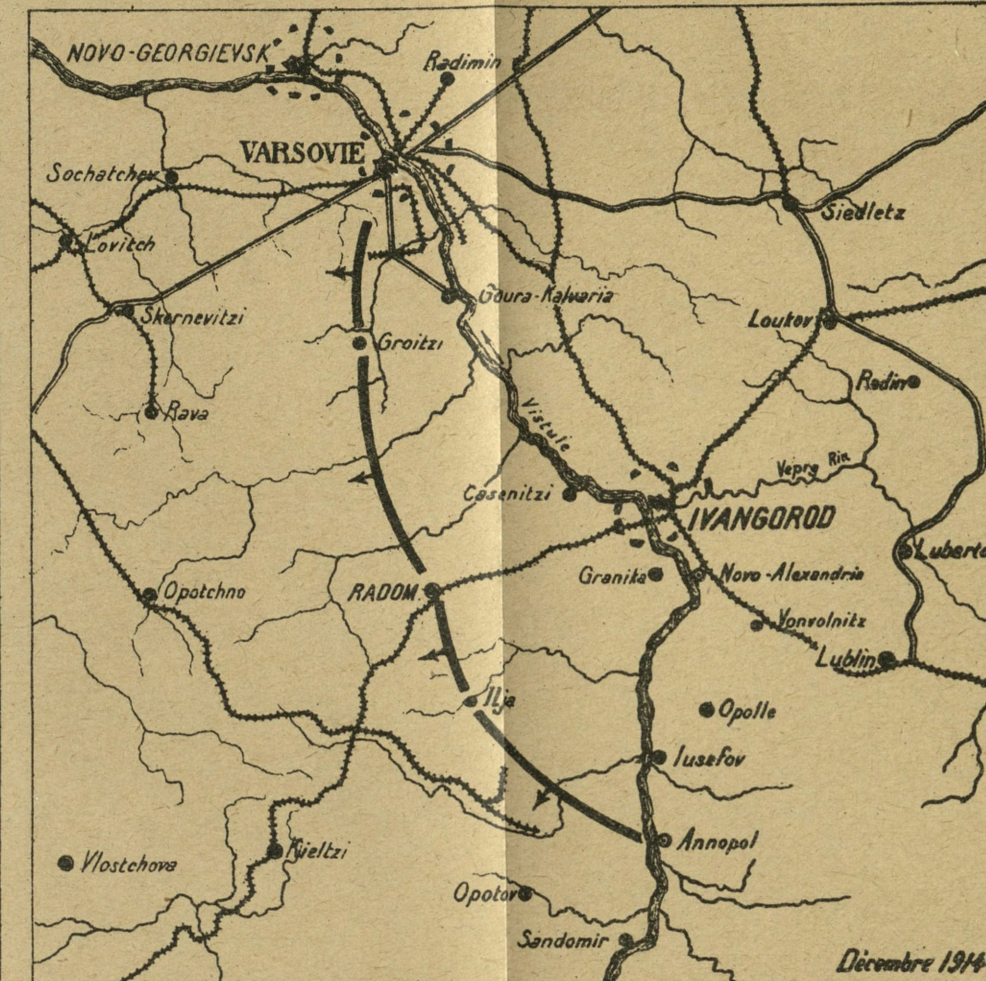
L'organisation de la direction du tir de l'artillerie lourde donna également les meilleurs résultats, aussi bien que la distribution de celle-ci en trois groupes et le service des postes d'observation qui nous renseignaient sur les mouvements et le tir de l'ennemi. La position avancée de notre principale ligne de défense vers Oleksovo, Slavtchin et Sezehoff joua également un rôle des plus importants par son caractère entièrement inattendu pour l'adversaire et par les facilités qu'elle offrit pour la reprise de l'offensive par nos troupes.

Les 15 et 16 octobre, la plus grande animation régnait dans la forteresse. En hâte, on procédait au nettoyage et à la mise en état de la citadelle et l'on se préparait à la solennité militaire que j'avais fixée pour le 17 octobre. Dans la soirée du 16 étaient arrivés l'archevêque de Cholm (1), Anastase, et des officiers pour représenter l'état-major du commandant en chef. Le 17 octobre, au matin, eut lieu le service religieux, d'abord dans la cathédrale de la forteresse, ensuite sur la grande place au milieu des troupes disposées en carré. Assistaient entre autres à ce service le grand-duc Nicolas Michailovitch, qui demeurait dans la forteresse dès le début des opérations, et le grand-duc Alexandre Michailovitch, arrivé depuis la veille.

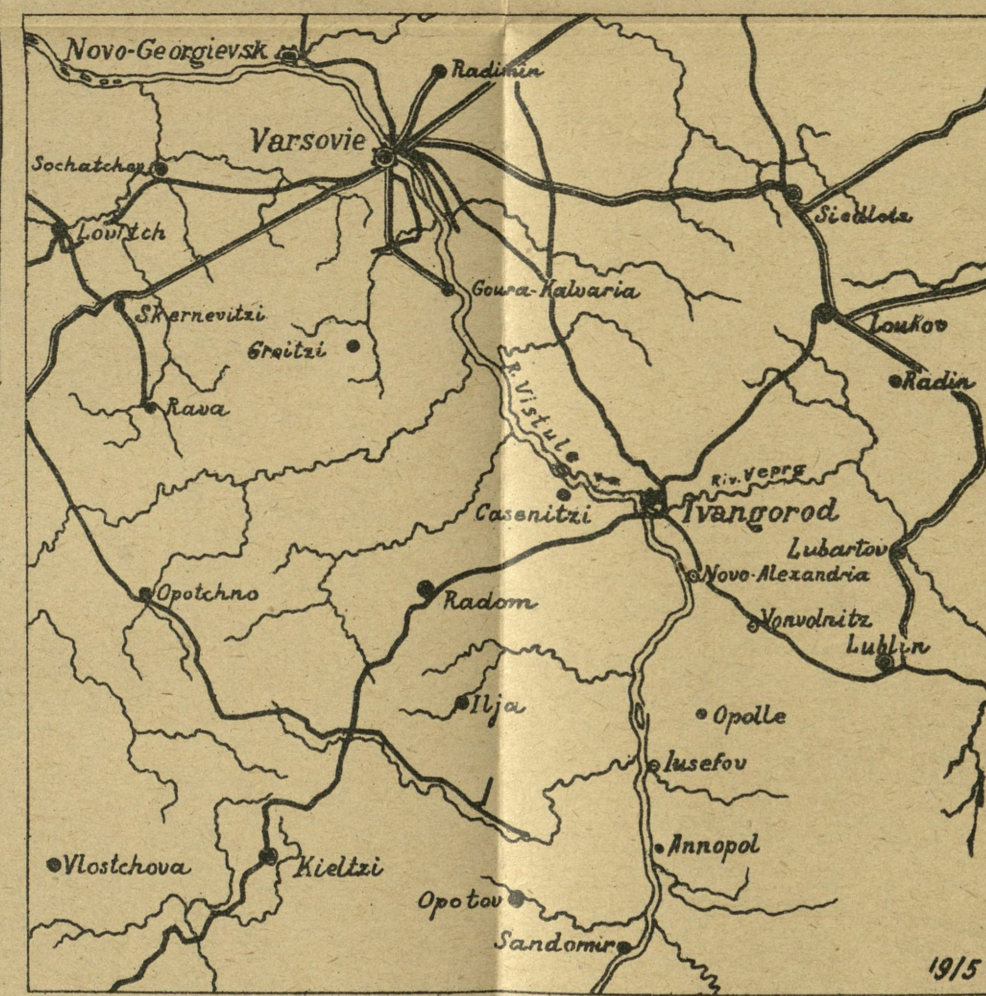
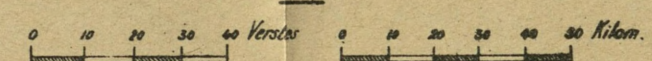
Après le service religieux, eut lieu un défilé des troupes auquel participaient les représentants de toutes les unités ayant pris part aux combats et même une batterie d'obusiers de 150 de forteresse spécialement enlevée à cet effet de sa position.

---

(1) Cholm, G. Q. G. du front Sud-Ouest.



ECHELLE

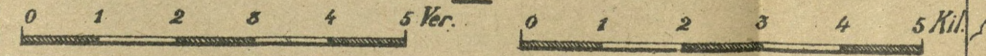


Echelle



1914.

ECHELLE



NOVO-ALEXANDRIA

## DEUXIÈME PARTIE

### LA DÉFENSE EN 1915

---

#### CHAPITRE I

La visite des travaux allemands effectués le long de la ligne de blocus. — L'idée directrice de la nouvelle ligne de défense.

Nos réjouissances ne furent pas de longue durée, trop de tâches urgentes étaient restées en suspens. Ainsi, et de prime abord, s'imposait la destruction de tous les ouvrages construits par les Allemands. Ce ne fut pas chose facile, ceux-ci ayant, d'après notre examen, très bien fortifié toute la ligne de blocus, c'est-à-dire la position allant des hauteurs voisines du village de Gnévachoff jusques et y compris le village de Slovike-Nowo. Partout nous nous heurtions à une ligne à peu près ininterrompue de tranchées, doubles par endroits, munies de traverses et de blindages et appuyées à l'arrière à de profonds abris blindés que les Allemands avaient baptisés de noms tels que : « Villa Anna », « Villa Amalia », etc..., sans doute en l'honneur de femmes qui leur étaient chères. Devant les ouvrages, étaient, par endroits, disposés des réseaux de fil de fer, surtout aux lisières des bois ; enfin, nous nous trouvions gênés par les inondations que nous avons nous-mêmes tendues.

La solidité de tous ces ouvrages démontrait que les Allemands n'escomptaient pas une fin rapide des opérations. Tous ces travaux étaient portés sur des cartes et l'on procédait ensuite à leur destruction.

L'autre tâche, tout aussi urgente, était l'exploration de la forêt de Bankovetz jusqu'à Kosenitz et Gorbatka en vue de la débarrasser des traînards ennemis et des cadavres. Enfin, tout le long du champ de bataille jusqu'à la ligne Janow—Tcherni-Liass—Politchno, il fallait ramasser de nombreuses armes et munitions des Autrichiens. C'est le colonel Riabinine que je chargeai de toute cette besogne; il la mena à bien avec l'aide de l'état-major de la forteresse. Si les opérations militaires démontrèrent d'une part la justesse de mon raisonnement qui avait abouti à l'établissement de notre ligne défensive le long de la ligne Regoff—Oleksovo—Sezechoff, etc..., elles en avaient avec non moins d'évidence dévoilé, d'autre part, les inconvénients, dont le premier et le plus grave était constitué par la position dominante de la ligne de blocus par rapport à notre ligne de défense. Le deuxième défaut de notre disposition était présenté par nos propres inondations qui, en nous séparant de l'assaillant, formaient un sérieux obstacle aux entreprises de celui-ci, et c'était bien mon but principal, mais qui en même temps nous gênèrent considérablement dans nos offensives, celles notamment de la division Artemieff contre Slowike-Nowo et du régiment Youriévetsky contre la forêt de Bankovetz. Enfin, en troisième lieu, si la distance séparant notre principale ligne du centre de la place avait été amplement suffisante lors des derniers combats et avait sauvegardé aussi bien la citadelle que les ponts, on pouvait avoir la certitude que pour la prochaine attaque les Allemands ne manqueraient pas d'amener des pièces d'un calibre supérieur et qu'alors le centre de la forteresse allait sûrement souffrir.

Au fond, tous nos ouvrages érigés en deux mois de travail étaient faibles, et étaient destinés à succomber sous le feu de l'adversaire.

C'est ainsi que se présenta à moi une nouvelle tâche

très ardue : créer désormais un système d'ouvrages susceptible de nous assurer entièrement le passage de la Vistule à Ivangorod et de le maintenir en notre possession, quelles que soient dorénavant les forces en hommes et en matériel que l'ennemi pourrait mettre en œuvre.

Il me fallait pour cela :

1° Avancer sensiblement notre principale ligne de défense ;

2° Construire non plus des ouvrages de campagne, mais des fortifications permanentes ;

3° Concentrer dans la place un important matériel d'artillerie, et,

4° Avoir sous la main une garnison suffisamment nombreuse.

Vers le mois de juillet 1915, trois de ces problèmes, sur quatre, étaient résolus, mais le quatrième ne reçut pas de solution pour des raisons indépendantes de ma volonté, ce qui faillit, comme le montrera la suite de ce récit, amener une catastrophe qui aurait anéanti tous les énormes efforts dépensés en vue de créer une place forte vraiment solide. J'avais déjà commencé à écrire un rapport au général commandant en chef, expliquant toutes ces raisons, quand tout à coup survinrent deux événements qui pour quelque temps me détachèrent de ce travail.

## CHAPITRE II

L'arrivée de l'Empereur à la forteresse. — La visite de la forteresse et du champ de bataille voisin. — La parole qu'il m'adressa.

Poursuivant les Autrichiens en retraite d'Ivangorod nos troupes parvinrent rapidement aux abords de Cracovie. Déjà la Garde était en vue de la ligne des forts

et la 3<sup>e</sup> armée s'emparait de Velitchka. A chaque instant nous attendions la nouvelle de la prise de Cracovie, quand tout à coup le bruit courut qu'il n'y aurait pas d'assaut de cette forteresse, que nos troupes ont reçu l'ordre de s'arrêter, qu'elles marcheraient dans une autre direction et qu'un corps spécial serait formé pour s'emparer de Cracovie. En effet, je recevais bientôt la confirmation officielle de cette nouvelle. L'autre événement était la visite que venait rendre à la forteresse l'Empereur, aujourd'hui défunt.

Il arriva dans l'après-midi du 30 octobre. Sur son ordre il n'y eut pas de garde d'honneur, mais nous reçumes l'autorisation de hisser l'étendard impérial à la place du drapeau de notre forteresse et de tirer les salves réglementaires. De la gare l'Empereur se rendit en automobile directement à la cathédrale de la citadelle, d'où, à pied, il passa au poste central de la direction de l'artillerie. Il se fit ensuite photographier auprès des pièces lourdes capturées aux Autrichiens en pleine bataille et se transporta sur la rive gauche, où successivement furent visités l'église et le hameau d'Opatstwo et le fort Vannowsky. Pendant que l'Empereur était au poste central de l'artillerie, on me présenta une dépêche du général Alexeïeff m'annonçant ma nomination au poste d'inspecteur du génie du corps spécialement affecté au siège de Cracovie. Me voyant lire la dépêche l'Empereur me demanda : « De quoi s'agit-il ? » Je lui appris ma nouvelle affectation. « J'en suis très heureux, dit-il, et je souhaite que vous inscriviez dans les pages de l'Histoire des pages aussi glorieuses que celles que vous venez d'inscrire ici. » Pourtant, les attaches qui me reliaient à Ivangorod étaient déjà devenues si étroites que j'étais peiné de devoir les rompre ; aussi n'hésitai-je point à prier l'Empereur de vouloir bien, dans ma nouvelle affectation, me conserver les fonctions de gouverneur d'Ivangorod, ce qui, loin de

nuire au service, ne pourrait que lui être utile, ce cumul me permettant d'employer pour le siège de Cracovie l'outillage, devenu important, d'Ivangorod. L'Empereur acquiesça à ma demande, donna des ordres en conséquence au général Soukomlinoff, qui le soir même les transmit par télégraphe au grand-duc généralissime. L'Empereur consacra la matinée du 31 octobre à la visite du flanc gauche de l'ancienne position allemande depuis la voie ferrée jusqu'à Slowike-Nowo et au delà jusqu'à Brjesnic, et l'après-midi jusqu'au soir à celle du flanc droit, du bois de Gnévachoff et des lieux d'opération des régiments Préobrajensky et Semenovsky. Après le dîner, servi dans le train, l'Empereur quitta Ivangorod vers 10 heures du soir.

J'accompagnais l'Empereur durant ces deux journées. Il me parla beaucoup et avec simplicité.

Je n'oublierai jamais ces paroles de lui : « Comme il m'est agréable de vous voir, sur votre visage se reflète la conscience du devoir accompli. »

Avant de quitter la forteresse l'Empereur m'embrassa en disant : « Une fois de plus, je vous remercie de votre valeureuse résistance animée de foi et de patriotisme. »

Depuis, je n'ai eu l'occasion de revoir l'Empereur que deux fois. En septembre 1915, je dirigeais les travaux de fortifications du front ouest. J'habitais la ville Orcha et allais un jour visiter les travaux qui s'effectuaient au nord de Mohilew. L'Empereur, dont le quartier général était dans cette ville, avait l'habitude de faire chaque jour, entre 3 et 5 heures, une promenade aux environs. Aux abords de Mohilew, mon auto passait à toute vitesse devant un groupe de quatre personnes qui longeaient la chaussée. C'étaient l'Empereur, le grand-duc Dmitri Pavlovitch, le ministre de la Cour, comte Frédéric, et le professeur Féodorow. A peine eus-je le temps de les saluer; malgré tout l'inattendu et toute la brièveté de cette rencontre, je fus reconnu par l'Em-

pereur, qui m'en parla plus tard, lorsque, nommé gouverneur de la place forte de Kars, je me rendis au G. Q. G. afin d'y prendre congé du souverain.

En mars 1917, lorsque du front du Caucase je fus transféré à Pétrograd, l'abdication de l'Empereur était déjà un fait accompli. Il ne jouissait plus de la liberté. A l'heure qu'il est, il n'est plus de ce monde.

C'est avec un sentiment d'infinie tristesse que je songe à lui.

### CHAPITRE III

Préparatifs du siège de Cracovie. — Nouveaux travaux défensifs à Ivangorod.

Le lendemain du départ de l'Empereur, je me rendis à Brest-Litowsk. Le gouverneur de cette place forte, le général d'artillerie Laiming, avait reçu le commandement de l'armée qui devait opérer contre Cracovie et m'avait appelé à une conférence. Là je rencontrai le major général breveté Filimonoff, ancien quartier-maître général de l'armée Samsonoff, qui remplissait à ce moment les fonctions de chef d'état-major auprès du général Laiming, le général Rukteschel, commandant de l'artillerie de la place, et le colonel d'état-major Swetchine remplissant les fonctions de quartier-maître général. Nous nous étions réunis deux ou trois fois chez le général Laiming, quand subitement les Allemands déclenchèrent une offensive contre Varsovie.

Vers le milieu de novembre se déroulèrent les fameux combats de Lodz. Nos troupes reculèrent sur tout le front, y compris celui de Cracovie.

Ce n'est qu'à l'heure présente, après la fin de la guerre, que j'appris d'une source certaine que d'abord notre arrêt et puis notre recul de Cracovie avaient été dictés par la pénurie des munitions qui commençait déjà à se faire sentir.

La retraite de nos troupes eut des conséquences favorables pour Ivangorod, car elle obligea l'état-major du général en chef à se hâter de nous accorder l'autorisation d'entreprendre de nouveaux travaux.

Ceux-ci englobaient un immense terrain et nécessitaient de nombreuses compétences techniques. Connaissant le nombre insuffisant des officiers du génie, je fis immédiatement appel à quelques ingénieurs civils de ma connaissance qui rapidement s'approprièrent la pratique de la fortification et devinrent d'excellents ingénieurs militaires, tels Vasilieff-Vassilkoff, Kouptchevsky, Roubanoff, Joukourenko, Lisianof et d'autres. Ensuite je fis des démarches en vue de l'affectation à Ivangorod de ceux des ingénieurs militaires qui, lors de la mobilisation, avaient été versés dans l'infanterie. C'est ainsi que je réussis à retirer du train des équipages l'excellent ingénieur capitaine Ivokine; vinrent nous rejoindre également les colonels Krestinsky et Ivanoff, le lieutenant-colonel Medynsky, ingénieur très capable, et plusieurs autres. Enfin, je reçus l'autorisation d'enlever de Brest-Litowsk la moitié de ses officiers du génie. Afin de combler l'insuffisance numérique des sapeurs, j'obtins la permission de former un régiment de sapeurs de forteresse à quatre bataillons. Utilisant les marins, je formai enfin deux détachements de poseurs de mines.

Ce n'est qu'alors qu'il devint possible d'entreprendre les travaux tout le long du front de la rive gauche et de les transporter à 20 km du front, en y englobant Nowo-Alexandria, Gorbatka et Kosenitzky.

En chargeant les ingénieurs d'élaborer le plan des nouveaux ouvrages, je leur imposai les principes directeurs suivants :

1° La position fortifiée doit comporter non pas une ligne étroite, mais une large bande de terrain fortifié contenant plusieurs rangées d'ouvrages combinées de

telle sorte que la perte d'un de ces ouvrages, ou même d'un secteur entier, n'entraîne pas nécessairement l'abandon des autres ;

2° Les fortifications à édifier doivent être des ouvrages de campagne et comprendre l'utilisation la plus large des moyens de défense artificiels tels que réseaux de fil de fer ;

3° A 1 km ou à 1,5 km à l'arrière de la première bande doit être aménagée une seconde ;

4° Une attention toute particulière doit être portée sur les moyens de communication à établir entre les positions avancées et le centre du camp retranché afin d'assurer l'arrivée aussi rapide qu'ininterrompue des munitions dans les secteurs du front et permettre le prompt déplacement des pièces lourdes. Dans ce but : 1° construire une ligne de chemin de fer à voie normale longue de 34 km depuis le kilomètre 13 du chemin de fer d'État, à droite, jusqu'à Kosenitz et à gauche jusqu'à Gnévachoff ; 2° poser une voie ferrée étroite à droite et à gauche de la gare de Gorbatka et réunir ce cercle au centre de la place par quelques lignes disposées en rayon ; 3° construire des routes empierrées : *a*) du fort n° 5 à Oleksovo, Gnévachoff et Tcherni-Liass ; *b*) du fort Vannowsky à Kliachtorna Volia et au delà, jusqu'au village de Politchno ; *c*) du même fort sur Sezehoff, Mosolitzi et Kosenitzi ; *d*) du village Slowike-Nowo jusqu'à Gnévachoff en traversant la voie ferrée au kilomètre 13 ;

5° Afin de faciliter le passage des cours d'eau, il faut construire trois ponts permanents en bois : deux à Ivan-gorod (un sur la Vistule et l'autre sur le Weprz) et un à Kosenitz.

Vers le milieu de novembre les travaux commencèrent.

Pour juger de leur rapidité, il suffit de citer l'exemple de la voie ferrée à écartement normal, dont les 34 km furent posés en autant de jours.

#### CHAPITRE IV

Je reçois une convocation du général en chef. — Mes relations avec le général Alexeieff. — La position Radom—Groïce. — Son établissement et l'opposition du général Rouzsky.

C'est le 3 décembre, autant que je puis m'en souvenir, que je fus appelé par le général commandant en chef du front sud-ouest à Cholm.

Après un court entretien, le commandant en chef, général d'artillerie Ivanoff, me dirigea vers son chef d'état-major afin que je l'entretienne de l'objet de ma visite.

Je connaissais depuis longtemps le lieutenant général Alexeieff. Nos relations se nouèrent en 1909 à Nowo-Georgievsk, à l'occasion du voyage d'étude que firent à cette époque les officiers d'état-major pour étudier la forteresse de Nowo-Georgievsk et les conditions dans lesquelles pourraient éventuellement se dérouler des opérations militaires aux abords de celle-ci. Le major général Alexeieff, qui à ce moment faisait partie de la direction de l'état-major, fut nommé directeur de ce voyage, le général Manikovsky, arbitre des questions concernant l'artillerie, et moi de celles concernant le génie. Nous fîmes à Nowo-Georgievsk un séjour de plus d'une semaine au cours duquel la cohabitation établit des relations assez étroites entre les généraux Alexeieff, Manikovsky, moi, les colonels Eltchaninoff et Swetchine. Un jour, arriva de Petrograd, pour le général Alexeieff, un projet de reconstruction de Nowo-Georgievsk élaboré par la Direction générale du génie; le général Alexeieff me chargea d'examiner ce projet et de lui adresser un rapport sur les conditions de sa réalisation. M'étant déjà bien familiarisé avec toutes les particularités du terrain, je me mis volontiers à cette tâche. En examinant

le projet, je remarquai que les auteurs avaient complètement négligé des particularités locales qui se prêtaient à l'élaboration d'un projet conçu dans un esprit tout différent. Le fait est que, traversant la cour de la citadelle, j'observais souvent la profondeur inusitée du puits qui y était creusé, ce qui dénotait un niveau très bas des eaux souterraines, particularité qui permettait de creuser au milieu de la citadelle de nombreux abris souterrains pour la garnison et les approvisionnements et dont la profondeur eût été un sûr garant contre des projectiles de n'importe quel calibre.

D'autre part, le terrain qui s'étendait devant les vieux forts de la rive gauche se prêtait aux inondations artificielles; quant aux communications entre les différents fronts du camp retranché, séparés par la Vistule, il était facile de les établir en creusant des tunnels au-dessous de la Vistule.

Aucune de ces conditions locales n'avait été prise en considération; aussi résumai-je mon rapport en ce sens en ajoutant que le projet en question n'avait qu'une valeur académique. Le général Alexeieff tomba entièrement d'accord avec moi et m'offrit d'élaborer et de lui présenter mon propre projet de réfection de Nowo-Georgievsk. Je me mis à l'œuvre avec entrain et priai d'y participer l'éminent ingénieur colonel Schoschine qui connaissait bien Nowo-Georgievsk. De concert, nous élaborâmes un projet que j'allai présenter au général Alexeieff.

Nous croyions avoir accompli une belle tâche utile au pays, mais ce fut l'origine d'un gros scandale et d'un gros désagrément pour nous deux. De retour à Pétrograd, le général Alexeieff présenta notre projet au général Palitzine, chef d'État-major général, qui, pour son examen, nomma une commission composée d'officiers d'état-major et d'artilleurs qui, à l'unanimité, approuvèrent notre projet. Alors le général Palitzine l'envoya au Co-

mité général des places fortes, qui avait à ce moment pour président le général d'infanterie Protopopoff qui remplissait ses fonctions avec amour et dévouement. Il me fit appeler et me pria de lui donner quelques explications supplémentaires. M'ayant entendu, il me dit que, lui aussi, approuvait entièrement ce projet, qu'il allait le présenter à l'examen du Comité et que je serais invité aux séances afin de le soutenir. Sur ma prière, l'ingénieur Schoschine reçut également une invitation. En même temps, le général Protopopoff communiqua mon projet à la Direction générale du génie. C'est ici qu'éclata la tempête, et le directeur du génie, mon chef hiérarchique immédiat, me reprocha vivement d'avoir présenté mon projet contrairement aux règlements, c'est-à-dire sans passer par la Direction générale du génie. Cet incident eut plus tard des répercussions sur la carrière de Schoschine et sur la mienne. Malgré cela, nous défendîmes avec beaucoup de succès notre projet devant le Comité général des places fortes, et l'affaire touchait à sa fin quand, subitement, le ministre de la Guerre, le général Roediger, se trouva remplacé par une autre personne, le général Soukotlinoff. Bientôt était dissous le Comité des places fortes, et le projet de reconstruction de Nowo-Georgievsk tomba à l'eau. De nouvelles idées, tendant au déclassement des places fortes, se firent jour au ministère de la Guerre : durant près de quatre ans, il ne fut pas possible d'y soulever la question de la réfection des forteresses, ce qui porta un tort irréparable à notre préparation militaire.

Ce n'est que vers la fin de 1912 que l'on se rendit compte de l'énormité de la faute commise et que l'on remit en question la réfection des places, problème qui, cette fois encore, ne reçut pas de solution satisfaisante.

Pendant ce temps, le général Alexieff était absent de Petrograd. Dès la fin de 1909, il avait été nommé chef d'état-major de la circonscription militaire de Kief, où

il avait été appelé par le général Ivanof nommé lui-même commandant en chef des troupes de cette circonscription. Telles furent les circonstances au milieu desquelles je fis connaissance avec le général Alexeieff, mais, durant les cinq années suivantes, retenu par mon service à Petrograd, je n'eus pas l'occasion de me rencontrer avec lui jusqu'à la guerre.

Ce n'est qu'une fois nommé gouverneur d'Ivangorod — nomination à laquelle le général Alexeieff n'avait sans doute pas été étranger — et ce n'est qu'arrivé à Cholm que je le revis de nouveau.

Il avait très peu changé d'aspect et surtout était resté aussi simple et accessible qu'auparavant : il ne se bornait pas à écouter les opinions de ses interlocuteurs, il les provoquait.

Cette fois, il me parut soucieux. Il me renseigna sur les positions qu'occupaient nos troupes en avant d'Ivangorod, m'exprima la crainte qu'une vigoureuse pression de l'ennemi ne vint adosser nos troupes à la Vistule et m'avoua que, d'après ses renseignements, les Allemands avaient réellement l'intention de forcer la Vistule entre Varsovie et Ivangorod. Pour ces raisons, il avait décidé de créer en avant de cet intervalle, à peu près entre Radom et Groice, une position solidement fortifiée avec des passages libres entre les flancs de celle-ci, Varsovie et Ivangorod. M'ayant communiqué ce projet, le général Alexeieff me dit qu'il me chargeait de sa réalisation et qu'il me pria de le faire dans le plus bref délai.

C'est ainsi qu'aux travaux d'Ivangorod proprement dits vinrent s'ajouter encore ceux de la position fortifiée de Radom—Groice.

Le lendemain, arriva à Ivangorod un groupe d'officiers de l'état-major du généralissime ; en leur compagnie, j'allai reconnaître la position de Radom.

La pénurie des camions et des terrassiers se faisait déjà sentir lorsque nous commençâmes non sans peine

les travaux de la position Radom — Groice. En dépit de cela, nous réussîmes à organiser les travaux, et ceux-ci commencèrent dès que les officiers d'état-major eurent achevé de reconnaître le terrain. De retour à l'état-major du généralissime, les officiers relatèrent le fait et je reçus du grand-duc Nicolas Nicolaïewitch une dépêche me remerciant de l'énergie déployée dans la mise en œuvre.

L'idée de la création de la position fortifiée Radom-Groice appartenait au général Alexeïeff et était entièrement partagée par le généralissime. On ne pouvait, en effet, qu'approuver le projet de créer un fort obstacle opposé au front ennemi et de nous assurer ainsi tous les passages de la Vistule avec la liberté de manœuvre pour des armées entières. Il se trouva pourtant une personnalité haut placée qui se révéla adversaire acharné de ce plan : ce fut le commandant en chef du front nord, le général d'infanterie Rouzsky. J'ignore les motifs de son attitude hostile envers nos travaux. Il commença par insister pour que nul intervalle inoccupé ne fût laissé entre Groice et Varsovie.

Bien que cela modifiât le plan primitif, le général Alexeïeff céda sur ce point. Alors le général Rouzsky se mit à démontrer que toute cette position, en somme, était inutile et qu'il fallait la supprimer. Pourtant, sa création avait exigé tant de labeur et tant de frais, les ouvrages par leur solidité et leur convenance au terrain avaient causé une admiration tellement unanime et donné des espérances si vastes, que leur destruction, suivant de si près leur achèvement, était inadmissible. Aussi me rendis-je à l'état-major du généralissime, où je fis entendre d'énergiques protestations. J'obtins la nomination d'une commission mixte, composée des états-majors des fronts sud-ouest et nord-ouest, qui examina les ouvrages et reconnut aussi bien leur incontestable utilité que leurs qualités techniques. Je chargeai

ensuite le colonel du génie Krestinsky de relater des faits dans un rapport adressé au chef d'état-major du généralissime, ce qui trancha la question et permit de conserver les ouvrages. Cependant, quelques mois plus tard, lorsqu'il fallut défendre ces positions, nos troupes étaient si à court de munitions qu'elles ne s'y arrêtaient que quelques jours et, sans opposer de résistance sérieuse, poursuivirent leur retraite vers l'est. Cette décision de notre commandement suprême m'apparut alors — et m'apparaît encore — comme une très lourde faute. A mon avis, l'on aurait dû faire une halte beaucoup plus prolongée sur ces positions, et le temps ainsi gagné nous aurait permis de mieux préparer notre position de repli représentée par la ligne Weprz—Ivangorod—rive droite fortifiée de la Vistule—Varsovie—Nowo-Georgievsk—Narew. Étant eux-mêmes passablement fatigués, les Allemands auraient certainement hésité à forcer, en plein automne, le passage des fleuves de l'importance de la Vistule, du Weprz et de la Narew. Peut-être, dans ce cas, n'aurions-nous pas été forcés de nous replier plus à l'est, et la seconde moitié de la campagne aurait pu tourner autrement. Mais ce ne sont ici que mes opinions personnelles.

## CHAPITRE V

Formation de nouvelles unités de sapeurs et d'artilleurs. — Le régiment de marins. — Les expériences du général Masoureff. — Ma convocation au grand quartier général du généralissime. — Le refus de reconstruire Ivangorod. — La position avancée d'Ivangorod reconnue comme position de campagne. — Le projet de nouveaux ouvrages. — Le Nouvel An 1915.

Cependant, le travail ne s'arrêtait pas à Ivangorod : c'était, outre les terrassements, la formation de nouvelles unités, c'est-à-dire du régiment des sapeurs de

forteresse et du régiment à destination spéciale composé de marins. Le bataillon des sapeurs de forteresse et la 32<sup>e</sup> demi-compagnie territoriale formèrent les cadres du régiment de sapeurs, tandis que le régiment des marins eut pour origine le bataillon de la même arme. Dès les premiers combats, on apprécia les grands services que rendaient pour repousser les assauts les canons à tir rapide de la marine de 47<sup>mm</sup> que j'avais fait enlever de leurs affûts fixes et munir de roues. Leur dimension, leur poids et leur mobilité leur permettaient de suivre partout l'infanterie et de la soutenir très efficacement. Lorsque, après les assauts d'octobre, les régiments de la Garde s'apprêtaient à quitter la forteresse, leurs commandants me prièrent de leur fournir ne fût-ce que deux de ces canons par régiment. J'en donnai l'ordre tout en chargeant le général Masoureff d'en faire venir d'autres de Sébastopol et de Pétrograd et de les mettre sur roues. Le général Masoureff réussit à s'en procurer plus d'une centaine. C'est alors que son bataillon apparut insuffisant et qu'il fut décidé de le transformer en un régiment à quatre bataillons dont le complément devait être assuré en majeure partie par des artilleurs réservistes. En même temps, le général Masoureff avait agrandi et très bien outillé les anciens ateliers de l'artillerie de forteresse, qui se transformèrent ainsi en une grande usine, comprenant des ateliers de serrurerie, de forge, de fonderie et de montage sur bois. C'est l'ingénieur-mécanicien Semenoff qui était chef de ces ateliers. Chaque bataillon comprenait quatre compagnies dont trois d'artillerie, munies chacune de huit canons de 47<sup>mm</sup> destinés à repousser les assauts, et une de poseurs de mines. Quelque temps après la formation de ces unités, l'état-major du front décida de les retirer de la forteresse et d'en attacher une compagnie à chacune des armées. Vers l'été, il ne me restait plus que deux compagnies d'artillerie et deux de poseurs de mines.

Pendant ce temps, le général Masoureff procédait aux expériences de la nouvelle méthode qu'il avait inventée pour la destruction des réseaux de fil de fer. Il avait proposé, à cet effet, l'emploi de vieux mortiers lisses en bronze, tirant des projectiles de 8 kg. Faiblement chargés, ces petits mortiers, disposés dans les tranchées, recevaient une espèce de bouchon de bois ajusté au calibre et muni d'un câble métallique auquel était fixée une petite ancre; l'autre extrémité du câble était fixée dans la tranchée. On tirait de manière que le point de chute de l'ancre se trouvât au milieu des réseaux ennemis; alors on se mettait à tirer sur l'autre extrémité du câble, l'ancre s'accrochait aux réseaux que l'on parvenait ainsi à détruire. C'est le général Masoureff qui préconisa dans le même but l'emploi de fusées munies d'ancre.

Au mois de septembre, dans une des caponnières de la citadelle furent faits des travaux secrets sur des inventions très sérieuses. Ainsi l'ingénieur des Mines, M. Lissiakoff, préparait selon mes indications les dessins d'une machine à creuser les galeries de mines avec une grande vitesse. Je supposais pouvoir appliquer cette machine pendant le siège de Cracovie. Cela n'a pas eu lieu, mais le modèle fut transmis par M. Lissiakoff en 1917 au musée de ma ville natale Iekaterinoslav sous le nom « la machine à forer du général de Schwarz ».

A ce même ingénieur, M. Lissiakoff, appartient la première idée du char d'assaut dont les dessins furent exécutés par lui en automne 1914 à Ivangorod.

La réalisation de cette idée, faute de moyens nécessaires dans la forteresse, n'a pas eu lieu.

En même temps, le sous-lieutenant Tatarinoff travaillait un lance-bombe électrique, qui lançait jusqu'à trente obus dans une minute à la distance de cent pas. Il continuait aussi ses travaux de son ancienne invention — l'hélicoptère — mais il n'a pas eu le temps de les finir.

Vers la fin de décembre, une dépêche du général Janouchkéwitch m'invita à me rendre sans délai au quartier général du généralissime. Je partis le jour même et arrivai le lendemain à Baranovitchi, où à ce moment se trouvait le quartier général. Je fus immédiatement reçu par le chef d'état-major du généralissime, le général d'infanterie Janouchkéwitch que j'avais connu auparavant. La réception fut marquée de la plus grande simplicité. Dans son wagon se trouvaient déjà réunis l'inspecteur de l'artillerie du front nord-ouest et l'adjoint de l'attaché militaire français, le commandant Langlois. Il apparut que j'avais été convoqué pour entendre le rapport de l'officier français au chef d'état-major sur les moyens employés en France pour la destruction des réseaux de fil de fer. Mais cette conférence démontra que, dans notre forteresse, nous n'étions pas sous ce rapport en retard sur les Français. J'ai été reçu deux fois par le grand-duc Nicolas Nicolaïewitch : à 6<sup>h</sup> 30 et après dîner, à 8 heures. Au cours de ce dernier entretien, il me suggéra le plan de prolonger la position Radom—Groice vers la gauche, jusqu'à Anopol. Cela détruisait complètement les qualités manœuvrières de la position, mais il était visible que le grand-duc ne comptait plus sur la possibilité d'une réfection rapide des stocks de munitions, ni sur les capacités manœuvrières de nos armées.

C'est avec une grande joie que j'ai revu ici mon ancien chef, le grand-duc Pierre Nicolaïewitch, le frère du généralissime.

Le grand-duc Pierre Nicolaïewitch fut inspecteur général du génie de 1904 jusqu'à 1909.

Il était très accessible, aimait bien la fortification, travaillait beaucoup dans cette science, et animait tout le corps du génie.

Après la présentation au grand-duc, j'allai voir le quartier-maître, général Daniloff, avec qui je soulevai

la question de la transformation d'Ivangorod en un vaste camp retranché permanent. Le général Daniloff le résolut par la négative, ce qui me fut quelques jours plus tard confirmé à Ivangorod par une note officielle. En même temps, l'état-major du général commandant en chef le front sud-ouest me communiqua sa décision de ne point considérer comme faisant partie du camp retranché la position Janow—Politchno—Kosenitzky que j'étais en train de fortifier, mais de ne la considérer que comme une position de campagne qui, le cas échéant, ne serait point défendue par une garnison proprement dite, mais par des troupes se repliant du front.

Je ne partageais en aucune façon cette manière de voir, sachant combien peu efficace serait la défense de cette position une fois confiée à des troupes « de passage », en voie de repliement, en partie démoralisées et totalement ignorantes aussi bien de l'ensemble de la position que des détails de ses fortifications.

Obligé de me soumettre à cette décision, je ne perdais pas de vue les conséquences probablement fâcheuses que la défense malheureuse de cette position aurait pour Ivangorod. Aussi fallait-il prendre des mesures afin qu'un échec possible n'entraînât point la chute d'Ivangorod. Il ne fallait plus songer à organiser la résistance sur nos positions de l'année dernière, le niveau élevé des eaux souterraines s'opposant au creusement d'abris sûrs et la position elle-même se prêtant fort mal à une reprise éventuelle de l'offensive. Je décidai alors d'établir une nouvelle ligne défensive entre la position de campagne et la position provisoire de l'année dernière. Ce fut la ligne de blocus allemande de l'année passée sur les hauteurs de la rive gauche de la Vistule qui fut choisie.

Elle comprenait trois groupes : le premier commençait en avant du village de Gnévchoff et englobait le bois du même nom, le deuxième comprenait la forêt de Bankovetz

et le troisième le village de Mosolitz. L'intervalle entre les deux premiers groupes reçut des ouvrages quelque peu en recul. En prévision de coups de force dirigés soit sur l'intervalle Ivangorod-Varsovie, soit au sud de la forteresse, je jugeai opportun de commencer dès à présent l'établissement de nouveaux ouvrages sur la rive droite de la Vistule destinés avec ceux de la rive gauche, à former un cercle ininterrompu de fortifications. Présenté dès la fin de décembre au commandant en chef du front ouest-sud, ce projet rencontra de la résistance.

Le temps courait vite au milieu des travaux et le nouvel an 1915 approchait. Dans le but d'établir des relations plus intimes entre les défenseurs, de temps en temps, je réunissais chez moi les officiers en nombre aussi grand que possible. Je résolus de célébrer le nouvel an avec solennité. Après le service divin dit à 11 heures du soir à la cathédrale par le Père Jacques devant toute la garnison réunie, j'invitai à venir chez moi tous les chefs d'unités, les commandants de compagnie et de batterie, ainsi que les officiers subalternes; leur nombre s'élevait à 150. Je profitai de l'occasion pour les remercier de leurs travaux et je les exhortai à poursuivre au cours de la nouvelle année la défense de la forteresse avec la même obstination et le même succès qu'ils avaient déployés au cours de l'année écoulée. De quelle chaleur et de quelle élévation d'âme étaient empreints les discours et les toasts prononcés au souper! On buvait à nos succès guerriers, à Constantinople russe, à la croix érigée sur Sainte-Sophie, à la glorieuse fin de la guerre... Heureusement, nous ignorions tout ce qu'allait nous apporter la nouvelle année.

## CHAPITRE VI

Changement dans l'état-major de la forteresse. — Le nouveau chef d'état-major, lieutenant-colonel Prokhorovitch. — Nomination du général Alexeïeff au commandement du front nord-ouest. — Le nouveau chef d'état-major du front sud-ouest, général Dragomiroff. — Son refus d'approuver le projet de la nouvelle ligne fortifiée d'Ivangorod. — J'insiste sur l'acceptation de mon projet. — La décision du général en chef. — Épisode touchant l'organisation d'une position de repli pour l'armée du général Radko-Dmitrieff.

Les mois de janvier et de février se passèrent pour moi en déplacements. Il me fallait souvent aller examiner les travaux de la position Radom—Groïce, et, plusieurs fois, je dus me rendre à Cholm, auprès du commandant en chef. Au début de mars, je fus forcé d'opérer un changement important dans la composition de mon état-major. Mais, pour rendre plus clairs les motifs qui m'avaient amené à agir ainsi, je dois décrire en quelques mots les rapports qui s'étaient établis à Ivangorod entre mes collaborateurs les plus immédiats et marquer brièvement les traits caractéristiques de quelques-uns d'entre eux.

Chaque fois que dans mes souvenirs je me rappelle Ivangorod, sa garnison et mes principaux collaborateurs, j'éprouve un sentiment de grande satisfaction.

Dès le début de ma prise de commandement du camp retranché, les relations les plus simples, les plus sincères, bienveillantes et amicales, s'établirent entre moi, la garnison et mes collaborateurs. Je ne saurais en expliquer l'origine. Jamais je ne faisais de discours pompeux, je ne recherchais pas la popularité ni ne recourais aux mesures de rigueur; par contre, aucune faute ne demeurait impunie. Spontanément s'établit un ordre de choses me donnant à chaque moment la certitude de voir immédia-

tement réalisé chacun de mes commandements. Personne ne songeait à ne point l'exécuter ou à en différer l'exécution. C'était d'une importance extrême et cela avait contribué grandement à l'heureuse défense d'Ivangorod. Les rapports les plus amicaux s'établirent entre les officiers de la garnison, particulièrement entre ceux de l'artillerie de forteresse, du génie et des sapeurs. Tous travaillaient à peu près sans relâche et manquaient de loisirs propices aux excès de boisson et au jeu. Il n'y avait ni cas d'ivrognerie, ni querelles, ni malentendus. Je ne me souviens que d'un seul cas, celui d'un officier de sapeurs, qui, pris de boisson au cercle des officiers et y ayant eu une tenue indécente, fut, de ma part, gratifié de trente jours d'arrêts et éloigné de la forteresse. Enfin, entre mes collaborateurs immédiats, notamment le directeur du génie, le commandant de l'artillerie de forteresse, le chef d'état-major, le chef de l'intendance et le commandant du régiment des fusiliers marins, existaient des rapports entièrement exempts d'intrigues, de plaintes et de malentendus. Chacun accomplissait sa tâche, se rendant compte de sa coopération à une grande œuvre commune. Dans son ensemble, la garnison d'Ivangorod offrait l'exemple d'une admirable force militaire, cohérente et fraternelle. J'appréciais beaucoup cet état d'esprit et tâchais de le maintenir de toute façon. Telle fut la situation jusqu'à mars 1915, époque à laquelle se produisit un événement, en lui-même insignifiant, mais qui menaça de détruire toutes ces heureuses dispositions.

C'était le major général Popoff qui était directeur du génie de la place. Il avait fait presque toute sa carrière à la Direction générale du génie à Pétrograd, ce qui l'avait quelque peu éloigné du travail pratique. Le labeur acharné et rapide que je réclamaï de tous à Ivangorod lui paraissait un peu dur.

Sans posséder un grand talent d'ingénieur, il connais-

sait bien le métier et y était attaché. Son principal défaut était la lenteur et la timidité dont il faisait preuve dans la solution de questions urgentes et lui imposant une responsabilité. Il présentait au gouverneur des rapports sur des problèmes qui ne dépassaient aucunement sa compétence. D'autre part, sa qualité maîtresse consistait en une gestion extrêmement scrupuleuse des sommes de l'État mises à sa disposition. C'est pourquoi je tenais à la personnalité du général Popoff.

Comme chef de mon état-major, j'avais le capitaine, puis lieutenant-colonel breveté, Dorofeieff. Il était relativement jeune et m'avait été envoyé de Brest-Litovsk au moment de mon entrée en fonction de gouverneur. Il manquait encore d'expérience, mais aimait sa fonction et était travailleur; malheureusement, son grade d'officier breveté et son titre de chef d'état-major de la place lui tournaient un peu la tête et le gâtaient comme tant d'autres excellents officiers russes; son caractère, en plus, était trop emporté et son attitude envers les subordonnés, surtout les soldats, était parfois trop tranchante. J'étais contraint de le contenir.

Popoff et Dorofeieff n'avaient guère de sympathie l'un pour l'autre, mais ne le faisaient pas voir.

Un jour, j'envoyai Dorofeieff à Cholm pour présenter au général Alexeieff un rapport.

A son retour de Cholm, il me relata les résultats de sa mission et à ma question s'il n'y avait pas traité de quelque autre sujet, il me répondit par la négative. Quelques jours après j'eus à me rendre moi-même auprès du général Alexeieff lequel me parla du général Popoff en termes qui me firent penser qu'ils étaient le résultat d'appréciations de Dorofeieff faites à mon insu et sans mon autorisation.

Ayant compris l'affaire, je demandai au général Alexeieff si Dorofeieff ne lui avait pas parlé du général Popoff. Le général Alexeieff l'ayant reconnu, je n'hé-

sitai pas à lui dire que j'estimais absolument inadmissible que mes subordonnés, chargés auprès de lui de missions bien définies, profitassent de cette occasion pour lui adresser des rapports contre leurs camarades, rapports conçus selon leur bon plaisir. J'attirai l'attention du général sur le tort considérable qui ne manquerait pas de résulter d'un pareil désaccord moral entre des coopérateurs, je lui affirmai mon obligation de couper court à ces tristes agissements et exigeai le déplacement immédiat de Dorofeieff, ainsi que la nomination d'un autre chef d'état-major. Le général Alexeieff ne paraissait guère s'attendre à une pareille déclaration. Après un moment de réflexion, il me dit : « Oui, vous avez raison ; je vous nommerai un autre chef d'état-major. » Quinze jours après Dorofeieff était pressenti pour les fonctions de chef d'état-major d'une division et comme cette proposition constituait un avancement, il accepta. Huit jours plus tard je recevais le nouveau chef d'état-major, le lieutenant-colonel Prokhorovitch, chaudement recommandé par le Grand Quartier général comme un des meilleurs officiers d'état-major.

Je ne me serais pas arrêté si longtemps sur ce souvenir s'il n'avait pas été lié à un autre. Beaucoup plus tard j'avais eu l'occasion d'en parler avec un de nos généraux d'état-major qui, à mon récit, fit l'objection qu'il ne considérait pas Dorofeieff comme coupable, qu'il reconnaissait à celui-ci le droit de converser avec le général Alexeieff et même de lui faire des rapports sans mon approbation préalable, le général Alexeieff et le lieutenant-colonel Dorofeieff faisant tous deux partie de l'état-major et une telle coutume étant établie dans notre armée. J'ignore cette coutume et, si réellement elle avait force de loi dans notre armée, je ne pourrais que le regretter.

C'est au mois de mars également qu'eurent lieu d'importants changements dans l'état-major du front. Le

chef de celui-ci, le général d'infanterie Alexeieff, quitta ses fonctions et prit le commandement du front nord-ouest. Le lieutenant général Dragomiroff vint remplacer le général Alexeieff à la tête de l'état-major du front sud-ouest. Le nouveau chef ne possédait ni les connaissances ni les autres qualités de son prédécesseur, et, d'autre part, son caractère agité et hargneux, autant que sa suffisance, ne convenaient guère à ses fonctions. Peu de jours après sa nomination je recevais une note de l'état-major du front m'interdisant la construction de nouveaux ouvrages aux abords d'Ivangorod sur la rive gauche et m'enjoignant l'organisation de la défense sur les anciennes positions; en ce qui concerne les ouvrages de la rive droite, la note les jugeait non seulement inutiles, mais nuisibles. Cette décision du nouveau chef d'état-major me plaçait dans une situation extrêmement difficile. En effet, je n'avais pas le droit de fermer les yeux sur les défauts de l'ancienne ligne fortifiée, défauts qu'avaient révélés les opérations précédentes. Je me rendais bien compte que si nous avions à deux reprises réussi à reprendre l'offensive, ce succès avait surtout été dû à des circonstances spéciales dont nous avons dû profiter et que, malgré tout, nos pertes furent élevées.

La facilité qu'offre une position fortifiée pour la reprise de l'offensive constitue sa qualité primordiale, sinon la résistance est vouée à un échec à peu près certain. L'année dernière je pouvais à la rigueur me passer de cet avantage quant à la ligne Regoff—Oleksowo—Kliachtorna Volia—Sezehoff en vertu de l'objectif spécial qui m'avait été imposé par l'état-major et qui consistait dans la défense des ponts d'Ivangorod, et aussi pour la raison qu'une autre position, possédant des qualités supérieures, eût été plus éloignée du centre, plus étendue et eût réclamé plus de temps et plus de moyens techniques pour son organisation. A ce moment-là, ces moyens me faisaient presque complètement défaut et je

ne disposais que de quelques semaines. A présent la situation se présentait sous un tout autre aspect. J'avais devant moi le front solide de l'armée dont j'étais en plus séparé par deux lignes fortifiées. Je disposais donc d'un laps de temps suffisant pour préparer une position sérieusement fortifiée; de même pour mes moyens techniques. Enfin, si l'on en venait de nouveau à la défensive, celle-ci n'aurait lieu que dans le cas où nos forces en avant d'Ivangorod auraient été refoulées par delà la Vistule, ce qui rendrait possible l'apparition des Allemands sur la rive droite si l'on ne parvenait pas à s'opposer à leur passage au cours même de la retraite. Dans ce dernier cas, il deviendrait urgent de développer nos actions offensives du côté d'Ivangorod. Telles me paraissaient les principales tâches dévolues à Ivangorod dont j'exigeais pour ces raisons les principales qualités d'une place forte, à savoir : la facilité offerte à une reprise de l'offensive et une défense obligatoirement disposée en cercle fermé. J'imposais ces conditions primordiales au directeur des travaux, le major-général Popoff, en les complétant par les dispositions secondaires suivantes :

1° Les ponts doivent être entièrement garantis contre les bombardements effectués par l'artillerie allemande existante;

2° La garnison doit disposer d'abris pouvant résister au tir des pièces ennemies, y compris celles de 305;

3° Les moyens de communication sous forme de voies ferrées et de routes carrossables, disposées en cercles concentriques et en rayons doivent recevoir le plus grand développement sur les deux rives.

C'était là le projet que je présentai à l'approbation de l'état-major du front et qui fut rejeté. En ayant reçu l'avis, je me rendis au Grand Quartier général.

Je me présentai au général Dragomiroff et eus avec lui une conversation à ce sujet. Il apparut que le géné-

ral Dragomirowitch redoutait que l'éloignement de la ligne de défense n'amenât son extension, ce qui constituerait un affaiblissement de la défense elle-même, vu les forces réduites de la garnison. Je défendis mon point de vue et nous ne tombâmes point d'accord. Je le priai alors de soumettre notre différend à l'appréciation du commandant en chef. Nous nous rendîmes ensemble au bureau personnel du général Ivanoff, à qui nous exposâmes nos points de vue, d'abord moi, puis le général Dragomirowitch. Après quelques hésitations, le général Ivanoff finit par adopter définitivement ma manière de voir et approuver le projet tel qu'il avait été présenté.

Après que cette question eut été résolue, le général Ivanoff m'offrit de prendre en main l'organisation d'une position de repli pour l'armée du général Radko-Dmitriewitch, sur la rivière Visloka. De notre conversation j'appris que le général Ivanoff était inquiet de l'absence d'une telle position et qu'il souhaitait sa prompte organisation. J'acceptai volontiers, comptant utiliser en partie les ingénieurs et la main-d'œuvre employée jusqu'ici aux travaux de la position Radom—Groice qui touchaient à leur fin. La question allait être résolue lorsque le général Dragomirowitch dit : « A quoi bon y envoyer encore un ingénieur, quand il y en a déjà assez. »

Le général Ivanoff parut légèrement confus et, sans poursuivre la conversation, me fit ses adieux. Je repartis pour Ivangorod et les travaux sur la Visloka demeurèrent en suspens; survint bientôt l'offensive de Mackensen contre Radko-Dmitriewitch et la retraite de celui-ci, retraite qui fut le début de tous nos succès de 1915. Le général Dragomirowitch ne resta pas longtemps chef d'état-major et fut bientôt remplacé par le général Sawitch.

## CHAPITRE VII

Travaux hydrauliques à Ivangorod. — Ivangorod est rattachée au front occidental. — Mon voyage à Siedlez chez le général Alexeïeff. — Les changements dans le caractère du général Alexeïeff. — La décision de ne pas considérer Ivangorod comme une forteresse. — La visite des ouvrages fortifiés par le général Palitzine.

A peine la neige eut-elle fondu, aux premiers jours du printemps, de nouveau Ivangorod prit l'aspect d'une fourmilière. Les ingénieurs travaillaient à la construction de trois positions à la fois : celle de Radom-Groïce, de Varsovie jusqu'à Radom, prolongée sur l'ordre du généralissime jusqu'à Ilja et Anopol ; à l'arrière de celle-ci, de la position de campagne de Janoff jusqu'à Politchno—Gorbatka et Kosenitz, et, enfin, de la ligne principale de défense d'Ivangorod formant un cercle à peu près de 12 à 14 km de rayon sur la rive gauche et de 10 à 12 sur la rive droite.

La principale différence entre cette dernière ligne et les deux premières consistait en abris bétonnés dont les murs avaient 1,5 m et les toits 2,3 m d'épaisseur. Disposés immédiatement à l'arrière des lignes de tirailleurs, disséminés le long des ondulations du terrain, ces abris étaient si bien masqués que nos éclaireurs spécialement chargés d'en reconnaître l'emplacement du haut de leurs avions, ne parvenaient pas à les découvrir. Afin de renforcer de toute façon cette ligne de résistance et de la rendre capable de résister à une attaque prolongée, j'entrepris, en plus d'autres obstacles aux tentatives d'assaut, des travaux hydrauliques. Dans ce but, dès novembre 1914, avaient été désignés deux ingénieurs du ministère de l'Agriculture, Novatzi et Persianoff.

Voici quel était le projet de ces travaux élaboré par eux, selon mes indications :

1° Sur la rive gauche :

a) Entre la Vistule et Gnévachoff, un canal large et profond et une inondation ;

b) Près du hameau de Sarnow, une inondation ;

c) Près de Bankovetz, une digue faisant déborder le cours d'eau et un canal.

2° Sur la rive droite : des inondations partielles auprès de Krasnoglina, de Mostchanka et du hameau de Vymislow.

Bientôt après la nomination du général Alexeïeff au poste de commandant en chef du front ouest, je reçus de sa part, de Siedlez, une dépêche m'informant du rattachement d'Ivangorod à son front, de ma subordination immédiate à lui-même et m'invitant aussi à me rendre chez lui à Siedlez.

Je fus tout réjoui de cette nouvelle, sachant que l'attitude du général Alexeïeff envers les besoins d'Ivangorod était empreinte d'une autre sollicitude et d'une autre bienveillance que celle de ses successeurs au front sud-ouest, les généraux Dragomiroff et Sawitch. De nombreuses questions en suspens réclamaient déjà la décision du général en chef ; aussi résolus-je de ne point différer mon voyage à Siedlez. Désirant présenter au général en chef mon nouveau chef d'état-major, j'invitai le colonel Prokhorowitch à m'accompagner.

Parcourir la distance de 80 kilomètres en automobile le long de la chaussée Radin-Loukow ne fut que l'affaire d'une heure et demie ou de deux heures. Partis le matin d'Ivangorod, nous arrivâmes vers midi à Siedlez. A l'état-major, on nous dit que le général en chef était en train de déjeuner au mess avec tous les membres de l'état-major. Ne voulant pas le déranger, nous décidâmes de visiter Siedlez ; rentrés une demi-heure après au mess, nous apprîmes que le repas était terminé et

que le général en chef était allé faire une promenade en compagnie du général quartier-maître Poustowoitenko. Nous allâmes à leur recherche, mais ne les trouvâmes nulle part, et ce n'est qu'à 3 heures que je fus reçu par le général en chef dans son appartement. Avec sa simplicité et sa bienveillance coutumières, il me questionna sur mes projets et sur les espoirs que je nourrissais. Il me promit son appui le plus complet. Le général Alexeieff était aussi simple, attentif et prévenant, mais je croyais apercevoir, derrière ses lunettes, une nouvelle expression faite de souci et d'inquiétude. Quinze jours après ma visite à Siedlez, dans un ordre du jour aux armées du front envoyé de cette ville, je remarquai qu'envers Ivangorod l'expression employée n'était pas « forteresse » mais « ouvrages fortifiés ». Croyant à une erreur fortuite de l'officier d'état-major auteur de cet ordre, je n'y attachai pas d'importance. Quelques jours plus tard, je fus de nouveau convoqué à l'état-major. Le général Alexeieff avait l'air confus et fatigué. Il paraissait vouloir dire quelque chose et en même temps hésiter. Je constatai cette fois-ci qu'il manquait de cette fermeté et de cet esprit de résolution qui, d'ordinaire, le caractérisaient si bien. Il me dit enfin qu'il fallait être prêt à toute éventualité, qu'il ignorait quelle serait la tournure que prendraient les événements sur le front et qu'en conséquence je m'apprêtais, si les circonstances venaient à l'exiger, à l'évacuation de la place.

Beaucoup plus tard j'apprenais que dès cette époque la situation de nos armées au point de vue de leur ravitaillement en munitions était très critique et que le général Alexeieff paraissait bien se rendre compte qu'il ne fallait pas compter sur une amélioration dans le courant des mois à venir. Ignorant tout cela, je n'admettais pas même l'idée que l'évacuation d'Ivangorod fût un jour possible et m'évertuais de toutes mes forces à en développer les capacités de résistance. Il est donc pos-

sible de s'imaginer quelle fut ma consternation lorsque j'entendis les paroles du général Alexeieff. Je me mis à lui démontrer chaleureusement que, quels que fussent les événements du front, qu'en admettant même le pire, c'est-à-dire notre recul au delà de la Vistule, le maintien en notre possession d'Ivangorod à n'importe quel prix était indispensable afin de nous ménager par cela la possibilité de traverser le fleuve.

Ayant remarqué l'impression déprimante que produisaient sur moi ses paroles, le général Alexeieff n'insista pas. Au contraire, il acquiesça lorsque j'eus attiré son attention sur le fait que depuis le mois de novembre de l'année dernière Ivangorod était dépourvue de garnison d'infanterie et qu'il faudrait dès à présent lui en fournir ne fût-ce qu'une partie pour me donner le temps de l'entraîner. En effet, arrivaient bientôt après la 23<sup>e</sup> brigade territoriale et quatre bataillons de la 84<sup>e</sup> brigade. Hélas, ces troupes étaient mal armées, étaient à peu près démunies de cartouches et ressemblaient plutôt à des ouvriers qu'à des combattants. Je retournai à la forteresse dans un état d'abattement et d'inquiétude morale et décidai de ne communiquer à personne les paroles du général Alexeieff et de nous préparer non pas à l'évacuation, mais à la défense de la place. Pourtant, dans un ordre du jour du mois de mai apparut de nouveau l'expression « ouvrages fortifiés » d'Ivangorod et il devint clair que ces mots n'étaient pas dus au hasard, mais qu'ils étaient voulus.

Prévoyant la déplorable impression morale que ne manquerait pas de produire cette espèce de déclassement sur les troupes constituant la base de la garnison, c'est-à-dire sur l'artillerie de forteresse et surtout sur les officiers, j'ordonnai au chef d'état-major d'adresser à l'état-major du front une demande d'explication au sujet des raisons ayant amené l'état-major du commandant en chef à appliquer à plusieurs reprises la dénomination

« ouvrages fortifiés » à une position considérée comme forteresse. Dans cette note j'attirais l'attention de l'état-major sur l'énorme importance qu'avait pour la défense de la place le terme « forteresse », ainsi que les règlements en vigueur concernant les forteresses et leur défense; je disais que le déclassement d'Ivangorod en tant que forteresse pourrait être interprété comme une invitation à une résistance moins rigoureuse, ce qui ne manquerait pas d'exercer une influence fâcheuse sur le succès même de la défense; que je priais, dans la correspondance à venir, de ne pas se servir de la nouvelle dénomination et de bien vouloir m'expliquer les raisons ayant amené son emploi. En guise de réponse je reçus une nouvelle convocation à Siedlez. Cette fois-ci, le général Alexeieff m'annonça franchement qu'il ne comptait point défendre Ivangorod et qu'il était nécessaire que j'établisse dès à présent un projet d'évacuation de cette forteresse et de son matériel et que je m'apprêtais à l'exécuter. Une pareille décision prise au moment où nos armées tenaient solidement le front me consterna et me parut aussi erronée que pleine de conséquences irréparables. Je tâchai de persuader le général Alexeieff de revenir sur sa décision, de me soutenir énergiquement en vue du prompt achèvement des nouveaux travaux défensifs et de me munir d'une garnison plus importante. Je démontrai qu'une fois les travaux projetés menés à bonne fin et la garnison bien entraînée, Ivangorod retiendrait les Allemands pour plusieurs mois. Lui rappelant nos succès de l'année dernière, je suppliai le général en chef de donner son consentement à la défense de la place.

Le général Alexeieff parut se rendre à mes raisons, m'autorisa à poursuivre les travaux défensifs, me promit l'envoi d'une ou de deux brigades d'infanterie et me dit n'avoir ordonné les préparatifs d'évacuation qu'en cas éventuel. Toutes ces paroles ne me consolèrent qu'à

moitié et, inquiet, je le quittai pour me rendre à son état-major, où, d'une conversation avec le colonel Daller, chef de la section des opérations actives, j'appris que, redoutant la marche victorieuse des Allemands sur Varsovie et Ivangorod, l'état-major avait décidé de déclarer d'avance que Varsovie et Ivangorod n'étaient pas des forteresses, mais rien que des secteurs de positions fortifiées, pouvant par conséquent être sans grande honte évacuées au moment voulu, l'évacuation de pareilles positions étant admises par les règlements en vigueur. Daller m'affirma que cette résolution avait un caractère définitif et était déjà envoyée à l'approbation du généralissime. J'en étais tellement outré que je comparai devant lui cette décision au geste de l'autruche cachant sa tête sous ses ailes par peur. Me rendant compte que Daller était probablement l'auteur de ce projet — chef-d'œuvre de non-sens — je le quittai et allai trouver le général Poustovoitencko, espérant le persuader. Il partagea ma manière de voir quant à l'impossibilité d'arrêter les travaux et quant à la nécessité au contraire de les développer, dans l'impossibilité où nous étions de prévoir quelques mois d'avance la tournure que prendraient les événements. Il me conseilla de poursuivre les travaux et de ne pas attacher trop d'importance à la décision de l'état-major. En même temps il me questionna sur la durée probable de la résistance que pourrait opposer Ivangorod. Considérant cette question comme très importante et supposant que ma réponse pourrait avoir une influence décisive sur le sort d'Ivangorod, je lui demandai l'autorisation de lui répondre par écrit. Le soir, de retour à Ivangorod, après mûre réflexion, j'écrivis une lettre au général Poustovoitencko dont le brouillon échappa par miracle à la tourmente révolutionnaire et se trouve parmi les papiers de ma femme. Aussi, le reproduis-je textuellement.

Mon cher Général,

Hier, vous m'avez posé une question à laquelle je ne vous répondis pas d'emblée : « Combien de temps peut tenir Ivangorod ? »

A cette heure, après réflexion, je ne puis en toute bonne foi vous donner une réponse tant soit peu précise. Je doute, du reste, qu'un gouverneur d'une forteresse quelconque puisse le faire. Sûrement, le gouverneur de la puissante Anvers comptait sur une résistance d'au moins un an et tomba en douze jours, tandis que la faible Sébastopol et le non moins faible Port-Arthur dépassèrent dans leur résistance les délais unanimement prévus.

En ce qui concerne Ivangorod, je dois exposer mes pensées que voici :

1<sup>o</sup> Avec l'aide de l'état-major du général en chef l'on peut encore en un mois transformer Ivangorod en une place très forte.

2<sup>o</sup> L'adversaire ne pouvant se rapprocher de la forteresse avant un mois, nous disposons d'un laps de temps suffisant et, en évitant toute exagération dans l'appréciation des événements et en gardant notre sang-froid, nous réussirons à accomplir tout le nécessaire. Pour cela il est indispensable que les demandes que j'ai exposées dans mon rapport au général en chef reçoivent une solution immédiate et satisfaisante.

3<sup>o</sup> Dans ce cas, je suis certain que la place forte offrira une résistance très vigoureuse. Elle attirera sur elle au moins trois à cinq corps ennemis, ainsi qu'une portion importante de l'artillerie lourde. J'estime que nous saurons résister de deux à trois mois au bas mot en cas de blocus complet et pas moins de six mois en cas de siège partiel. Je puis affirmer en plus et en toute certitude qu'il n'y aura jamais de capitulation.

Je pense que si nous réussissons à nous maintenir deux ou trois mois, les opérations générales en tireront grand profit et c'est bien cette pensée qui a dicté mon rapport au général en chef et cette lettre à vous.

J'insiste sur la nécessité de défendre la forteresse non pas pour la raison qu'il me serait pénible de survivre à la honte de son évacuation, mais bien pour les motifs exposés dans la présente lettre. Soutenez-moi et donnez-moi les moyens d'accomplir mon devoir avec honneur.

Ayant envoyé cette lettre et me rendant compte de la responsabilité que je venais d'assumer, je pressais fié-

vreusement les travaux, ceux surtout de la rive gauche, et tenais en haleine les officiers du génie sans rien laisser deviner à personne de l'inutilité possible de nos efforts.

Pendant ce temps, j'espérais moi-même de plus en plus que ma lettre saurait produire l'effet voulu et que la défense d'Ivangorod finirait par être autorisée.

Mais, huit jours ne s'étaient pas écoulés, que je recevais une nouvelle convocation à Siedlez.

Cette fois-ci je fus questionné sur les mesures que j'avais dû prendre en vue de l'évacuation. Ma réponse fut que, absorbé par le développement des travaux, je n'avais point encore élaboré le projet d'évacuation. Au cours d'une conversation avec le général Alexeieff l'idée me vint qu'il doutait peut-être de la véracité de mes rapports sur les qualités défensives d'Ivangorod, qu'après tout je pouvais me méprendre moi-même et surestimer des ouvrages dont j'étais le créateur.

Je communiquai cette appréhension au général Alexeieff et le priai de charger une personne à la fois compétente et lui inspirant pleine confiance de visiter les fortifications d'Ivangorod et de faire un rapport sur leur valeur défensive.

Le général Alexeieff partagea mon avis; c'était, sauf erreur, le 6 ou 7 juin, et le 12 j'étais averti de l'arrivée pour la matinée du 14 du général Palitzine, ancien chef d'État-major de l'armée, chargé de la visite détaillée du camp retranché. Il arriva, en effet, de grand matin, de suite se rendit sur le front et deux jours durant examina les travaux avec son attention et sa bonne volonté coutumières. Je l'accompagnai, lui donnai tous les renseignements et le familiarisai sur place avec le plan de la défense à venir. Déjà le soleil se couchait dans la soirée du 14 lorsque nous achevions l'examen des travaux sur la rive droite près du hameau de Vymislow.

C'est alors que, s'étant éloigné avec moi des officiers du génie qui nous accompagnaient, le général Palitzine

me dit : « Sur l'ordre du général en chef, j'ai visité toutes nos forteresses et je dois vous avouer qu'aucune d'entre elles n'est aussi préparée à la résistance qu'Ivangorod. Je me rends compte que vous avez prévu tout ce qui peut être prévu. Je le dirai au commandant en chef, mais... votre sort est résolu d'avance. Au moment de mon départ de l'état-major je fus pressenti pour vous remettre l'ordre de déclassement d'Ivangorod. Je refusai, car je désapprouve cette décision, mais elle vous sera notifiée aujourd'hui même par un courrier spécial. Je vous donne le conseil de la cacher et de ne la communiquer à personne. » En effet, rentrés de notre visite à la citadelle, nous trouvâmes chez moi le courrier d'état-major qui m'attendait. C'était un ordre écrit de considérer désormais Ivangorod comme un secteur de la position fortifiée et de prendre toutes les mesures utiles en vue d'évacuer hors de la forteresse tout le matériel d'artillerie superflu, ainsi que les approvisionnements correspondants.

A part la fausse conception qu'il pourrait y avoir un matériel de défense « superflu » sauf, bien entendu, le matériel abîmé ou inapte au tir, je désapprouvais entièrement le principe même de cet ordre. Je n'arrivais pas à comprendre comment un chef de la valeur d'Alexéïeff, — le plus savant et le mieux doué de tous nos généraux au cours de cette guerre — ait pu admettre et appliquer l'idée de déclasser une forteresse au moment où l'ennemi allait s'en approcher ? Je ne trouve qu'une seule explication : Il ne devait pas se rendre suffisamment compte de l'énorme importance morale que le mot « forteresse » avait pour tout membre de sa garnison, depuis le gouverneur jusqu'au dernier soldat. Ce terme implique la nécessité d'une résistance opiniâtre, ainsi que l'impossibilité absolue d'abandon de la place.

L'expérience de l'année précédente avait démontré jusqu'à l'évidence à tous les soldats que fréquemment

les positions fortifiées étaient abandonnées sans résistance trop sérieuse, tandis que les « forteresses » comme Ivangorod et Ossowietz avaient tenu bon et avaient rejeté l'adversaire.

J'ignore quel était le moral à Ossowietz, mais chez moi, à Ivangorod, j'avais réussi à créer un tel état d'esprit que littéralement personne dans la garnison n'admettait — ne fût-ce que pour un instant — l'idée qu'il pût être possible de lâcher une forteresse déjà défendue avec succès. Aussi étais-je certain que tant que durerait cet état d'esprit la résistance était possible avec un succès peut-être égal à celui de l'année précédente. En même temps, je me rendais compte qu'il suffisait de porter l'ordre à la connaissance des troupes de la garnison pour voir aussitôt s'affaïsser le moral de celles-ci, affaïssement qu'il serait très difficile, et peut-être impossible, de redresser au moment voulu. D'autre part, je considérais comme une pure impossibilité d'arrêter les travaux et de commencer l'évacuation du matériel, réuni avec si grande peine, au moment où l'ennemi était encore loin de la place et où nous étions dans l'ignorance de la tournure que pourrait prendre dans l'avenir l'ensemble des circonstances. Tout pouvait arriver, chaque jour gagné accroissait nos forces. Au cours du mois dont, à mon avis, nous disposions, pouvaient se produire des événements susceptibles d'arrêter la progression des Allemands. Avais-je le droit d'arrêter les travaux et, par l'évacuation de l'armement et du matériel, d'affaiblir et même de détruire les qualités défensives d'Ivangorod? D'autre part, les Allemands ne se présenteraient peut-être devant la forteresse qu'avec des forces réduites, nous réussirions peut-être à les arrêter et cet arrêt devant la place amoindrirait leurs chances par ailleurs.

Même auparavant j'avais la conviction qu'Ivangorod pourrait tenir six mois au bas mot; mais ce n'étaient qu'hypothèses personnelles. Ma conviction s'affermis-

sait encore depuis qu'un homme aussi prudent et aussi attentif que le général Palitzine l'eut partagée. Pour ces raisons, je décidai :

1° N'exécuter l'ordre du général Alexeieff — auquel je ne pouvais désobéir — qu'au dernier moment, lorsque celui-ci l'aura confirmé selon la marche éventuelle des événements ;

2° Ne dévoiler la note du général Alexeieff qu'au seul chef d'état-major en la dissimulant à tout le reste de la garnison ;

3° Ne faire aucun préparatif d'évacuation, et

4° Redoubler d'activité dans la poursuite des travaux et dans la mise en état de la place.

En même temps, je décidai de profiter de la première occasion pour essayer une fois de plus de persuader le général Alexeieff de revenir sur sa décision.

Cette occasion se présenta plus tôt que je ne l'aurais cru, car la nuit même je recevais une dépêche me convoquant à Siedlez.

Je communiquai au général Alexeieff l'opinion du général Palitzine, à quoi il me répondit que l'ordre qui m'avait été envoyé était motivé par l'évacuation inévitable de la Pologne déterminée par le manque de munitions et par l'impossibilité de les compléter en temps utile ; il ajouta qu'il ne recourrait à cette mesure qu'à la dernière extrémité ; il m'autorisa à poursuivre les travaux défensifs. En même temps il m'avoua que j'avais été appelé pour être consulté au sujet de travaux défensifs à effectuer à l'arrière de notre front. Il projetait de commencer sans retard l'aménagement des positions fortifiées le long de la ligne Ossowitz — Bielostok — Siedlez — Lukow — Wladawa et, plus à l'est, Grodno — Brest-Litowsk. Il paraissait fermement résolu à ne pas se retirer au delà de ces lignes car, en parlant de celles-ci, il me dit : « C'est ici que nous allons affronter la mort. »

## CHAPITRE VIII

La reprise des opérations militaires sous Ivangorod. — L'abandon et la destruction de la position Radom—Groice. — L'abandon des positions avancées d'Ivangorod par les troupes des généraux Mrosovsky et Klembovsky.

Ayant achevé leur concentration, vers la fin de juin, les Allemands entamèrent une offensive sur notre front ouest contre les armées qui tenaient ce front, et qui défendaient les accès vers Ivangorod et Varsovie. Sous cette pression notre IV<sup>e</sup> armée commença la retraite sur Ivangorod, mais entre cette place et les positions qu'occupait la IV<sup>e</sup> armée il y avait encore deux solides barrages sur lesquels on aurait pu s'appuyer pendant longtemps ; c'étaient la ligne défensive Radom—Ilja—Anopol et les positions avancées d'Ivangorod qui allaient de Yanow par Zwolen—Politchno—Kosenitzky. Dès le début de la retraite de la IV<sup>e</sup> armée, le quartier général de son commandant, le général Evert, avait été transporté de Konsk à Radom et puis à Radin, sur la rive droite de la Vistule.

Comme, au cours de sa retraite, la IV<sup>e</sup> armée devait sans doute pénétrer dans le rayon d'action d'Ivangorod et agir de concert avec la garnison de celle-ci, dans les premiers jours de juillet, je reçus du général en chef une note m'avisant du rattachement d'Ivangorod à la IV<sup>e</sup> armée et de ma subordination, en qualité de gouverneur de la place, au général Evert, commandant la IV<sup>e</sup> armée. La même note m'informait que les formations d'infanterie destinées à compléter la garnison d'Ivangorod seraient désignées par le général commandant l'armée. Ayant pris connaissance de cette note je résolus d'aller trouver le lendemain le général Evert pour lui rendre compte de la situation de la forteresse et de

ses besoins, mais je n'eus pas le temps de mettre mon projet à exécution car le jour même, de la part du général Evert, vint me trouver le général Grichinsky chargé d'examiner la situation sur place et de me remettre un ordre. Dans celui-ci le général Evert m'annonçait la subordination de la forteresse à lui-même et, se basant sur l'ordre du général en chef, me prescrivait de commencer immédiatement les préparatifs en vue de l'évacuation de la forteresse. « Vous ne devez pas oublier, disait l'ordre, que c'est sur votre personne que retombera la responsabilité de l'abandon éventuel de trophées dans la place. » Mais étant depuis longtemps convaincu que la crainte des responsabilités paralyse toute action, je priai le général Grichinsky de bien vouloir aviser le général Evert que je me préparais à la résistance, que je considérais comme prématuré tout préparatif d'évacuation et que je le priais de se hâter de renforcer la garnison par l'envoi de troupes d'infanterie.

Cependant, les événements commençaient à se développer plus vite que je ne l'aurais cru. Les troupes austro-allemandes qui exerçaient leur pression sur les restes de notre III<sup>e</sup> armée et sur les formations voisines du front sud-ouest, s'avançaient déjà sur Lublin avec l'intention évidente de prendre à revers Ivangorod, mais étaient contenues par nos positions Kasimirj-Krasnostav. Les troupes de la IV<sup>e</sup> armée avaient occupé la position Radom—Ilja—Anopol; plus au nord, était disposée la II<sup>e</sup> armée qui occupait la position Radom—Groicé, dont une partie des ouvrages fortifiés avaient été détruits dès le mois précédent sur l'ordre du général Roussky. J'avais toujours la certitude que cette situation durerait au moins quelques semaines, mais à peine s'écoulèrent quelques jours, que je reçus du général Evert une dépêche m'annonçant l'abandon des positions par la IV<sup>e</sup> armée dont une partie des troupes se dirigeait sur les positions avancées d'Ivangorod et les autres au

nord de celle-ci. En calculant que 50 km seulement séparaient la position Radom—Ilja des avancées d'Ivangorod, je me rendais compte que les troupes de la IV<sup>e</sup> armée seraient aux abords de celles-ci dans deux ou trois jours et que, si les avancées étaient évacuées avec la même rapidité, l'adversaire se dirigerait droit sur la forteresse qui, en dépit de mes demandes réitérées, demeurerait toujours dépourvue de garnison. Pour ces raisons, je répondis au général Evert par une dépêche lui réclamant l'envoi immédiat de la garnison et le prévenant que le défaut d'infanterie pouvait aisément conduire à une catastrophe. Mais, ni ce jour ni le lendemain je ne reçus de réponse et pourtant la retraite des corps des généraux Mrosovsky et Klembovsky destinés à la défense des avancées s'accroissait de plus en plus et dans la soirée du lendemain ils se trouvaient déjà aux abords de celles-ci. Personnellement je n'étais pas trop préoccupé par cette situation, car, ayant moi-même préparé cette position, je me rendais bien compte de ses formidables capacités de résistance. J'étais convaincu que sur cette position la résistance pouvait durer presque indéfiniment, mais l'évacuation rapide de la position d'Ilja, pareillement bien fortifiée, me faisait redouter que les avancées d'Ivangorod ne seraient pas défendues aussi longtemps qu'elles auraient pu l'être dans d'autres circonstances. Dans tous les cas, j'estimais que nos troupes n'abandonneraient pas cette position avant deux ou trois semaines.

Malgré cela je décidai de me rendre sans retard auprès du général Evert et d'insister sur l'envoi immédiat de la garnison. En même temps j'ordonnai l'aménagement sans délai de batteries pour l'artillerie de forteresse, ce qui n'avait pas été fait auparavant, afin de dissimuler leur emplacement à l'ennemi, ainsi que l'installation de mitrailleuses et de pièces d'artillerie à tir rapide le long de la principale ligne de défense de la rive gauche.

En plus je prescrivis le transport immédiat sur la rive gauche des 23<sup>e</sup> et 32<sup>e</sup> brigades territoriales qui étaient occupées aux travaux sur la rive droite ; désormais elles occupèrent : la 23<sup>e</sup>, le secteur allant de la Vistule jusqu'à Bankovetz, et la 32<sup>e</sup> celui allant à la droite de Bankovetz jusqu'au fleuve.

Le 7 juillet, vers 3 heures, je me rendis en automobile à Radin auprès du général Evert, commandant en chef de la IV<sup>e</sup> armée.

Les débuts de mes relations avec le général Evert remontaient à l'époque de ma nomination au poste de gouverneur d'Ivangorod, au mois d'août 1914, lors d'une visite inopinée qu'il fit à la forteresse. Il était très grand, avec une expression de visage énergique et presque dure et portait une barbe noire en éventail. Dans sa jeunesse il avait été aide de camp du maréchal Gourko lorsque celui-ci remplissait les fonctions de général gouverneur de Varsovie. Le général Evert avait participé à la guerre russo-japonaise et avait ensuite occupé les postes de commandant des troupes de la circonscription d'Irkoutsk et de chef d'état-major général. Son aspect donnait l'impression d'une très grande énergie, mais en réalité il n'en était pas ainsi. Je ne puis dire qu'il était indécis, mais, pendant toute la durée de son commandement de la IV<sup>e</sup> armée, il fit preuve d'une très grande circonspection et ne se décida jamais à une action qui, bien conduite, aurait abouti à un succès retentissant ou à un gros échec, dans le cas contraire. Il me dit un jour : « Jamais mon armée n'a eu un gros succès, mais jamais non plus elle n'a subi de sérieux revers. » Personnellement je considère une prudence aussi exagérée comme un défaut militaire chez un chef, car dans de nombreuses occasions, par un coup décisif il aurait pu porter un tort incalculable à l'ennemi, mais il demeurait immobile, prenait toutes les mesures possibles pour repousser une offensive adverse, perdait du temps, donnant à l'ennemi

toute liberté de manœuvre, et laissait définitivement échapper une précieuse occasion.

L'autre trait de son caractère était marqué par sa partialité pour les officiers d'état-major. Ayant appartenu lui-même à ce corps, il donnait aux officiers d'état-major une préférence marquée et souvent parfaitement injustifiée.

Pourtant ces apparences sévères cachaient un bon cœur.

J'arrivai à Radin vers 4 heures ; à l'état-major, m'attendait une surprise fort désagréable qui me porta un rude coup. Dès les premiers mots le général Evert m'annonça que les corps des généraux Mrosovsky et Klembovsky, qui devaient, d'après mes calculs, résister plusieurs semaines sur les avancées d'Ivangorod, les avaient déjà abandonnées et étaient en pleine retraite.

Comment avait-il pu arriver que fussent abandonnées presque sans combat des positions dont la mise en état avait demandé plusieurs mois de travail, qui étaient munies contre les assauts des moyens défensifs les plus puissants, qui avaient été aménagées en vue d'une résistance de plusieurs mois ?

Même en tenant compte de la pénurie de munitions pour l'artillerie de campagne qui occupait ces positions, il était indispensable pour l'ennemi de disposer d'un laps de temps considérable afin de réunir une artillerie et des munitions suffisantes pour balayer les ouvrages par le tir seul et pour forcer les occupants à la retraite sans recourir aux assauts ! Je me rendais parfaitement compte que l'évacuation avait été opérée pour une autre raison que celle du défaut de munitions.

En effet, la vraie raison était celle que j'avais prévue et appréhendée, dont j'avais entretenu le général Ivanoff dès le début des travaux défensifs. A cette époque j'avais envoyé au général Ivanoff un rapport dans lequel j'insistais pour que la défense de ces positions fût confiée

à la garnison d'Ivangorod comme seule ayant eu assez de temps pour en bien connaître les particularités tactiques. Je demandai aussi à être placé à la tête de la défense, car je l'avais conçue selon un plan ordonné et élaboré d'après mes pensées personnelles, minutieusement réglé et scruté dans ses moindres détails. Je puis affirmer avec certitude que ces positions ne comprenaient pas un ouvrage superflu ou inutile, que chaque fortification, tranchée ou mine, chaque pièce à tir rapide, avait sa destination propre et ses qualités spéciales que seul j'étais en mesure de connaître et qui étaient peu compréhensibles pour le chef, nommé au dernier moment. J'avais disposé les ouvrages de ces positions de telle façon que la perte de l'un d'eux et même de tout un secteur ne pouvait aboutir à la rupture de notre front puisque la disposition des autres lignes fortifiées rendait aisé le rétablissement de la cohésion et nous permettait de chasser immédiatement l'ennemi de la partie des ouvrages qu'il aurait occupée. Ici la fortification n'était pas réduite à un rôle subalterne ou à une fonction de soutien, mais représentait un moyen aussi efficace que le fusil ou le canon. Mais, pour cela, il fallait utiliser tout ce qui avait été conçu au moment de la création de la position, il fallait que le chef de la défense ne se bornât pas à une connaissance superficielle des ouvrages défensifs afin de se rendre compte s'ils comportaient des blindages suffisamment épais, desembrasures et un système de réseaux de fil de fer important, mais qu'il possédât parfaitement le plan même en vue duquel tous ces ouvrages avaient été construits. Malheureusement le général Ivanoff ne m'avait pas compris et ma proposition fut déclinée. Et c'est à présent que les résultats s'en faisaient sentir : les positions recevaient comme occupants des troupes ignorant totalement leurs particularités et qui, de plus, venaient de subir une série d'échecs.

Leur chefs se trouvaient dans la même ignorance des particularités des positions fortifiées et ne pouvaient pour cette raison ni familiariser leurs troupes avec la destination de tel ou tel ouvrage, ni les disposer d'une manière convenable. Enfin, les commandants des deux corps étaient de grade égal, n'étaient point subordonnés l'un à l'autre ; ils manquaient par conséquent de quelqu'un qui pût coordonner leurs actions, et la défense était demeurée sans chef. Il arriva même quelque chose de pire que je ne l'aurais supposé : après avoir occupé les positions dans la soirée, les troupes les abandonnèrent dès le lever du jour.

Mes mémoires poursuivent un seul but bien déterminé, celui de conserver pour l'Histoire tout ce dont j'avais été témoin ou acteur ou cours de la guerre. Je n'ai nullement l'intention de critiquer, et encore moins d'accuser quiconque ; aussi, lorsqu'il m'arrive de décrire nos revers, n'en parle-je que le cœur serré, mais je ne me reconnais pas le droit de cacher des fautes, qu'elles aient été miennes ou celles d'autrui. Aussi, si je m'attarde sur les détails de cet épisode, c'est parce qu'il démontre avec une saisissante clarté quel esprit superficiel guidait nos chefs supérieurs dans la solution des problèmes touchant l'emploi des positions fortifiées et leur défense. Il arrivait très souvent que ces positions couvraient des milliers de kilomètres et étaient abandonnées dès l'approche des troupes auxquelles elles avaient été destinées, et cela fréquemment sans combat.

Que de travail, de matériel, d'argent dépensés en pure perte ! Quel coup porté à la confiance des troupes en la puissance de la fortification !

Généralement c'était l'état-major du front ou bien celui de l'armée qui, se basant sur ses propres considérations stratégiques, « commandait » d'établir une position fortifiée sur le lieu où il comptait opposer la résistance « de telle ville à telle autre ». L'aménagement ultérieur de

la position au point de vue tactique ne dépendait plus que de la bonne volonté et du degré d'application de l'ingénieur constructeur. Ni le commandant d'armée, ni ceux des corps, ni les commandants des divisions ne prenaient d'ordinaire aucune part à ces travaux. Il arrivait ainsi que le constructeur ignorait tout du plan défensif adopté par le commandant du corps pour résister sur la position donnée, comme celui-ci n'avait aucune idée, avant l'arrivée de ses troupes sur la position, de tous les travaux qui lui avaient été préparés. La fortification n'était considérée que comme un moyen d'abriter le tirailleur et de diminuer les pertes et c'est à cela uniquement que se réduisait son emploi. Je ne connais pas un seul cas où l'art de l'ingénieur eût été utilisé selon sa vraie destination, c'est-à-dire pour remplacer en une certaine mesure la force vive, pour faciliter la reprise de l'offensive, pour soutenir tel ou tel secteur du front. Celui-ci finit par se transformer en une mince ligne continue et toute faculté de manœuvre finit par disparaître.

Seul, dans son projet d'établissement de la position Radom—Groice, le général Alexeieff avait apprécié à sa juste valeur le rôle de la fortification ; celle-ci permettait de couvrir la Vistule avec des forces réduites, deux points d'appui (Ivangorod et Varsovie), indépendants et séparés de la position fortifiée en assurant les flancs, les intervalles entre ceux-ci et les deux points d'appui laissant à de fortes réserves toute liberté de manœuvre.

Si dans leurs conceptions stratégiques nos chefs ne se rendaient nullement compte du véritable rôle des fortifications, les exécuteurs de leurs plans — les commandants de corps d'armée et les divisions — en ignoraient totalement la signification tactique. Ils connaissaient peut-être la tactique de leurs troupes telle qu'elle se pratiquait avant la guerre, sûrement ils reconnaissaient le mérite de la fortification comme moyen de diminuer les pertes en combattants, mais l'idée de la combinaison

nécessaire entre la fortification et la tactique modernes était longtemps restée étrangère à la plupart d'entre eux. Le célèbre adage de Vauban : « Plus de terre, moins de sang », était interprété tout autrement qu'il ne l'aurait fallu à notre époque. L'évolution considérable qui s'opérait dans le domaine de la fortification de campagne demeurait inaperçue et incomprise.

Quelques jours plus tard, lorsqu'il m'arriva de prendre contact avec les troupes du général Mrosovsky, j'appris les détails de l'abandon des positions avancées.

Opérant leur retraite d'Ilja, ces troupes occupèrent les positions selon les ordres du général commandant l'armée : le XVI<sup>e</sup> corps se développa depuis Kosenitz jusqu'à Politchno, et celui des grenadiers, plus au sud, de Politchno à Yanov. Le choix des emplacements des troupes de chaque corps incombait aux commandants de ceux-ci. Le général Klembovsky, commandant du XVI<sup>e</sup> corps, vint quelques jours auparavant visiter personnellement la position qui lui avait été assignée ; quant au général Mrosovsky, commandant le corps des grenadiers, il s'abstint de venir en personne et dépêcha dans ce but l'inspecteur de l'artillerie de son corps, c'est-à-dire quelqu'un n'ayant aucune espèce de rapport avec le problème de la distribution des troupes sur les positions. C'est ainsi que les particularités des positions que désormais il devait défendre lui restaient complètement inconnues ; il se trouvait donc dans l'impossibilité d'utiliser tout ce qui avait été préparé pour soutenir ses troupes. Il n'y avait rien de commun entre la position et ses occupants ; les faits ne tardèrent pas à mettre en évidence tout ce qu'avait de fâcheux cette complète séparation entre les éléments de la défense. Afin de rendre plus clair le récit des événements je suis obligé de donner une explication que voici.

Au mois de mai, au moment de l'achèvement de cette position, j'avais nommé une commission spéciale com-

posée des chefs de toutes les sections combattantes, du chef d'état-major et de ceux de l'artillerie de forteresse et du génie, chargée de l'examen détaillé des ouvrages. Mise par moi au courant du plan de résistance en vue duquel la position avait été aménagée, la Commission fut chargée d'examiner à quel point les ouvrages érigés correspondaient au plan établi, ce qu'il y avait à modifier ou à compléter. La Commission reconnut la parfaite concordance des ouvrages et du plan, mais au cours de l'examen minutieux de chacun des ouvrages, pris à part, elle constata l'insuffisance du rayon d'action de certaines tranchées à la gauche du village de Loutchinoff, insuffisance susceptible de permettre à l'adversaire l'approche de ces tranchées. Ayant pris connaissance du rapport présenté par la Commission d'examen, je me rendis sur place et ne tardai pas à reconnaître le bien-fondé de cette critique. Il apparut que dans le voisinage immédiat de cet ouvrage se trouvaient deux ravins non seulement soustraits au feu de l'ouvrage, mais à peu près invisibles pour les occupants de celui-ci. J'invitai alors le constructeur de ce secteur à édifier en avant de cet ouvrage une lunette dont les flancs fussent en mesure de tirer efficacement contre les deux ravins et dont l'intérieur pût lui-même être soumis au feu de l'ouvrage disposé en recul.

Ainsi fut fait.

Mais, lorsque les troupes vinrent occuper les positions, cette circonstance resta inconnue aussi bien au chef du corps qu'au commandant de la division, voire au colonel du régiment. Aucune section spéciale ne fut donc chargée d'occuper la lunette dont la destination ne fut point comprise. Seul le commandant d'une compagnie en saisit l'importance et la fit occuper par quelques hommes ; profitant de cette insuffisance l'ennemi s'approcha de la lunette sans être remarqué, l'occupa et, s'étant ainsi glissé jusqu'à la ligne principale, la rompit au point du jour.

A lui seul cet échec n'avait pas d'importance décisive et pouvait être aisément réparé, les ouvrages en recul et des deux côtés du point de rupture permettant un prompt rétablissement de la continuité de notre front, mais on n'en tira aucun profit et, abandonnant les secteurs voisins, le corps entier se mit à battre en retraite, ce qui amena le XVI<sup>e</sup> corps, lui aussi, à quitter ses positions. J'ignore les raisons qui ont empêché, en vue de rétablir la cohésion, l'utilisation des ouvrages en recul, ainsi que celle des fortifications adjacentes. Il se peut que ce fut l'insuffisance numérique des troupes, ou bien la grande lassitude de celles-ci. Tout est possible. Toujours est-il que, dans cette affaire, la conduite de nos principaux chefs fut marquée de la plus grande légèreté et faillit aboutir à une véritable catastrophe, car à l'arrière des grenadiers était une place forte renfermant une artillerie puissante et des stocks énormes, mais dépourvues de garnison, tandis que le XVI<sup>e</sup> corps était acculé à la Vistule ne possédant en cet endroit pas un seul pont. Que serait-il arrivé, si l'ennemi avait fait preuve d'une plus grande énergie dans sa poursuite ?

Telles étaient les pensées qui travaillaient mon esprit au moment où le général Evert m'avait annoncé l'abandon de la position de Janov-Kosenitzky et que je lui communiquai sur l'heure afin de le placer en face de la situation créée à la forteresse par le non-envoi de la garnison en temps opportun. Il me répondit qu'il donnerait immédiatement l'ordre à quatre régiments de grenadiers ainsi qu'à deux régiments du XVI<sup>e</sup> corps de diriger leur retraite sur Ivangorod et de former ainsi sa garnison ; au restant du corps des grenadiers, d'occuper la rive droite de la Vistule, à gauche de Golomb ; enfin, aux éléments du corps Klembovsky, de se disposer sur la rive droite, au nord d'Ivangorod, et de garder cette partie de la Vistule.

Vers 5 heures, je rentrai à Ivangorod, où déjà la canon-

nade se faisait distinctement entendre. Une nouvelle période de combat s'ouvrait pour la forteresse.

## CHAPITRE IX

La situation de la place dépourvue de garnison. — L'approche de l'armée austro-allemande du 8 juillet 1915. — L'ouverture des opérations de tir. — L'épisode du général Mrosowsky. — Les inquiétudes dans la nuit du 9 juillet. — L'arrivée de la garnison d'infanterie. — Le premier bombardement et la première attaque. — La perte et la reprise de l'ouvrage près du village Vulka-Bakhinska.

C'est ainsi que dix mois après l'échec de ses précédentes attaques l'ennemi faisait de nouveau son apparition devant Ivangorod. Dans quel état retrouverait-il la forteresse? Qu'avait-il été accompli en vue d'en accroître et d'en développer les capacités de résistance? Le temps écoulé avait-il été utilisé à profit, ou bien perdu en vain?

Malgré la réponse déjà donnée à ces questions par ce qui précède, il est intéressant de comparer les états respectifs de la place en septembre 1914 et en juillet 1915.

Quant aux ouvrages fortifiés, en septembre 1914, ceux d'Ivangorod se réduisaient à la principale ligne défensive sous l'aspect d'un demi-cercle sur la rive gauche de la Vistule. Elle se composait de tranchées pour tirailleurs creusées à une distance de 7 ou 7,500 km de la citadelle dans un terrain bas et marécageux, par conséquent peu profondes et dépourvues de sûrs abris pour leurs défenseurs. En avant avaient été disposés quelques barrages improvisés, notamment des inondations artificielles et une rangée de réseaux de fil de fer. A l'arrière de cette principale ligne de défense se trouvait la ligne circulaire des anciens forts encerclant la citadelle sur les deux rives de la Vistule. Comme artillerie, la

forteresse comptait une centaine de bouches à feu. La garnison se composait de deux brigades de l'active et deux brigades territoriales.

En juillet 1915 les fortifications d'Ivangorod étaient tout autres, car, en plus des travaux défensifs de l'année précédente qui, à présent, formaient la deuxième et la troisième ligne, il existait la nouvelle ligne principale de défense encerclant la forteresse sur les deux rives et ayant un rayon de 12 à 14 km sur la rive gauche et de 10 km sur la rive droite. Les principales fortifications formaient des groupes séparés, occupaient les hauteurs dominantes et étaient intimement liées entre elles; chaque groupe se composait :

1° De profondes tranchées pour tirailleurs, puissamment pourvues de tout ce qui pouvait répondre aux récentes exigences de la guerre et très bien masquées;

2° De très puissants barrages sous forme de réseaux de fil de fer intensément développés (par endroit jusqu'à cinq ou six rangées, c'est-à-dire jusqu'à 40 m d'épaisseur), de fougasses, de mines et, parfois, de profonds et larges canaux remplis d'eau, d'inondations et de marécages artificiels;

3° D'abris cuirassés et bétonnés garantissant les occupants contre l'action des obus de tout calibre jusqu'à 305 mm.

C'est ainsi que, sur la rive gauche, la ligne principale de défense était formée de trois groupes : celui de Gnévachoff qui englobait le village et le bois de ce nom et représentait le flanc gauche de l'ensemble du système défensif; celui de Bankovetz qui en occupait le centre, et celui de Mosolitzzy qui, sur la droite, englobait le village de ce nom. L'intervalle de 1,500 km entre la Vistule et le groupe Gnévachoff était défendu par une ligne de tranchées creusées dans la haute et épaisse digue reliant ce village à la Vistule. Immédiatement en avant de cette digue avait été creusé un profond canal rempli d'eau et

dont le fond était garni de réseaux de fil de fer ; tout le terrain en avant du canal avait été transformé en marais artificiel au moyen d'inondations habilement tendues. Il est à remarquer que certains ouvrages du groupe de Gnévachoff n'étaient pas encore entièrement achevés au moment de l'approche de l'ennemi. L'intervalle entre ce groupe et le groupe central, long de 2,500 à 3 km, était défendu par une puissante ligne de tranchées et de fortifications de campagne disposées en profondeur sur trois rangs et comportant, à l'arrière de la troisième tranchée, des abris bétonnés. Ceux-ci, autant que les tranchées, étaient si bien masqués qu'ils échappaient au regard, à la distance même la plus rapprochée. En avant avaient été tendues des inondations et disposés des réseaux de fil de fer. Plus à droite, depuis le village de ce nom jusqu'au village de Slowike-Nowo, était le groupe de Bankovetz, le plus puissant de tous ; ses tranchées, ainsi que ses autres ouvrages, *couraient le long de la lisière des bois* <sup>(1)</sup>, et avaient leurs abris indestructibles dans le bois même, ce qui les rendait absolument invisibles ; quant aux obstacles, ils consistaient en réseaux de fils de fer ainsi qu'en entassements de troncs d'arbres. Le flanc gauche de cet ouvrage était en plus renforcé par un profond ravin large de plus de 8 m et dont le fond était garni de fils de fer ainsi que par un cours d'eau barré. Enfin, sur le flanc droit, tout près de la Vistule, était le groupe de Mosolitz. Étant impraticable et bien défendu par les flancs des deux groupes, l'intervalle entre celui de Mosolitz et celui de Bankovetz avait été transformé en marécage au moyen d'inondations appropriées et demeurait sans fortifications frontales.

Les fortifications de la rive droite étaient également

---

(1) Les déboisements effectués en avant de la position sont indiqués sur la carte (pl. II) par des hachures.

composées de groupes séparés. En descendant du nord, c'est-à-dire du groupe qui était en liaison avec celui de Mosolitz, c'étaient : le groupe de Stenjiza, le groupe près du village de Brjesine, celui des hauteurs de Krasnoglinni, celui de Vymyslow, de Bobrovniki et de Golomb.

Aussi bien entre eux qu'avec le centre du camp retranché, tous ces groupes étaient réunis par des voies ferrées et par des routes, ce qui facilitait le déplacement rapide des réserves et des armes, ainsi que l'accès des approvisionnements de toute nature. C'est ainsi que, sur la rive gauche, du passage à niveau au kilomètre 13 de la voie ferrée d'Ivangorod—Radom <sup>(1)</sup> avaient été construits deux embranchements à voie normale : un à gauche jusqu'au bois de Gnévachoff, l'autre à droite jusqu'au village de Kosenitz. En outre, depuis la tête de pont fortifié « Prince Gortchakoff » qui se trouvait au centre de la place avaient été posées trois voies ferrées de campagne, chacune aboutissant à l'un des trois principaux groupes d'ouvrages fortifiés et dans l'intérieur de chaque groupe des embranchements desservant chaque batterie lourde ; enfin, chaque groupe était réuni à la forteresse par une chaussée indépendante et ces trois rayons étaient liés entre eux par deux routes circulaires, l'une à l'arrière de la nouvelle ligne principale, l'autre derrière la deuxième ligne.

Pour terminer la description des ouvrages d'Ivangorod il est nécessaire d'expliquer ce que représentaient les groupes fortifiés. Chacun d'eux formait au fond une seule énorme fortification épousant les lignes maîtresses du terrain qu'il couvrait. En sa qualité d'ouvrage avancé indépendant, chaque groupe avait sa courtine, ses flancs et sa gorge, dont les ouvrages étaient orientés non pas à l'arrière, mais représentaient plutôt une dernière ligne de tranchées, entre laquelle et la face étaient disposées

---

(1) C'était le centre du groupe.

encore d'autres lignes ou bien des fortifications isolées. Partout était appliquée la conception selon laquelle la perte de la courtine ne devait pas entraîner l'évacuation de groupe entier; au contraire, la distribution intérieure de celui-ci permettait une défense opiniâtre et méthodique de toutes les rangées jusqu'à la dernière de la gorge.

Couvertes par le groupe, en partie à l'arrière, en partie sur les flancs, étaient établies des caponnières isolées pour les pièces à longue portée entièrement inattaquables de front et destinées à soutenir les groupes voisins, à droite et à gauche. Afin d'offrir à la garnison toute possibilité de résistance opiniâtre, chaque groupe était muni de nombreux abris bétonnés disposés aussi bien à l'intérieur du groupe que dans les tranchées de première ligne.

L'armement de la forteresse en artillerie représentait en juillet 1915 plus du triple de celui de septembre 1914, car nous avons réussi à compléter l'ancien armement par plusieurs dizaines de pièces découvertes par moi dans les dépôts de Dwinsk et de Kieff; en plus nous avaient été envoyés des canons de Nowo-Georgievsk, de Brest-Litowsk et de Kovno; enfin, vers la fin juin était arrivée de Brest-Litowsk la deuxième brigade de siège du colonel Loukianoff composée de plus de cent vingt canons. La place, grâce au régiment des fusiliers marins du général Masoureff, réussit elle-même à apprêter plus de cent canons à tir rapide de 47 mm, dont la plupart avaient été fournis aux armées du front et dont nous n'avions gardé que moins de la moitié. Le nombre total des bouches à feu de tout calibre s'élevait à cinq cents. Je ne me souviens plus du nombre total des mitrailleuses, mais certainement il n'était pas inférieur à deux cents. Ce n'était pas trop, théoriquement, pour une place de la dimension d'Ivangorod, mais, c'était suffisant. Suffisante était aussi la quantité de munitions pour l'artillerie lourde et celle de campagne.

Les autres approvisionnements avaient été accumulés pour un siège complet de six mois en comptant la garnison à deux corps d'armée et à six bataillons de l'artillerie de forteresse.

En plus de tout ce qui avait été fait sous le rapport de la fortification, de l'armement et de l'approvisionnement de toute nature, il importe de mentionner encore la formation de nouvelles sections accomplie au cours de ces dix mois.

C'est ainsi que de deux bataillons et demi que comptait au début l'artillerie de forteresse, celle-ci était montée à cinq bataillons, c'est-à-dire qu'elle avait doublé; la compagnie des sapeurs de forteresse se développa en un régiment de la même arme à quatre bataillons; le bataillon des fusiliers marins se transforma en un régiment à destination spéciale à quatre bataillons également; la compagnie de télégraphistes en un bataillon à quatre compagnies, enfin, les deux compagnies d'aérostation furent augmentées d'une nouvelle compagnie et rattachées à six postes d'observation aérienne.

Ainsi, l'on se rend compte, qu'en ce qui concerne la fortification, l'armement, l'approvisionnement et les services techniques, la puissance de la forteresse avait plus que doublé et que, si l'absence d'importants ouvrages permanents ne permettait pas de considérer Ivangorod comme une forteresse dans le sens littéral du mot, ce défaut était compensé par la profondeur et l'élasticité des positions fortifiées, par leur excellente adaptation aux particularités du terrain et par le développement des voies ferrées et autres communications.

Tout cela donnait la certitude que, même bloquée de toute part, Ivangorod eût offert une résistance prolongée si mes instantes prières tendant à l'envoi en temps utile d'une garnison d'infanterie avaient obtenu satisfaction et si j'avais disposé d'un laps de temps suffisant pour faire subir à la nouvelle garnison l'en-

traînement auquel avait été soumise celle de l'an dernier.

Hélas, cette fois-ci, non seulement la garnison ne m'avait pas été fournie d'avance, mais le 7 juillet, au moment où l'ennemi marchait droit sur la forteresse et n'en était plus qu'à 8 ou 10 km, la place restait encore dépourvue de garnison.

Le 7 et le 8 juillet la situation de la forteresse était des plus critiques! Ne pouvant guère prévoir la tournure que prendrait la retraite des corps Mrosowsky et Klembowski, je ne pouvais compter que sur ce que j'avais sous la main pour arrêter l'ennemi devant la forteresse, ne fût-ce que pour quelques heures. Dans ce but, j'ordonnai à la 84<sup>e</sup> brigade territoriale, qui était occupée aux travaux sur la rive droite, de détacher deux bataillons pour la défense de Golomb et de Stenjiza, ainsi que pour soutenir l'artillerie qui s'y trouvait (sur la rive droite), et de transférer en toute hâte les deux autres bataillons sur la rive gauche afin d'y former la réserve. Les artilleurs étaient occupés à la mise en place de l'artillerie lourde et de celle à tir rapide et firent preuve d'un tel acharnement au travail que dans la soirée du 8 juillet étaient déjà en place toutes les pièces à tir rapide et la plupart des canons lourds, circonstance qui, au fond, sauva la forteresse.

Tous les sapeurs étaient au travail. Vers la nuit du 8 juillet, j'avais réussi à concentrer sur la rive gauche : un bataillon de fusiliers marins munis de leurs canons de 47 mm et distribués entre les trois principaux groupes fortifiés, la 23<sup>e</sup> brigade et six bataillons de la 32<sup>e</sup> brigade territoriale.

Heureusement, le corps de grenadiers et le 16<sup>e</sup> corps s'étaient cramponnés aux positions disposées à 2 km à l'arrière de celles qu'ils avaient abandonnées et ne reculaient qu'en opposant une résistance acharnée afin de permettre à leurs pontonniers de jeter des ponts : pour

les grenadiers, entre Golomb et Nowo—Alexandrie, pour le 16<sup>e</sup> corps, au nord de Pavlovitzky. C'est ainsi que fut gagnée une journée. Dans la matinée du 8, avaient passé de la rive droite sur la rive gauche deux bataillons de la 23<sup>e</sup> brigade et autant de la 84<sup>e</sup>.

Le 8 juillet, à 2 heures de l'après-midi, une dépêche du général Evert m'annonça son ordre de rattacher immédiatement à la garnison d'Ivangorod les régiments Iekaterinoslavsky, Rostovsky, Pernwosky, du corps de grenadiers et les régiments Karsky et Aslandousky du 16<sup>e</sup> corps, ordre envoyé également aux commandants des corps respectifs.

On m'envoyait donc un régiment de moins que ce qui m'avait été promis la veille, mais, espérant voir arriver les régiments en bon état, j'en étais malgré tout satisfait (1). Hélas, je fus déçu dans cet espoir. Vers 3 heures, la canonnade s'intensifia sensiblement dans le secteur du corps de grenadiers et j'appris d'un rapport que les éléments de ce corps n'étaient plus qu'à 1,5 km des ouvrages. Cependant, les régiments désignés pour renforcer la garnison n'arrivaient pas.

Inquiet de la manière dont allaient se dérouler les événements, je me rendis en compagnie de mon aide de camp, au groupe de Gnévachoff, après m'avoir fait remplacer par mon chef d'état-major. Arrivé dans le village de Gnévachoff, je remarquai un détachement fort d'un bataillon qui se trouvait déjà dans la zone fortifiée. Ayant appelé un officier je lui demandai quel était ce détachement. Il me répondit que c'était le régiment Rostovsky.

Étant convaincu, d'après la dépêche du général Evert, que ce régiment avait pénétré dans la forteresse selon les ordres reçus, j'ordonnai immédiatement au colonel

---

(1) Pour établir une liaison immédiate avec le corps de grenadiers je dépêchai un officier de mon état-major à l'état-major du corps.

du régiment d'occuper un secteur du groupe de Gnévachoff afin de barrer la route conduisant à la forteresse. Le régiment ne comptait plus que 700 hommes las, fatigués, n'ayant rien mangé de la journée. Je téléphonai à l'intendant de la place d'envoyer de suite du pain, de la graisse et des conserves pour ces soldats. Leur ayant personnellement fait occuper la position et quelque peu tranquilisé sur le sort immédiat de ce secteur, je continuai ma course le long de la ligne fortifiée en me dirigeant vers la droite, dans le bois de Gnévachoff. Ici je constatai l'absence de toute troupe d'infanterie. Je fis le tour de toutes les batteries à tir rapide et donnai l'ordre à leur chef d'ouvrir le feu dès l'apparition de l'ennemi, sans attendre les ordres supérieurs et de tirer sans ménager les munitions. De là, j'allai visiter la première ligne des tranchées occupant l'intervalle entre le groupe de Gnévachoff et celui de Bankovetz et défendues par un bataillon de la 23<sup>e</sup> brigade territoriale. Celle-ci était armée de fusils japonais mais ne disposait que de quatre-vingt-dix cartouches par tirailleur, c'est-à-dire d'une quantité à peine suffisante pour quelques heures de tir. Ayant fait venir le commandant de cette brigade, je le nommai chef de tout le secteur depuis la Vistule jusqu'à Bankovetz et lui ordonnai de désigner deux bataillons pour la défense du bois de Gnévachoff, deux autres pour la défense de l'intervalle sur sa droite, et de tenir encore deux bataillons en réserve. Je lui prescrivis encore de disposer des avant-postes dès la tombée de la nuit, mais, vu le nombre réduit d'hommes disponibles, je lui conseillai de les installer entre les tranchées et les réseaux de fils de fer et de se borner à n'envoyer en avant que quelques patrouilles le long des routes. En même temps, j'envoyai encore deux officiers pour indiquer les routes que devraient emprunter les détachements destinés à former la garnison et pénétrer, à ce titre, dans la forteresse.

Vers 7 heures, j'étais de retour à l'état-major de la place. Ici m'attendait une nouvelle qui de nouveau plaçait la forteresse dans une situation catastrophale. Voici ce qui s'était passé : ayant appris que sans son autorisation préalable, j'avais fait occuper la position fortifiée par le régiment Rostovsky, le général commandant le corps des grenadiers ordonna au chef de la division de faire quitter la position à ce régiment et de le placer en réserve. C'est ainsi qu'était de nouveau ouverte la voie d'accès à la forteresse. Alors je demandai à parler par téléphone au général Evert, le prévins que, dans ces conditions, j'estimais inévitable la chute de la place dans quelques heures et lui fis comprendre que la situation ne pouvait être sauvée que par la mise immédiate à ma disposition des régiments désignés par lui à cet effet. Mes paroles ont dû l'impressionner, car, à 8 heures le régiment Rostovsky réoccupait la position. La nuit était tombée. Le ciel était couvert d'épais nuages. Partout régnait une obscurité profonde et bientôt il se mit à pleuvoir. Dans ces conditions, il était presque impossible aux troupes désignées pour former la garnison de trouver le chemin de la forteresse tout enveloppée de réseaux de fils de fer. La situation de ces malheureux détachements devenait vraiment désespérée, en face de l'ennemi qui s'avavançait, en arrière des réseaux de fil de fer et des inondations dont les passages en pleine obscurité étaient absolument invisibles. Afin de leur venir en aide je prescrivis à tous les officiers de l'état-major disponibles ainsi qu'à ceux du génie, bien familiarisés avec le plan de la distribution des barrages et du terrain au delà, de se rendre en avant, de se porter à la rencontre des troupes destinées à la garnison, de les guider à travers les obstacles et de les distribuer entre les secteurs assignés.

A 9 heures du soir, nous réussîmes à découvrir le régiment Pernwosky. A 10 heures était trouvé le régiment

Karsky, mais les régiments Iekaterinoslavsky et Aslandouzsky demeuraient introuvables. Enfin, vers 11 heures du soir, nous apprîmes, qu'étant arrivé jusqu'au réseau barrant l'intervalle entre Bankovetz et le bois de Gnévachoff, le régiment Iekaterinoslavsky n'avait pas réussi à découvrir les passages et que, fatigués, les hommes s'étaient couchés en avant des barrages. C'est là, en effet, qu'ils furent trouvés. Vers minuit, les postes avancés signalèrent l'approche de l'ennemi qui se dirigeait vers le barrage de l'intervalle et commençait à en couper les fils de fer. J'ordonnai au chef de ce secteur de retirer les postes avancés et d'ouvrir un feu de salve de mousqueterie et de pièces à tir rapide. Un petit groupe ennemi réussit malgré cela à pénétrer au delà du barrage et à occuper une tranchée avancée de ce secteur qui était restée sans défenseurs par suite de notre pénurie en hommes. Bientôt après, nous réussîmes à chasser les ennemis de cette tranchée. Vers 2 à 3 heures du matin, ils commencèrent à battre en retraite et s'établirent à 2 ou 3 km en avant de la ligne de défense. Au lever du jour, un autre parti allemand s'approcha d'un ouvrage avancé du groupe de Bankovetz et, après avoir hissé un drapeau blanc, au moyen de signes chercha à persuader la garnison de passer à lui et de se rendre. Cet ouvrage n'était tenu que par quelques servants de mitrailleuses et de pièces à tir rapide installés depuis la veille. Leur chef, un sous-officier, ne se laissa pas démonter et ordonna d'ouvrir le feu aux deux canons ainsi qu'à toutes les mitrailleuses, ce qui força les ennemis à une promptre retraite. Un détachement de cavalerie se présenta devant un autre secteur de ce groupe mais fut également rejeté. C'est ainsi que, sans trop de mal, grâce à Dieu, s'écoula la nuit qui, avec une action plus énergique de la part de l'ennemi, aurait pu nous être beaucoup plus néfaste.

Au lever du jour, les troupes nouvellement arrivées

furent distribuées entre les ouvrages selon les ordres des chefs de secteurs; c'est le général Simon que je nommai chef de toute la zone fortifiée de la rive gauche. Vers 6 heures furent montés les ballons captifs et commencèrent à arriver les rapports des observateurs nous signalant le mouvement des troupes ennemies sur tout le front. J'ordonnai alors au commandant de l'artillerie de forteresse d'ouvrir le feu le plus violent contre tous les objectifs signalés et, comme l'artillerie autrichienne n'avait pas encore été placée, l'ennemi fut forcé de rétrograder sur toute la ligne. A 7 heures du matin, le 9 juillet, il me fut signalé que le régiment Aslandouzsky venait d'être retrouvé, mais où...? Sur le terrain de la deuxième ligne de défense et du fort Vannovsky. En reculant vers la forteresse, il s'était trompé de route, s'était dirigé sur le flanc droit et, en pleine nuit, inaperçu, avait pénétré presque dans le centre de la place. Arrivé jusqu'à la deuxième ligne, il y avait bivouaqué et s'y était reposé jusqu'au matin. Bientôt j'apprenais que, s'étant également égaré, le régiment Bachkadyklarsky du 16<sup>e</sup> corps, était tombé dans le village de Brgesnitza, en avant de Mosolitz, n'avait pas poursuivi sa route en pleine nuit, l'avait passée dans le village et n'avait rejoint la forteresse que vers 8 heures du matin.

C'est un exemple des plus frappants d'une situation vraiment terrible dans laquelle peut être placée une forteresse. Vers 9 heures du matin, le régiment Bachkadyklarsky occupait les ouvrages du groupe de Bankovetz, la 32<sup>e</sup> brigade territoriale était toute concentrée dans celui de Mosolitz; quant au régiment Aslandouzsky, il formait la réserve dans la deuxième ligne. Il apparut que le régiment Iekaterinoslavsky ne comptait en tout que 350 fusils, le régiment Pernwosky près de 900, le régiment Rostovsky 700; un peu mieux partagé était le régiment Aslandouzsky qui, dans la matinée, comptait 2.200 hommes augmentés dans la journée de retar-

dataires ; le régiment Karsky était composé de 2.000 hommes, enfin, le régiment Bachkadyklarsky était à peu près au complet. C'est ainsi qu'au lieu de six régiments complets, je ne reçus en tout que près de 7.000 hommes, c'est-à-dire moins de deux régiments à effectif normal.

Cependant, après avoir mis en place leur artillerie, les Allemands et les Autrichiens ouvrirent le feu contre la forteresse en le concentrant sur la première ligne de défense et principalement sur le secteur à la gauche de Bankovetz. Notre artillerie se mit à leur répondre avec énergie, mais ne réussit pas dès ce jour à imposer silence à l'ennemi, car l'organisation de la direction du tir n'était pas entièrement achevée ; plusieurs observateurs n'avaient pas encore pris leur service et la liaison téléphonique ne donnait pas encore son plein rendement. Aussi, les ennemis réussirent-ils par leur feu à faire lâcher à une compagnie de la 23<sup>e</sup> brigade territoriale un ouvrage qu'elle occupait en avant des tranchées, dans l'intervalle entre les groupes de Bankovetz et de Gnévachoff. Vers 11 heures, commença le mouvement de l'ennemi contre tout ce secteur, depuis le village de Vysoko-Kolo jusqu'à celui de Bankovetz. A 1 heure de l'après-midi, l'adversaire était repoussé sur toute la ligne d'attaque à l'exception de l'ouvrage proche du village Vulka-Bakhinska qu'il réussit à occuper. L'ayant appris, je donnai l'ordre à plusieurs batteries d'artillerie de forteresse de prendre cet ouvrage sous leur feu, à deux batteries du groupe de Bankovetz, d'ouvrir un feu de barrage contre le terrain s'étendant entre l'ouvrage perdu et l'ennemi, enfin je prescrivis au général Simon de renforcer la compagnie qui avait reculé, de deux autres compagnies empruntées au même bataillon, et, dès la nuit venue, de reprendre l'ouvrage. A 6 heures, le général Simon le réoccupa par une contre-attaque fort réussie. Dès la tombée de la nuit, le feu cessa des deux côtés. Sitôt les

avant-postes placés, les sapeurs sous leur protection se mirent à réparer les ouvrages et à terminer l'installation des fils de fer.

## CHAPITRE X

Le deuxième jour du combat. — Les attaques contre Bankovetz et contre le groupe de Gnévachoff. — Leur insuccès. — La répartition définitive de la garnison et de l'artillerie de forteresse. — Le nouvel ordre d'évacuation de la place. — Les changements dans la composition de la garnison. — L'ordre définitif de procéder à l'évacuation. — Le dernier conseil de la défense de la place.

Le 10 juillet, dès le lever du jour, l'artillerie de l'ennemi ouvrit un feu violent contre les trois groupes de la rive gauche et, à partir de 9 heures, commencèrent les attaques de Bankovetz et du groupe de Gnévachoff. Pourtant, renforcée depuis la nuit de quelques batteries de la 2<sup>e</sup> brigade de siège, notre artillerie de forteresse intensifia son feu contre les batteries ennemies et bientôt, acquit une suprématie évidente. C'est ainsi que vers midi, un rapport signala que quelques batteries lourdes ennemies avaient été réduites au silence complet. Les attaques étaient repoussées avec succès grâce, en partie, aux excellents services que rendaient les sections indépendantes formées de pièces à tir rapide et distribuées entre les groupes, ainsi que l'artillerie lourde mobile composée d'obusiers de 150 mm spécialement désignée pour soutenir les groupes fortifiés. Mais les attaques se succédaient l'une à l'autre jusqu'à 3 heures, heure à laquelle la dernière attaque rejetée ne se renouvela plus.

Le reste de la journée, ainsi que la nuit, se passèrent dans le calme. Nous en profitâmes pour achever l'organisation de la défense dont la mise en état avait été retardée par les derniers événements.

Le soir je confirmai le dispositif général des troupes de la manière suivante :

1° Le secteur s'étendant de la Vistule jusqu'au bois de Gnévachoff inclus était confié au commandant du régiment Karsky qui avait à sa disposition les régiments Karsky, Rostovsky et Pernwosky. Son état-major était situé au hameau de Novo-Regow;

2° L'intervalle, entre le bois de Gnévachoff et les abords du groupe de Bankovetz, formait le deuxième secteur et avait pour chef le commandant de la 23<sup>e</sup> brigade territoriale. Comme garnison, quatre bataillons de cette dernière brigade renforcés du régiment Iekaterinoslavsky. État-major dans le village de Slawtchin;

3° Le troisième secteur comprenait le groupe de Bankovetz et était placé sous les ordres du commandant du régiment Bachkadyklarsky, sa garnison était composée de ce régiment et de deux bataillons de la 32<sup>e</sup> brigade territoriale, son état-major se trouvait dans un abri à l'arrière du groupe;

4° C'était le groupe de Mosolitzy qui formait le quatrième secteur commandé par le colonel Vasilief, chef du 1<sup>er</sup> bataillon; sa garnison comprenait quatre bataillons de la 32<sup>e</sup> brigade territoriale et son état-major était placé dans le village de Mosolitzy;

5° Le commandement général de ces quatre secteurs appartenait au major général Simon dont l'état-major occupait le village Kliachtorna-Volia et qui disposait, comme réserves spéciales, de deux bataillons de la 23<sup>e</sup> brigade et de deux bataillons de la 84<sup>e</sup> brigade territoriale;

6° La réserve générale de la place qui restait à ma disposition personnelle et que formait le régiment Aslandouzsky était distribuée entre les forts n<sup>o</sup> 5 et Vannowsky. Les chefs des premiers, deuxième et quatrième secteurs reçurent en plus chacun deux batteries à quatre pièces de campagne ancien modèle, qu'avait formées le com-

mandant de l'artillerie de forteresse. Le commandant du premier secteur et le général Simon disposaient encore chacun de deux batteries attelées d'obusiers de forteresse de 150 mm. Enfin, à chaque secteur étaient attachés un groupe d'officiers du génie et une compagnie de sapeurs.

Dans le courant de la nuit du 11 juillet, l'artillerie de forteresse, elle aussi, avait achevé sa distribution et reçu l'organisation suivante :

Chacun des trois groupes fortifiés était doté d'un groupe correspondant de batteries de pièces lourdes. C'est ainsi que dans celui de Gnévachoff, quatre batteries furent placées dans le bois du même nom, celui de Bankovetz reçut six batteries dont deux furent installées sur le flanc gauche avec la mission spéciale de tenir sous le feu des pièces 105 et 75 mm les abords du groupe ainsi que l'intervalle entre celui-ci et Bankovetz; enfin, le groupe de Mosolitzy comptait deux batteries.

Sous le couvert des groupes fortifiés et à leur arrière immédiat, était disposée une deuxième rangée de batteries qui servaient à renforcer la première ligne, en les armant, selon la fluctuation de la bataille, par les batteries de la réserve mobile. Enfin, encore plus près du centre de la place, dans la zone des forts permanents et sur la rive droite de la Vistule, étaient disposés plusieurs groupes de canons à longue portée, telles des pièces de 150, du poids de 200 pouds <sup>(1)</sup>. En plus, avait été conservé de l'ancien système défensif et considérablement renforcé, le groupe de Golomb spécialement chargé de soutenir celui de Gnévachoff.

Le chef de l'artillerie de forteresse disposait en outre d'une importante réserve destinée à renforcer au besoin l'artillerie fixe. En plus de nombreux postes d'obser-

---

(1) 3.276 kg, portée 13,2 km.

vation installés dans les arbres et sur les clochers afin de surveiller l'efficacité du tir, nous fîmes monter deux ballons captifs dans la ligne des forts nos 5 et 6 et un troisième dans le groupe de Golomb. Je dois constater que les unités du corps des grenadiers étaient arrivées dans la forteresse dans un état qui ne laissait que fort peu d'espoir en leur valeur combative. Mais, installées dans de bons retranchements, leur faim calmée et ayant repris leur courage à la vue de l'heureux rejet des attaques ennemies des 9 et 10 juillet, s'étant aussi rendu compte du puissant concours que leur prêtait l'artillerie de la place qu'ils n'avaient pu jusqu'alors apprécier, elles revinrent à eux, s'animèrent et exprimèrent le désir de rester dans la forteresse autant de temps qu'il le faudrait.

A peine avais-je eu le temps d'ébaucher l'œuvre de défense que survinrent de nouveaux changements. Dès le 9 juillet, de la part du général commandant l'armée, était arrivé de nouveau le général Grichinsky porteur d'un ordre écrit m'ordonnant de procéder à l'évacuation de la place et au renvoi dans leur corps des régiments de grenadiers qui seraient remplacés par le régiment Avarsky du 16<sup>e</sup> corps et par la 24<sup>e</sup> brigade territoriale. Je répondis qu'il était impossible de procéder à la fois à l'organisation de la résistance et à l'évacuation et, quant aux régiments de grenadiers, que je ne pourrai les retirer des positions que lorsque leurs remplaçants seront arrivés dans la forteresse. Le 10 juillet, je reçus un télégramme du général Janouchkévitich, chef d'état-major du généralissime, transmettant les remerciements du généralissime aux troupes pour le rejet de l'assaut du 9 juillet et m'annonçant l'octroi par le Grand-Duc de douze médailles de Saint-Georges au bataillon territorial qui avait repris l'ouvrage près de Wulka-Bakhinska.

Je me souviens que ce fait m'avait donné l'espoir que

L'on me laisserait tranquillement achever l'œuvre de résistance, mais, hélas ! tout fut changé le lendemain.

En parcourant le matin du 11 juillet les rapports des chefs de sections relatant les événements de la nuit, j'étais très satisfait car tous me signalaient que l'adversaire était en train de se fortifier sur ses positions en avant de notre front ! Quelle que fût la vraie raison de ces travaux, ils démontraient avec évidence que l'ennemi était arrêté et qu'il doutait de la possibilité de s'emparer de la forteresse par une attaque brusquée. En scrutant davantage le but que poursuivait l'adversaire en procédant ainsi, je conclus qu'il le faisait pour nous interdire la reprise éventuelle d'une marche en avant.

Aussi décidai-je de le gêner dans ses travaux par le feu d'artillerie le jour et, la nuit, par des sorties et par la lumière des projecteurs. Ayant invité le chef d'état-major, je lui donnai des ordres correspondants ; après un minutieux examen de la situation, nous tombâmes d'accord pour la juger pleinement satisfaisante, le premier assaut ayant été repoussé et les conditions générales de la défense s'améliorant de jour en jour. Bientôt se fit entendre notre artillerie qui venait d'ouvrir le feu contre les travaux de l'ennemi. En ce moment, on m'annonça l'arrivée d'un officier de l'état-major du commandant de l'armée. C'était le colonel d'état-major Sourine qui, de la part de ce dernier, m'apportait l'ordre définitif de procéder à l'évacuation de la place. Cet ordre confirmait les responsabilités qui m'incomberaient en cas d'abandon de trophées et m'annonçait que le colonel Sourine avait pour mission de rester dans la forteresse afin d'en surveiller l'évacuation.

Ainsi, au moment où, menée avec tant de peine, l'œuvre de la défense venait d'aboutir, où l'ennemi était arrêté et le moral de la garnison, encouragé par le rejet d'un assaut de deux jours, était remonté à un niveau très élevé, où tout faisait prévoir le succès de la résistance

et l'arrêt prolongé de l'ennemi devant Ivangorod, qu'il ne parviendrait certainement pas à dépasser, arrivait l'ordre définitif de tout abandonner, de tout détruire, de tout emporter et de reculer.

Quelle horreur et quelle tragédie ! Je priai le colonel Sourine d'attendre jusqu'au soir quand j'aurai convoqué le conseil de la défense et lui aurai communiqué l'ordre reçu.

Je ne me souviens pas des événements qui se sont déroulés ce jour-là dans la forteresse. J'étais abattu par la nouvelle de la résolution définitive d'évacuer Ivangorod, car je me rendais bien compte que bientôt je serais obligé de l'annoncer au commandement supérieur, qu'ensuite commencerait sa réalisation et, qu'à partir du lendemain, aussi bien le moral de la garnison que les moyens matériels de défense iraient en décroissant, que bientôt arriverait la fin, qu'Ivangorod cesserait d'exister. Cette idée me torturait et m'abattait. Je souffrais et m'attristais non seulement comme gouverneur d'une forteresse vouée à la destruction, non seulement comme créateur d'une grande œuvre condamnée à une fin sans honneur, mais encore parce que je considérais la décision du commandant en chef comme profondément erronée et de nature à exercer une influence désastreuse sur l'issue même de la guerre.

J'estimais qu'il était impossible d'abandonner la Vistule et la Narew, que même avec une pénurie complète de munitions et de cartouches, il était préférable de résister derrière ces deux puissants barrages naturels en s'appuyant sur Ivangorod, Varsovie, Nowo-Georgiewsk et Ossovietz que de reculer sur la ligne Brest-Litowsk—Bielostock, où une longue résistance était totalement impossible et d'où il faudrait reculer encore plus à l'est, Dieu sait sur quelle distance.

Vers le soir, j'ordonnai de réunir pour 9 heures le conseil de la défense et de faire en même temps une violente

sortie en direction du hameau de Sarnow dans le but de gêner le renforcement de ce point et de ramener des prisonniers qui nous renseigneraient sur les projets ennemis. Je désignai trois bataillons pour participer à l'attaque qui devait se déclencher sans préparation préalable.

A 9 heures se réunirent chez moi les membres du conseil de la défense : le directeur du génie, le major général Popoff, le commandant de l'artillerie de forteresse, colonel Riabinine, le chef de l'intendance, colonel Sisoff, le commandant de la 32<sup>e</sup> brigade territoriale, major général Froncewicz et celui du régiment des fusiliers marins, major général Masouroff. Après l'ouverture de la séance, j'annonçai au conseil que dès le mois de mai le général en chef avait décidé l'évacuation d'Ivangorod, ce qui ressortait de la substitution de l'appellation « position fortifiée » à celle de « forteresse », que, comptant sur la possibilité d'un revirement radical des événements militaires ayant déterminé cette décision, ainsi que sur des circonstances nouvelles pouvant rendre nécessaire une défense opiniâtre d'Ivangorod, prévoyant le déplorable effet que n'aurait manqué de produire l'annonce de cet ordre sur le moral de la garnison, effet susceptible de compromettre non seulement la défense mais jusqu'à l'organisation de celle-ci, enfin jugeant impossible de rendre publique cette décision à ce moment-là, je l'avais dissimulée à tous, sauf au chef d'État-major, et que je la porte à présent à la connaissance de la garnison, la volonté du commandant en chef ayant été formulée catégoriquement et réclamant une réalisation immédiate. Je terminai par des remerciements chaleureux aux membres du conseil pour le dévouement dont ils firent preuve tant dans l'œuvre de l'éducation morale des troupes toutes pénétrées de l'esprit de sacrifice, que dans celle de l'organisation de la résistance selon la spécialité de chacun. Il est difficile à présent de rendre l'im-

pression produite par cette nouvelle sur mes principaux collaborateurs. Tous étaient consternés, l'âme de chacun était subitement atteinte ; en proie à une tristesse profonde, les uns se taisaient, d'autres pleuraient à chaudes larmes. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que quelqu'un se décidât à prendre la parole. Obéissant à l'ordre du commandant en chef de procéder à l'évacuation du matériel de la place, le conseil adopta à l'unanimité l'ordre du jour suivant, inscrit au procès-verbal de la défense : « Estimant la forteresse apte à une résistance prolongée, mais obéissant à l'ordre du commandant en chef, le conseil décide de procéder à partir du 12 juillet à l'évacuation du matériel. » En même temps, les membres du conseil me prièrent d'obtenir du commandant en chef la publication d'un ordre du jour spécial destiné aux armées du front et expliquant que l'évacuation de la forteresse avait eu lieu pour des raisons indépendantes de celle-ci et contre la volonté de sa garnison.

J'acquiesçai à la demande des membres du conseil de la défense et envoyai au général Alexeïeff une dépêche appropriée, mais, fort mécontent, il me répondit par un télégramme qu'il considérait un pareil ordre du jour complètement superflu et qu'il fallait obéir aux ordres sans réfléchir aux conséquences.

Triste fut la fin du dernier conseil de la défense de la forteresse d'Ivangorod. Moroses, se dispersèrent ses membres, mes collaborateurs immédiats. Ce n'est pas à un tel dénouement qu'ils s'attendaient, lorsqu'ils avaient concentré tous leurs efforts pour l'organisation d'une résistance efficace. Tous, ils avaient été d'irréprochables officiers, de sincères et ardents patriotes, profondément dévoués au service, de braves gens adorant la Russie, l'armée et leur métier, de tout cœur attachés à Ivangorod et y ayant placé tous leurs espoirs.

Avec la chute d'Ivangorod se brisaient leurs meilleures

espérances, s'ébranlait leur foi en l'heureuse issue de la guerre, se désagrégeaient leurs familles et les foyers auxquels ils étaient attachés depuis de longues années et s'ouvrait pour leur existence une ère nouvelle pleine d'inconnu et de pressentiments funestes.

Après le départ des membres du conseil, je demeurai seul, plongé dans mes pensées. A ce moment arriva M<sup>er</sup> Goutchkoff, membre de la Douma d'Empire et délégué général de la Croix-Rouge, qui me tint longuement compagnie et me mit au courant des événements qui se déroulaient sur les autres fronts, de l'évacuation imminente de Varsovie, de l'énorme pénurie d'armes et de munitions qui entraînait des pertes formidables. Tout était sombre, tout était triste.

## CHAPITRE XI

Les résultats de la sortie. — Le changement des unités de la garnison. — Le commencement de l'évacuation. — La répétition des sorties. — L'affluence des prisonniers. — Un régiment autrichien exprime la volonté de se rendre. — L'envoi par l'impératrice Alexandra Féodorovna d'une image sainte pour bénir la garnison. — Actions défensives couronnées de succès. — Le passage de la Vistule par les Allemands le 16 juillet. — L'attaque de Bankovetz du 19 juillet. — Retraite sur la deuxième ligne de défense.

Pendant que, dans mon domicile, le conseil de la défense, en proie à d'indicibles souffrances, décidait du sort d'Ivangorod, on n'en savait rien sur les positions et au même moment à l'arrière du groupe de Gnévachoff le détachement désigné pour effectuer la sortie achevait ses derniers préparatifs. Dès le coucher du soleil, les projecteurs se mirent à éclairer de leurs puissants rayons le village de Vysoko-Kolo, ainsi que les hameaux de Grabovetz, de Sarnow et de Nowa-Zawada.

A 10 heures le détachement se mit en mouvement, avançant sur Sarnow de trois côtés. Sans avoir été remarqué, il réussit à se glisser jusqu'aux avant-postes ennemis; lorsqu'il fut découvert, la fusillade commença. Les avant-postes de l'ennemi, ainsi que les terrassiers qui étaient en train de fortifier le hameau reculèrent, les nôtres s'en emparèrent, mais, ayant remarqué de fortes réserves ennemies débouchant d'un repli du terrain, ils rebroussèrent chemin, en ramenant un important matériel, des rouleaux de fils de fer et plus de cent prisonniers. Fort de deux compagnies, l'autre détachement avait au même moment attaqué les Autrichiens qui travaillaient le long de la rive du village Stara-Zawada et s'était emparé d'outils et de soixante-dix prisonniers.

Au cours de leur interrogatoire, les prisonniers faits près de Sarnow nous avouèrent : 1° que les opérations contre Ivangorod étaient conduites par un groupe de divisions austro-germaniques sous le commandement du général von Woërch, fort de quatre divisions à effectifs très renforcés, chacun des quatre régiments de celles-ci comptant de vingt-huit à trente compagnies; 2° qu'on était en train de placer huit obusiers autrichiens de Skoda de 305 mm récemment arrivés sur le front et que, du jour au lendemain, ils allaient ouvrir le feu.

Les prisonniers faits à Zawada confirmèrent l'importance des effectifs et nous donnèrent en outre des renseignements encore plus précieux. Ils nous racontèrent que dans le secteur de Zawada était, entre autres, le 31<sup>e</sup> régiment de réserve composé de Roumains de Transylvanie qui ne demandaient pas mieux que de passer à nous, mais étaient retenus par la crainte de durs traitements de notre part aux prisonniers.

Après en avoir délibéré avec le chef de l'état-major nous résolûmes d'avertir d'une manière ou d'une autre ce régiment des bons traitements réservés aux prison-

niers, à ceux surtout qui se rendaient volontairement. Le chef d'état-major composa une proclamation spéciale que le lieutenant-colonel Souvako traduisit en roumain. Ensuite, le chef d'état-major chargea le colonel Wegener d'envoyer son propre avion pour survoler le terrain occupé par le régiment et de jeter des proclamations. De mon côté, je prescrivis au général Simon de faire toutes les nuits de petites sorties en direction de ce secteur afin de faciliter le passage à ces Roumains. Ce stratagème nous réussit parfaitement et chaque nuit nous ramenions au moins une centaine de prisonniers, jusqu'au 18 juillet nous ramenâmes 740 Roumains, et, en comptant les autres, près de 1.500. C'est ainsi que s'établit une situation fort rare dans l'histoire du siège : une forteresse vouée à l'abandon non seulement arrête l'élan de l'ennemi, repousse les assauts, le force à une guerre de siège, mais chaque jour ramène encore de nouveaux prisonniers. Le 12 juillet arrivèrent le régiment Avarsky et les premiers bataillons de la 24<sup>e</sup> brigade territoriale.

A la tombée de la nuit, ceux-ci relevèrent les régiments du corps des grenadiers, tandis que le régiment Avarsky remplaça dans le groupe de Mosolitzky les bataillons de la 32<sup>e</sup> brigade ramenés à l'arrière pour y former la réserve. Détail caractéristique : ayant appris leur départ imminent de la forteresse, les commandants des régiments de grenadiers vinrent me trouver et, au nom de leurs unités, me prièrent de les garder dans la place.

Cependant, dès la matinée du 12, commença la mise à exécution de l'évacuation selon le plan élaboré par le colonel Sourine et le chef d'état-major colonel Prochovitch. En premier lieu prenaient le chemin de Brest-Litovsk les pièces n'ayant pas encore été placées, ainsi que le matériel de la 2<sup>e</sup> brigade de siège et l'outillage le plus lourd et le plus encombrant des autres unités. Afin de ne point troubler la garnison, il était porté à sa con-

naissance qu'il devenait nécessaire de placer derrière la deuxième ligne de défense les batteries qui étaient auparavant disposées à l'arrière des groupes fortifiés ; on les enlevait sous ce prétexte en les expédiant, hélas ! non pas à l'arrière de la deuxième ligne, mais à la gare et, de là, à Brest-Litowsk.

En dépit de toutes les précautions prises en vue d'empêcher la propagation de bruits concernant l'évacuation, cette nouvelle ne tarda pas à se répandre et deux jours après était connue de toute la forteresse, ainsi que, probablement, de l'ennemi. Au fur et à mesure que journellement décroissait l'armement de la forteresse et que faiblissaient ses forces, les attaques adverses allaient en s'intensifiant. Toutes pourtant furent repoussées avec succès et, jusqu'au 19 juillet, la place ne perdit pas un pouce de terrain.

Le 14 juillet arriva de Pétrograd un courrier spécial porteur, de la part de l'Impératrice, d'une sainte image représentant le Sauveur et renfermée dans un étui spécial. Le dos de l'image portait une plaque d'argent où étaient gravés ces mots : « Bénédiction de l'impératrice Alexandra Féodorovna à la valeureuse garnison d'Ivangorod. » Je citai cet envoi à l'ordre du jour de la place, envoyai à l'Impératrice un télégramme de remerciements et fis exposer l'image dans la cathédrale. Le même jour, une messe fut dite devant l'image dans la cathédrale d'Ivangorod en présence de tous les chefs d'unités, d'officiers et de nombreux soldats. Ce fut le dernier office célébré à la cathédrale d'Ivangorod.

Tout cela était fort étonnant. Pétrograd et la Cour paraissaient ignorer la condamnation d'Ivangorod et, renseignés sur l'efficacité des opérations défensives, croyaient qu'elles allaient se poursuivre. Dès le 13 juillet, l'ennemi concentra contre le groupe de Gnévachoff le feu des obusiers de 305. Il fit de considérables ravages dans les retranchements, mais nos abris avaient été si bien

masqués qu'au cours des premiers jours ils ne furent touchés par aucun projectile. Le 16 seulement, un abri fut fortement endommagé par un obus, mais ce fut sans doute l'effet du hasard, depuis et jusqu'à la fin les coups ne touchant plus nos abris. Notre artillerie conservait toujours sa supériorité et interdisait à l'ennemi le développement du tir. Les services les plus efficaces nous étaient rendus par notre artillerie lourde mobile composée d'obusiers de 150. Les sorties se poursuivaient chaque nuit et avaient pour but principal la mise hors d'état et la destruction des ouvrages que les Allemands construisaient tout le long du front. Même les territoriaux de la 24<sup>e</sup> brigade opéraient des sorties couronnées de succès, comblaient les tranchées ennemies, arrachaient les réseaux de fil de fer et leurs pieux et les traînaient dans leurs retranchements.

Ainsi se déroulaient les événements jusqu'au 16, où un nouvel épisode vint démontrer l'imminence de l'inévitable fin. Dans la nuit du 15 au 16, l'ennemi passe la Vistule au nord d'Ivangorod, près du village de Rytchiwol. Ce secteur était gardé par des troupes appartenant au 16<sup>e</sup> corps. Comment les Allemands réussirent-ils à traverser un fleuve large de plus de 500 m et gardé par plusieurs régiments ? J'ignore ce qui s'était passé en réalité, mais le fait seul que ce passage fut possible en présence des troupes chargées de s'y opposer, démontre de la part de celles-ci un défaut de surveillance. S'il existait des gués, les régiments préposés à leur garde devaient les connaître autant que les Allemands et les surveiller avec une attention particulière. Mais on sait à présent que le passage avait été effectué au moyen de pontons qui servirent à former des ponts ; par conséquent la traversée comportait des préparatifs tels que le transport des pontons jusqu'au fleuve, leur mise à l'eau, leur chargement en hommes. Nos troupes de garde n'avaient donc rien remarqué et les Allemands purent passer la

Vistule inaperçus de tous et au moment où ils n'étaient guère attendus. Il est clair que le service de garde était mal organisé, car quoique n'ayant pu être bien nombreux, ceux des détachements allemands qui les premiers avaient passé le fleuve, réussirent à refouler les nôtres avec tant de rapidité et de succès qu'ils purent en toute sécurité procéder à la construction de plusieurs ponts destinés aux troupes réunies dans un bois sur l'autre rive. Il est clair également que l'imminence de ce passage était totalement ignorée aussi bien de l'état-major du commandant en chef que de ceux de la 4<sup>e</sup> armée et du 16<sup>e</sup> corps, ce qui décèle une grave lacune dans le service des renseignements de l'état-major même du commandant en chef. Encore plus grave est le fait que ce passage ait été un événement inattendu pour tous ces états-majors, car, dans le cas contraire, je présume que des mesures appropriées auraient été prises. Quant à l'état-major du commandant en chef, les officiers qui en faisaient partie n'avaient pas ménagé leur dédaigneuse ironie à l'opinion émise dès le mois de mai par le général Palitzine qui avait prévu que les Allemands emprunteraient précisément cette voie.

Du caractère entièrement inattendu de cet événement et du désarroi profond dans lequel il jeta tous les services témoigne le fait que, opéré à 3 heures du matin, le passage du fleuve ne me fut signalé par l'état-major de l'armée qu'à 8 heures.

Cette nouvelle m'amena à prendre des mesures immédiates en vue de garantir la forteresse contre son enveloppement du côté du nord par les partis allemands passés sur la rive droite de la Vistule, à 30 km d'Ivangorod. Dans ce but, je fis enlever du groupe de Gnévachoff tous les bataillons de la 24<sup>e</sup> brigade territoriale et en diriger l'ensemble sur la rive droite pour assurer la défense du groupe fortifié de Stenjitza. Ils furent remplacés dans le groupe de Gnévachoff par deux bataillons du régiment

Aslandouzsky. En même temps, désireux de venir en aide au général Klembowsky, je soumis au commandant de l'armée l'idée d'expédier non pas à Brest-Litowsk, comme il avait été prescrit, mais au général Klembowsky les deux batteries de 150 déjà enlevées de leurs positions et remisées à la gare. Ainsi fut fait avec l'assentiment du commandant de l'armée. Mais le même jour arrivèrent un télégramme du général Alexeieff demandant l'envoi à la 2<sup>e</sup> armée de deux batteries d'obusiers de 150 et, peu après, l'ordre du commandant de la 4<sup>e</sup> armée de mettre tout le régiment Aslandouzsky à la disposition du commandant du 16<sup>e</sup> corps. Exécutés le jour même, ces deux ordres affaiblissaient considérablement la forteresse. Et pourtant, le lendemain matin arriva l'ordre d'envoyer au général Klembowsky encore le régiment Avarsky. Ainsi, dans la soirée du 17, lorsque, après le départ de ce dernier régiment, le groupe de Mosolitzy eut été réoccupé par la 32<sup>e</sup> brigade territoriale, les réserves de la place se réduisaient presque à rien et cependant il était hors de doute que, exploitant son succès au nord d'Ivangorod, l'ennemi ne manquerait pas de développer des opérations simultanées contre la forteresse. C'est pourquoi je priai le commandant de l'armée, de m'envoyer des troupes en remplacement du régiment Avarsky. Le 18 juillet, malgré l'envoi d'une nouvelle division de grenadiers pour renforcer le général Klembowsky, les Allemands poursuivaient leur succès. En même temps parvenaient des nouvelles annonçant une énergique offensive de la part des Autrichiens qui opéraient contre l'intervalle Ivangorod-Lublin et le corps des grenadiers reçut l'ordre d'occuper des positions dont le flanc droit était représenté par le village de Golomb. Dans la soirée du 18, je reçus l'ordre de me replier petit à petit vers le centre et, tout en me maintenant sur la rive gauche, d'être prêt à passer sur la rive droite.

Au centre de la forteresse, l'évacuation battait déjà son plein. Les trains recevaient leurs chargements à trois endroits : près du fort Vannovsky, sur la rive gauche, et dans deux autres gares sur la rive droite.

Toute l'artillerie de forteresse de la rive gauche était déjà enlevée, mais j'ordonnai de garder jusqu'au dernier moment dans chaque groupe deux batteries de 150 du poids de 120 et de 190 pouds (1) et de les faire sauter sur place en cas d'impossibilité de les enlever. Ainsi, le 19 juillet, l'armement de la forteresse ne comprenait plus que six batteries, soit vingt-quatre canons, plus trois batteries mobiles d'obusiers de 150, et sa garnison ne se composait que des régiments Bachkadyklarsky et Karsky dont le premier s'étendait depuis le groupe de Gnévachoff jusqu'à celui de Bankovetz et le second depuis Bankovetz jusqu'à la Vistule, ainsi que des 19<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> et 84<sup>e</sup> brigades territoriales dont la 24<sup>e</sup> et la 84<sup>e</sup> étaient placées sur la rive droite, la 32<sup>e</sup> occupait le groupe de Mosolitzy, la 23<sup>e</sup> gardait l'intervalle entre le bois de Gnévachoff et Bankovetz, et deux bataillons de la 19<sup>e</sup> formaient la réserve.

Le 19, dès la naissance du jour, l'ennemi ouvrit subitement un feu violent se dirigeant surtout contre le groupe de Bankovetz. Comme nous l'apprîmes plus tard, le tir contre ce groupe était effectué par quatre-vingt-seize pièces auxquelles de notre côté ne pouvaient répondre que les deux batteries du groupe et autant de réserve, soit seize pièces au plus ; bientôt il fallut rappeler une batterie de réserve pour l'envoyer au secours du groupe de Mosolitzy ; par suite de l'intensité du tir, deux pièces d'une batterie de Bankovetz éclatèrent ; il arriva ainsi qu'au feu de l'adversaire ne répondaient plus que six de nos pièces. Sous l'action de la violence du bombardement, des tirailleurs du régiment Bachka-

---

(1) Un poud = 16,381 kg.

dyklarsky qui défendaient les tranchées des premières lignes des groupes de Bankovetz durent pénétrer dans les abris, ne laissant dans les tranchées que des sentinelles. Par malheur, le bataillon de la 32<sup>e</sup> brigade territoriale qui occupait le flanc droit de ce groupe, ne résista pas au feu de l'ennemi et, sans prévenir le chef du groupe, se replia sur le village de Mosolitz. L'ennemi en profita pour faire pénétrer par le secteur abandonné un fort détachement à l'arrière des premières lignes de Bankovetz. Surpris dans leurs abris, les tirailleurs furent contraints de reculer vers le flanc gauche du groupe. Les réserves dont disposait le chef du groupe étaient insuffisantes pour rejeter les Allemands hors du bois et rétablir la situation; ainsi le mouvement ennemi réussit à se propager à travers bois et à menacer les retranchements à l'arrière du groupe. Cette situation était au fond plus dangereuse pour l'ennemi que pour nous-mêmes car ils pouvaient être coupés par une manœuvre de nos troupes dirigée de Mosolitz sur Slovike-Novo. Dans ce but, j'ordonnai au chef du groupe de Mosolitz de lancer dans cette direction deux bataillons de territoriaux et, d'autre part, pour les garantir contre un enveloppement par la gauche, je rassemblai un bataillon de sapeurs et le dirigeai sur l'intervalle entre les groupes de Bankovetz et de Mosolitz.

Les bataillons de la 32<sup>e</sup> brigade territoriale étaient malheureusement peu aptes à de pareilles opérations et ne purent atteindre les buts désignés.

L'ayant appris et ne voulant pas évacuer avant le soir le groupe de Bankovetz, j'y dirigeai toutes les réserves disponibles, c'est-à-dire deux bataillons de la 19<sup>e</sup> et deux de la 23<sup>e</sup> brigades territoriales sous les ordres de leurs chefs respectifs. Ils parvinrent à arrêter les ennemis à l'intérieur du groupe et à maîtriser leur mouvement. Le feu cessa dans la soirée et j'en profitai pour ordonner l'enlèvement avant minuit de toute l'ar-

tillerie lourde des trois groupes et le repli sur la deuxième ligne de défense des troupes qui devaient emporter avec elles toute l'artillerie légère, ainsi que les mitrailleuses.

Au lever du jour, toutes les troupes avaient achevé leur mouvement de repli et se trouvaient rassemblées sur la deuxième ligne de défense.

## CHAPITRE XII

Les derniers jours d'Ivangorod. — Les préparatifs pour passer sur la rive droite et pour détruire les ouvrages de la rive gauche. — Le repli sur la rive droite dans la nuit du 22 juillet. — Nous faisons sauter les forts de la rive gauche. — La destruction des ouvrages de la rive droite, de la citadelle et des forts. — Conclusion.

Nous pûmes tenir deux jours sur la deuxième ligne de défense. Les ennemis n'avaient pas remarqué notre mouvement de repli, ou bien étaient décidés à ne pas le contrecarrer. Ils n'ouvrirent le feu contre la deuxième ligne de défense qu'après 7 heures du matin. Le 20 juillet, de notre côté, ne répondaient que deux batteries d'obusiers de 150 de la réserve mobile, ainsi que deux batteries de 105, demeurées encore sur la rive droite mais enlevées dans la nuit du 21.

La citadelle représentait l'image de la désolation la plus complète. Les magasins de l'intendance, les poudrières, les dépôts du génie, tout avait été vidé, ainsi que les casernes, les ateliers, les logements des officiers. Seule la maison du gouverneur, où je demeurais avec mon état-major, conservait l'aspect habité, quoique tous les documents eussent été transportés au hameau de Demblin près du fort n° 3.

Depuis deux jours nous procédions aux préparatifs du passage sur la rive droite. Décidé de me maintenir

sur la rive gauche jusqu'à la dernière extrémité, je devais d'autre part prévoir que l'ensemble des circonstances pourrait nous contraindre à passer le fleuve dans le plus bref délai. Aussi, dès la soirée du 18, ordonnai-je de jeter quatre autres ponts, en plus des deux permanents ; deux de ces quatre ponts étaient jetés dans la zone du fort n° 5 et les deux autres aux abords du fort n° 6. Le 20 juillet tous les chefs d'unités se trouvant sur la rive gauche avaient reçu des instructions spéciales concernant l'ordre de passage élaborées par le chef de l'état-major de la forteresse. De pair avec les préparatifs de traversée, marchaient ceux de destruction rapide de tout ce qui aurait pu être utilisé par l'ennemi. Le génie et les sapeurs posaient des mines sous tous les forts, sous tous les ouvrages, ainsi que sous les portes de la citadelle ; les pompiers apprêtaient des bottes de paille imbibées de pétrole dans le voisinage de toutes les demeures, magasins, dépôts et casernes, tandis que les marins minaient les ponts sur la Vistule et le Weprz et se préparaient à faire sauter toutes les unités de notre flottille fluviale. Triste et pénible travail que tous accomplissaient le cœur serré ! La seule consolation que j'étais à même d'offrir aux officiers du génie, c'était de ne point charger de détruire les ouvrages, ceux d'entre eux qui en avaient été les constructeurs ou les défenseurs au cours des combats.

Dans la soirée, je reçus l'ordre du général Evert de ramener les troupes sur la rive droite ; en même temps les ennemis commencèrent l'attaque de la deuxième ligne. Quoiqu'il n'y eût presque plus d'artillerie lourde et que la défense fût réduite au seul tir de mousqueterie, de mitrailleuses et de quelques pièces à tir rapide ramenées de la première ligne, cette dernière fut repoussée comme les précédentes. La nuit s'écoula dans le trouble et je décidai d'attendre encore un jour plutôt que de me replier en combattant. Au lever du

jour, le 21, tout rentra dans le calme. Le dernier jour d'Ivangorod était arrivé. Le matin, je chargeai le chef d'état-major, le colonel Prochorovitch, de visiter tous les chefs d'unités et d'expliquer à chacun quel pont devait être utilisé par son unité, ainsi que l'emplacement à attribuer à chacune d'elles sur la rive droite, une fois le passage terminé. L'ordre général de traversée était établi selon les principes suivants. A la tombée de la nuit, le 21, toutes les unités de réserve doivent occuper les intervalles entre les forts n° 5, Vannovsky et n° 6, ne laissant libres que les routes allant à la deuxième ligne. Une moitié des troupes occupant chaque position doit en commencer l'évacuation à 10 heures du soir, suivie à minuit de l'autre moitié dont font partie les chefs d'unités qui, en passant devant les forts, doivent avertir les officiers du génie qui s'y trouvent de l'achèvement de la retraite de l'unité correspondante. Après celui des formations de combat commence le repli des réserves, tandis que les deux escadrons de cavalerie placés dans le voisinage des forts, doivent pousser une pointe jusqu'à la deuxième ligne et bien s'assurer que personne n'y est resté. A leur retour, les chefs de ces escadrons doivent signaler aux officiers des forts qu'il n'y a plus personne en avant de ceux-ci. Alors ces officiers font reculer leurs détachements à l'arrière des forts qu'ils font sauter personnellement.

L'explosion des forts est accompagnée par l'action des pompiers qui, après avoir arrosé de pétrole la paille disposée dans toutes les maisons, casernes et autres bâtiments de la rive gauche, y mettent le feu, tout en se retirant sur la rive droite.

Suivi de mon état-major, j'avais dès le matin déménagé de la citadelle dans le local de la direction du génie qui était situé près du fort n° 3. Seuls demeuraient dans la citadelle les poseurs de mines qui en achevaient les puits. Dans tous les corps de bâti-

ments, la cathédrale exceptée, se faisaient des préparatifs d'incendie.

Aux alentours d'Ivangorod la situation générale se présentait sous les aspects suivants : les Allemands poursuivaient leur marche en avant et déjà les communications avec Varsovie étaient coupées. D'autre part, ayant dépassé la ligne Ivangorod-Lublin, les Autrichiens étaient aux abords du hameau de Girgine (1). Entre eux et les Allemands ne restait plus qu'un arc de cercle de 30 km dont le centre était formé par Ivangorod désarmée. Mais il existait toujours et son étendard battait au vent. Il m'est impossible de décrire tout ce que j'ai éprouvé ce jour-là. Quoi que j'écrive à présent, je suis incapable de rendre même une partie des souffrances auxquelles j'étais en proie.

Pour revoir la maison où j'avais passé juste un an, où j'avais vécu tant de jours difficiles, pénibles, mais aussi tant de jours lumineux, je revins vers 1 heure à la citadelle. Rentré à l'état-major, au hameau de Demblin, je fus repris par la nostalgie de la citadelle. Le calme régnait sur les positions. De part et d'autre d'Ivangorod, venait le bruit lointain de la canonnade. L'évacuation du matériel touchait à sa fin ; rien n'était resté inachevé. Avant le soir je visitais la citadelle pour la dernière fois. M'ayant aperçu, le commandant de la compagnie territoriale qui montait encore la garde aux portes de la citadelle, s'approcha pour me faire son rapport. Alors, l'ayant commencé, il me regarda et remarqua... Il remarqua probablement dans mes yeux la même souffrance qu'il ressentait lui-même ainsi que ce jour-là toute la garnison d'Ivangorod, et le vieux capitaine éclata en sanglots. Mon Dieu, que puis-je ajouter ?

Commencé à 10 heures du soir, le passage des troupes

---

(1) Situé sur la chaussée Varsovie—Rikki—Lublin, à 13 km au sud du village de Mostchanka.

sur la rive droite prit fin vers 1 heure du matin. Le chef d'état-major le colonel Prochorovitch se rendit à la citadelle, retira la compagnie qui y montait encore la garde et baissa le drapeau de la place. Immédiatement après se firent entendre l'une après l'autre trois détonations annonçant l'explosion des forts; puis le ciel s'éclaira des flammes de l'incendie et sautèrent ponts et bateaux. Passées sur la rive droite, les troupes se placèrent le long du fleuve.

Dans la matinée du 22 juillet il apparut que le cercle enveloppant Ivangorod s'était encore rétréci au cours de la nuit. Déjà les Allemands s'étaient emparés de Sobolevo <sup>(1)</sup> et les Autrichiens du hameau de Girgine. C'est pourquoi, à 6 heures du matin je reçus l'ordre de détruire tous les ouvrages de la principale ligne de défense de la rive droite, et à midi celui de faire sauter la citadelle et les forts de la rive droite n<sup>os</sup> 1, 2, 3 et 4. Ayant prescrit le transfert de l'état-major au village de Mostchanka à 1,5 km à l'arrière de la ligne des forts, je me rendis, accompagné de mon officier d'ordonnance, sur les hauteurs situées entre le village de Mostchanka et le fort n<sup>o</sup> 2. De là j'observais les explosions des forts, qui se succédaient à partir de 3 heures de l'après-midi. Au-dessus de la citadelle se leva ensuite une petite colonne de fumée, de même que sur Demblin, sur la gare, sur Irena, sur les casernes de l'artillerie de forteresse, sur les bâtiments du génie. Ces colonnes allaient en grandissant, en noircissant et se déplaçaient dans toutes les directions. Bientôt deux colonnes n'en formèrent plus qu'une seule à laquelle vint s'ajouter une troisième. Déjà les maisons d'Irena n'étaient plus visibles, disparaissaient les arbres et les routes allant à la Vistule. Un peu plus tard tout fut enveloppé d'un énorme nuage

---

(1) Village situé à 20 km au nord d'Ivangorod, sur le chemin de fer de Varsovie.

noir et tout disparut, peut-être dans les nuages, peut-être dans les larmes.

Ivangorod n'était plus.

Que se passa-t-il par la suite? Quel fut le sort de mes collaborateurs les plus immédiats? Je ne veux pas terminer mes mémoires sur cette « page lumineuse de notre histoire », selon les paroles que j'eus le grand honneur d'entendre du défunt Empereur, sans en dire quelques mots.

Ce même 22 juillet, à 4 heures de l'après-midi, je reçus l'ordre suivant du général Evert : partager la garnison d'Ivangorod en deux groupes, mettre à la disposition du commandant du 16<sup>e</sup> corps celui des deux qui occupe le terrain au nord d'Ivangorod, rattacher au corps des grenadiers celui qui est placé au sud, diriger l'état-major et le régiment des fusiliers marins sur Bobrouisk ; me rendre moi-même avec mon chef d'état-major à celui de l'armée, à Radine.

Les ordres sont donnés et à 9 heures du soir est rassemblé le régiment des fusiliers marins. Je lui fis mes adieux et à 10 heures du soir, accompagné de l'état-major, je me dirigeai en automobile sur Loukow. Lorsque, en cours de route, nous atteignons des hauteurs, nous regardions à l'arrière et apercevions longtemps les reflets des flammes dévorant Ivangorod. Mais, plus nous nous éloignons, moins le feu était perceptible et, après minuit, nous n'apercevions plus rien.

Le lendemain, à 9 heures du matin, nous arrivâmes à Radine. Je me rendis auprès du général Evert, pendant que mon chef d'état-major allait remettre au chef d'état-major de l'armée le drapeau, les clés et l'étendard de la forteresse, ainsi que les livres chiffrés et les documents secrets que nous avions emportés avec nous.

Lorsque j'eus pénétré dans le bureau du général Evert, il s'approcha de moi avec rapidité, me tendit les deux

mains, m'embrassa, m'étreignit chaleureusement sur son cœur, puis, versant de chaudes larmes, se laissa choir sur un siège. « Si je pleure moi-même, me dit-il, qu'avez-vous donc dû supporter ? »

En effet, j'avais tant souffert au cours de ces derniers quinze jours que je ne pouvais m'affliger davantage et demeurais calme, mais cet élan de la part du général Evert me toucha profondément et du coup et pour toujours effaça les quelques malentendus et frottements qui avaient eu lieu entre nous, sans doute à la suite de notre méconnaissance mutuelle, nous étant auparavant très peu connus.

Ayant repris le calme et essuyant ses larmes, le général me dit : « Je crois que tous nous aurons des accès de nervosité, comme des femmes » et, confus de sa faiblesse passagère, se mit à étudier les dépêches. Près de Radine bivouaquaient mes anciens artilleurs de forteresse qui étaient évacués le 20 juillet. J'allai les visiter et assistai à leur départ pour Brest-Litovsk. Il était pénible de voir battre en retraite, enveloppés de nuages de poussière, ces admirables soldats ayant titre de gloire. Ils ne demeurèrent pas longtemps à Brest, cette place étant tombée le 6 août. Alors ils formèrent des équipes d'ouvriers et furent employés pour la construction de fortifications de campagne. Vers la fin de 1915, ils furent concentrés à Mojaisk, où la moitié d'entre eux fournit des servants à l'artillerie lourde de campagne en voie de formation.

Lorsqu'en été 1916 j'eus achevé les fortifications de Trébizonde et que cette ville devint une forteresse de deuxième classe dont je fus nommé gouverneur, l'autre moitié des artilleurs y fut envoyée de Mojaisk afin de former le personnel de l'artillerie de forteresse ; pour commémorer l'artillerie d'Ivangorod, l'Empereur ordonna à celle de Trébizonde de porter le nom : « Artillerie de forteresse d'Ivangorod. »

Le colonel Riabinine dont l'activité s'était si heureusement déployée à la direction de l'artillerie d'Ivangorod vint avec les artilleurs à Trébizonde. Je le perdis de vue après la révolution.

Après l'évacuation d'Ivangorod, le directeur du génie, major général Popoff, fut nommé président d'une commission spéciale formée à Moscou pour la liquidation des affaires d'Ivangorod. Lorsqu'en 1917 je fus nommé général directeur du génie au ministère de la Guerre, je l'appelai auprès de moi. Dans le but d'améliorer le personnel de la direction principale, je m'entourais de mes meilleurs collaborateurs, tels : les colonels Beliaieff, Iegoroff et Medinsky, les capitaines Teich, Okinine, Borisoff et le sous-lieutenant Soukourenko.

Dégénérée si vite en bolchevisme, la révolution les dispersa tous, de sorte que j'ai perdu de vue bon nombre de mes frères d'armes et ne reçois sur le sort de quelques-uns que de rares et vagues renseignements, impossibles du reste à contrôler. Ainsi, l'on raconte que le capitaine de vaisseau Masoureff, promu général pour son activité à Ivangorod, aurait été fusillé à Cronstadt par les Bolcheviks dans le courant de la seconde moitié de 1918. C'était un officier de grand talent, excellent chef, honnête homme et patriote ardent dont les services eussent encore été très précieux pour le pays. Je serais désolé si cette triste nouvelle recevait confirmation.

Le chef de l'intendance, lieutenant-colonel Sissoff, fut nommé, après Ivangorod, chef des ateliers de réparation à Minsk. Je l'ai perdu de vue après la révolution. Pour l'excellente organisation de l'approvisionnement, Ivangorod était de beaucoup redevable au zèle de son intendant.

Pour leur inlassable énergie et leur amour du métier, le chef de la télégraphie de forteresse, lieutenant-colonel Orechko, et son aide, le sous-lieutenant Hansia, deux officiers très modestes, doivent aussi être cités; c'est avec des sentiments d'affection et de profonde

reconnaissance que j'évoque leur souvenir. Organisée par eux, la liaison télégraphique et téléphonique d'Ivangorod n'avait point de rivale sur tout le front.

En 1917, le colonel Feting, chef du 12<sup>e</sup> bataillon du train, avait été nommé par moi directeur de l'école d'officiers des chemins de fer, à Kieff. Il avait très bien installé les voies ferrées à Ivangorod et avait largement contribué à l'organisation des services de transport. En 1919, après l'occupation de Kieff par les Bolcheviks, je le perdis de vue, de même que le colonel Wegener, un de nos meilleurs aviateurs.

Mon ancien chef d'état-major, le lieutenant-colonel Prochorovitch, un des meilleurs officiers brevetés, très capable et grand patriote, qui m'a beaucoup allégé dans mon travail à Ivangorod, fut promu colonel pour services rendus à la défense de cette forteresse. Il commanda un régiment d'infanterie et, après la révolution, prit le commandement par intérim d'une division. En 1918, se trouvant à Kieff à la tête de celle-ci, il fut promu général et nommé quartier-maître de l'État-major général qui venait d'y être organisé. En novembre 1918, il remplit les fonctions de sous-secrétaire d'État au ministère de la Guerre dont le titulaire d'alors était le général Ragosa. Lors de nos entrevues à cette époque, il me parlait avec enthousiasme de ses travaux pour l'organisation de l'armée ukrainienne qu'il considérait comme une première et indispensable étape dans la voie de la reconstruction de la Russie. A cette époque il soutenait beaucoup l'armée des volontaires en lui fournissant des armes et des approvisionnements. L'insurrection de Petlioura et l'occupation de Kieff par celui-ci, le 15 décembre 1918, obligèrent le général Prochorovitch à se démettre de ses fonctions; le 20 juillet 1919, lorsque Kieff était menacé de près par les Bolcheviks, en ma compagnie il partit pour Odessa dans le train du consul d'Espagne.

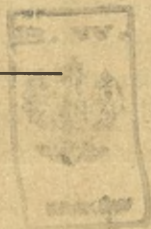
Dans cette ville je l'invitai à élaborer le projet de for-

mation d'une armée anti-bolcheviste composée de prisonniers russes internés en Allemagne, où nous devions nous rendre avec M. A. Goutchkoff. Ce voyage ne put être exécuté par suite de ma nomination au poste de général-gouverneur et de commandant des troupes russes dans la zone des alliés. J'en profitai pour nommer le général Prochorovitch chef de la section travaillant à la formation de l'armée. Les Bolcheviks s'approchaient et nous n'avions pas de temps à perdre ; aussi, c'est avec énergie que le général Prochorovitch se mit à l'œuvre. Au 1<sup>er</sup> avril, c'est-à-dire au bout de neuf jours, il avait entièrement élaboré le plan de la formation de l'armée et de la mobilisation de toutes les communes voisines d'Odessa. Encore quelques jours, et les premières unités de « l'armée nationale » auraient été sur pied, lorsque, le 2 avril, l'ordre de l'Entente d'évacuation d'Odessa venu de Paris nous força à arrêter notre tâche.

J'ai la grande douleur de voir continuer la tragédie russe. Beaucoup de mes anciens collaborateurs ont, sans doute, péri dans cette effroyable catastrophe et j'ignore où sont les autres.

Le flot montant de l'émeute m'a rejeté moi-même à l'étranger où je vis angoissé et d'où j'oriente mes pensées vers le nord-est, vers ma chère et malheureuse Patrie. Arraché de celle-ci et éloigné par force de tout travail, je ne puis que me remémorer le passé, réfléchir au présent et rêver à l'avenir.

C'est Ivangorod qui dans l'ensemble de mes souvenirs occupe la place d'honneur, car c'est là que s'écoulèrent les plus beaux jours de mon activité, c'est de là que mes collaborateurs et moi-même emportâmes l'ineffaçable sentiment de complète satisfaction que nous garderons toujours.

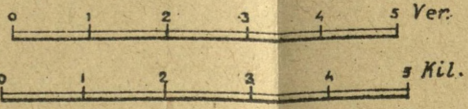




IVANGOROD

en 1915

Echelle:



# TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS . . . . .	Pages v
------------------------	------------

## PREMIÈRE PARTIE

### LA DÉFENSE DE 1914

Chapitre I. . . . .	1
Chapitre II. . . . .	11
Chapitre III. . . . .	16
Chapitre IV. . . . .	20
Chapitre V. . . . .	25
Chapitre VI. . . . .	28
Chapitre VII. . . . .	34
Chapitre VIII. . . . .	41
Chapitre IX. . . . .	48
Chapitre X. . . . .	53
Chapitre XI. . . . .	58
Chapitre XII. . . . .	61

## DEUXIÈME PARTIE

### LA DÉFENSE EN 1915

Chapitre I. . . . .	65
Chapitre II. . . . .	67
Chapitre III. . . . .	70
Chapitre IV. . . . .	73
Chapitre V. . . . .	78
Chapitre VI. . . . .	84
Chapitre VII. . . . .	91
Chapitre VIII. . . . .	102
Chapitre IX. . . . .	113
Chapitre X. . . . .	126
Chapitre XI. . . . .	134
Chapitre XII. . . . .	143

---

---

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

---



48522/  
12